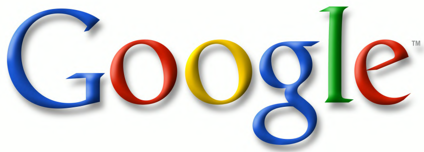
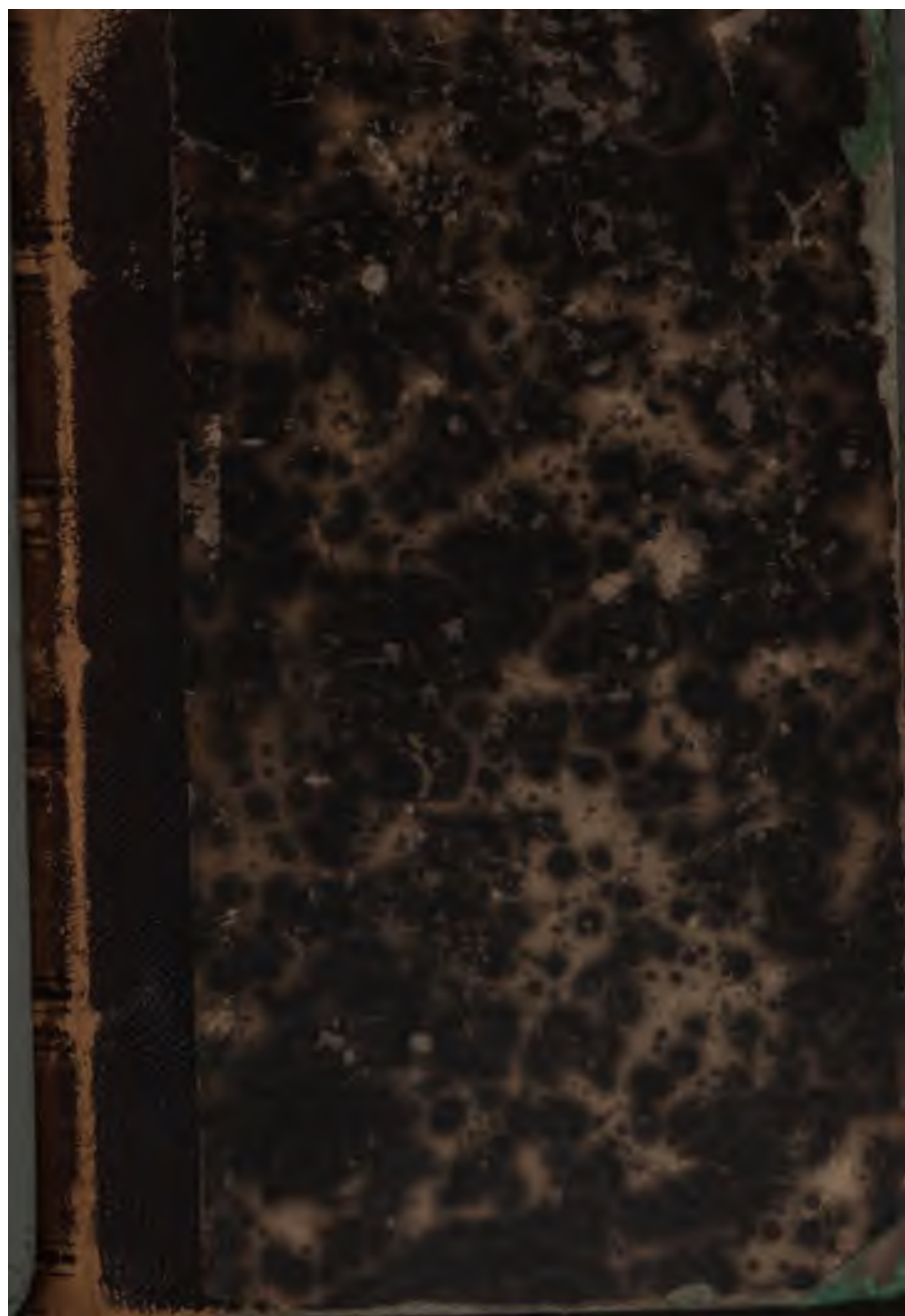
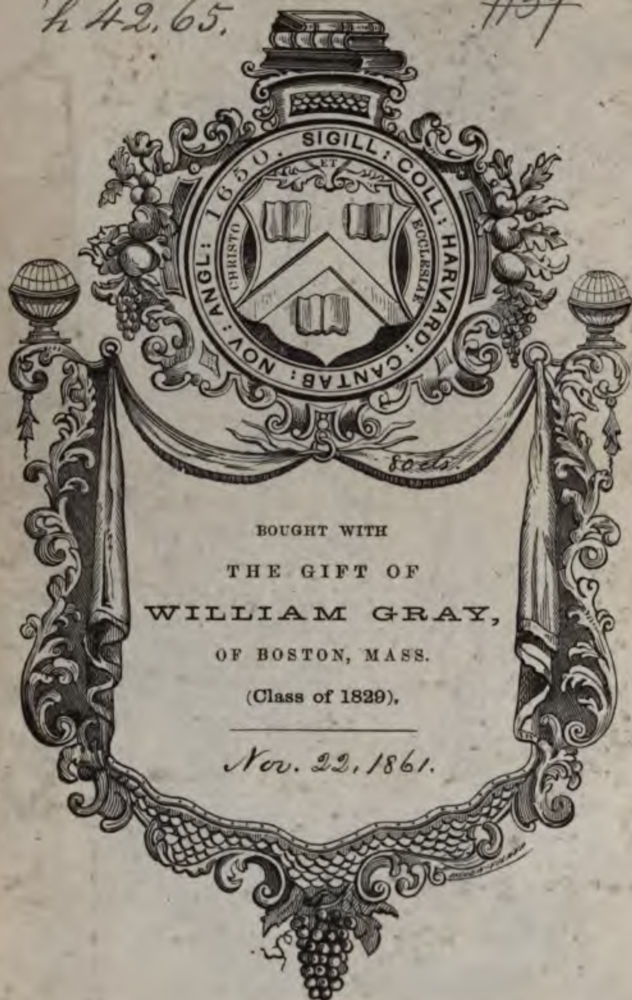





SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE GIFT OF
WILLIAM GRAY,
OF BOSTON, MASS.
(Class of 1829).
Nov. 22, 1861.

HÉRODIEN

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

Herodianus

HÉRODIEN

HISTOIRE ROMAINE

DEPUIS LA MORT DE MARC-AURÈLE

JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE GORDIEN III

TRADUITE DU GREC

PAR LÉON HALÉVY



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1860

INTRODUCTION.

I.

Nous ne connaissons rien de la vie d'Hérodien; tout ce que nous en savons d'après lui-même, c'est qu'il a vécu sous le règne des empereurs dont il a écrit l'histoire, et qu'il a rempli quelques fonctions soit près du prince, soit dans l'État. Son histoire, écrite en grec, d'un style élégant, pur et souvent énergique, embrasse une période de soixante années environ, depuis la mort de Marc-Aurèle, l'an de l'ère chrétienne 180, jusqu'à l'avénement du jeune Gordien, l'an 238. L'époque de sa vie est déterminée par son propre témoignage : « Pour moi, dit-il (1), j'ai assisté « à l'histoire que j'entreprends d'écrire; elle « n'est ni inconnue, ni sans témoins; elle vit « toute récente dans la mémoire de mes lecteurs; « je veux l'écrire avec un respect religieux pour

(1) Voyez livre I[er] (préambule), page 2.

« le vrai (1)... Le grand nombre de princes qui « dans le court intervalle de soixante années, « passèrent sur le trône, a rendu cette époque « fertile en faits neufs et originaux. » Dans un autre passage, il s'exprime ainsi : « Je bornerai « ma tâche aux faits postérieurs à la mort de « Marc-Aurèle; ils forment les souvenirs de ma « vie entière; je les ai vus, je les ai entendus; « j'y ai pris part dans mes fonctions auprès du « prince ou de l'État (2). » Enfin, dans une partie un peu plus avancée de son histoire, il tient un langage différent sur la période de temps qu'elle embrasse, et il semble avoir agrandi son cadre de quelques années : « Le seul but, dit-il, que je « me sois proposé, c'est de réunir dans un seul « tableau les faits importants dont j'ai été le té« moin sous le règne de plusieurs princes et dans « une période de soixante-dix ans (3). » Il faudrait donc supposer que cette dernière partie de son histoire, s'il l'a écrite, comprenait les règnes

(1) J'ai cru devoir traduire ainsi l'expression remarquable d'Hérodien, qui porte le caractère d'une sévère conviction : μετὰ πάσης ἀληθοῦς ἀκριβείας, « avec toute la minutieuse précision de la vérité. »

(2) Livre Ier, ch. IV, page 4.

(3) Livre II, ch. XLIX, page 90.

de Gordien III et de Philippe jusqu'à l'empereur Dèce (l'an de J.-C. 249), et qu'elle n'est point parvenue jusqu'à nous; s'il n'était plus naturel de penser qu'il s'en est tenu au terme qu'il s'était primitivement assigné, ou que la mort l'a empêché de poursuivre. Il ne s'agit, du reste, que de deux règnes peu importants (le second surtout), et n'embrassant qu'un espace de onze années.

Hérodien commence ses récits à la mort de Marc-Aurèle. L'éclat de cette vertu si pure, de cette noble vie, de ce beau caractère, illumine les premières pages de son histoire, qui n'offrira plus guère ensuite qu'un triste tableau de dégradation et d'abaissement. Il est, en général, sobre de réflexions; mais son récit est animé, coloré; c'est un narrateur et un peintre, plutôt qu'un historien dans l'acception philosophique du mot. On voit cependant que des sentiments généreux l'inspirent, et il flétrit avec une noble indépendance les honteux excès des princes dont il nous raconte la vie. Il semble comprendre que la douloureuse vérité qui ressort de ses récits s'y manifeste assez d'elle-même, sans qu'il soit nécessaire d'y arrêter la pensée de ses lecteurs. Quelquefois cependant la décadence de l'empire, l'avilissement du peuple romain, la basse avidité

des soldats lui arrachent d'éloquentes paroles. Quand il montre Didius Julianus conduit au palais par les prétoriens qui lui ont vendu l'empire, au milieu du silence du peuple qui se contente de l'injurier de loin, il ajoute : « C'est à cette épo-« que surtout que commença la corruption des « soldats. Depuis ce temps, ils montrèrent une « insatiable et hideuse cupidité, et affichèrent « le plus grand mépris pour le souverain. Ils « avaient vu triompher leur audace et Pertinax « mourir sans vengeur ; l'empire avait été mis « à l'encan, et acheté sans que personne s'op-« posât à une pareille infamie ; cette impunité les « encouragea, fit naître leurs honteux excès « et fomenta leur indiscipline (1). » Ailleurs, quand Septime Sévère, traversant la Pannonie, arrive aux frontières de l'Italie pour s'emparer de l'empire : « La vue d'une si nombreuse ar-« mée, dit l'historien, épouvante les villes d'I-« talie. Les habitants de cette contrée, depuis « longtemps étrangers à la guerre et aux armes, « ne songeaient plus qu'à cultiver en paix leurs « champs. Du temps de la république, lorsque « le sénat nommait les généraux, tous les habi-

(1) Livre II, ch. XXIV, page 66.

« tants de l'Italie portaient les armes; ce sont « eux qui soumirent la terre et les mers, triom- « phèrent des Grecs, des Barbares, et ne laissè- « rent aucun pays, aucun climat sans y étendre « leur domination. Mais lorsqu'Auguste devint « le seul maître de l'empire, il habitua son « peuple au repos, le désarma, prit à sa solde des « étrangers mercenaires, auxquels il confia la « défense de ses frontières, déjà protégées d'ail- « leurs par de vastes fleuves, des précipices et « d'impraticables déserts (1). »

Le premier traducteur d'Hérodien fut Ange Politien, dont la version latine parut en 1493, et la première édition grecque de cette histoire fut publiée par les Aldes en 1503 : l'original ne fut donc imprimé que dix années après la traduction. L'œuvre de Politien est renommée pour son élégante latinité; mais on peut lui reprocher avec raison d'avoir souvent altéré le sens, et d'en avoir usé avec son modèle plus librement qu'il n'est nécessaire dans une version latine, où un calque presque rigoureux est permis : l'écrivain grec, en un mot, ne se retrouve pas toujours, avec sa physionomie véritable, sous la plume habile

(1) Livre II, ch. XXXVIII, page 79.

de Politien. La première traduction *française* d'Hérodien, qui puisse mériter à peu près ce titre, est celle de Bois-Guillebert, qui parut en 1675. Ce traducteur dit naïvement dans sa préface, en parlant d'Hérodien : « Quoique son « histoire ne comprenne que ce qui s'est passé « durant soixante-dix ans ou environ, elle « raconte des accidents et des révolutions si ex-« traordinaires, que le récit *n'en paraît pas dé-« sagréable*, vu que de treize ou quatorze (1) « empereurs dont il décrit le règne, Sévère « est le seul qui soit mort dans son lit. » Entre cette traduction et celle de l'abbé Mongault, de l'Académie française, qui fut publiée en 1700 (2), il semble qu'un siècle se soit écoulé, tant dans ce court espace de vingt-cinq années la langue a changé de physionomie. Mongault a commencé

(1) Bois-Guillebert se trompe dans son énumération. L'histoire d'Hérodien renferme en réalité dans un espace de soixante années dix-sept empereurs, savoir : Commode, Pertinax, Didius Julianus, Niger, Albinus, Septime Sévère, Géta, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre Sévère, Maximin, Gordien, Gordien le fils, Maxime, Balbin, Gordien III.

(2) Une seconde édition a paru en 1745. Elle porte ce titre : *Histoire romaine d'Hérodien*, traduite du grec en français, avec des *Remarques sur la traduction*, par M. l'abbé Mongault, de l'Académie française, ci-devant précepteur de monseigneur le duc d'Orléans; Paris, in-12, 1745.

la série de ces traducteurs incolores, dont la prose sans mouvement et sans vie fut à la langue de Fénelon ce que la poésie de Campistron fut à la poésie de Racine. Dans le langage incorrect et rude de Bois-Guillebert, il y a au moins une certaine énergie, un certain relief, où revit de temps à autre l'aspect du modèle. Mongault a tout effacé. C'est un de ces traducteurs qu'on a longtemps appelés élégants, auxquels la plupart des biographes conservent ce titre traditionnellement et de confiance, mais qui sont mis aujourd'hui à leur véritable place par ceux qui les lisent. Son plus grand défaut n'est pas l'infidélité ; mais il travestit constamment à la française l'écrivain grec, et il justifie son système de traduction dans une préface et dans des remarques qui sont un curieux monument de la critique et de l'esprit littéraires du temps. Citons-en quelques exemples.

En parlant de Festus, l'affranchi favori de Caracalla et son secrétaire, Hérodien dit : « Le « préposé aux souvenirs de l'empereur (1). » Mongault traduit : « Qui tenait l'agenda du « prince. » Il est vrai qu'à la même époque,

(1) Τῆς δὲ βασιλείου μνήμης προεστώς. Livre IV, ch. XIV.

l'abbé d'Olivet, également de l'Académie française, dans le *Traité de la Nature des Dieux*, de Cicéron, traduisait *forum* par l'*hôtel de ville* (1). Dans le récit de l'assassinat de Caracalla par le centurion Martial, qui avait saisi pour l'exécution de son projet une occasion où l'empereur était obligé de s'arrêter solitairement dans un endroit écarté, Hérodien dit : « qu'au moment où le « prince avait le dos tourné et détachait ses vête- « ments (2), Martial le frappe à la gorge... » L'abbé Mongault dit qu'il a supprimé ici une circonstance (celle des vêtements détachés) que *la politesse de notre langue* ne lui a pas permis de laisser dans sa traduction : « M. de B. G. (3),

(1) « Ut si quis in domum aliquam, aut in gymnasium, aut in forum venerit... » « Comme quand on entre dans une maison, traduit d'Olivet, dans un *collége*, dans un *hôtel de ville...* » CICÉRON, *de Naturâ Deorum*, livre II, *trad.* de l'abbé d'Olivet.

(2) Τὰς ἐσθῆτας τῶν μηρῶν καθέλκοντι; traduction latine *littérale:* Vestimenta crurium demittenti. (Livre IV, ch. XXIV. *Voyez* page 164.)

(3) Son véritable nom était Pierre *le Pesant*, sieur de BOIS-GUILLEBERT. Il était lieutenant général du bailliage de Normandie, et mourut en 1714. On lui doit encore une traduction de l'*Histoire de Dion Cassius de Nicée, abrégée par Xiphilin.* Il avait été élevé à Port-Royal, et était neveu, à la mode de Bretagne, du maréchal de Vauban. C'est à tort

« ajoute-t-il, n'a pas cru ses lecteurs si difficiles ; « il leur dit tout crûment que Caracalla fut tué « *comme il renouait son aiguillette ;* et il les « avait préparés à cette *grossièreté* par une autre « qui la valait bien. » Ainsi, ce qu'il trouve de répréhensible dans ce détail, c'est sa *grossièreté*, et non pas l'étrangeté de la traduction qui réunit le plus ridicule anachronisme au contre-sens. L'autre détail *non moins grossier* qu'il relève, et par lequel, dit-il, Bois-Guillebert avait « préparé » ses lecteurs, c'est que ce traducteur, suivant Hérodien jusque dans cet endroit écarté où il nous le montre obligé de s'éloigner sans témoins, pousse le scrupule de la traduction jusqu'à une fidélité tout à fait cruelle pour cette « politesse de la langue française » dont parle l'abbé Mongault, ce qui n'empêche pas ce digne abbé de reproduire textuellement les expressions par trop réalistes de Bois-Guillebert (1).

que la *Biographie universelle* dit que sa traduction d'Hérodien a paru sous les initiales B. G. J'ai sous les yeux l'édition originale, dont voici le titre : *Histoire romaine, escrite par Hérodien*, traduite du grec en français par *Monsieur de Boisguilbert* (qui n'est pas l'orthographe véritable du nom), 1 vol. in-12 ; Paris, chez Guillaume de Luyne, au Palais, dans la gallerie (*sic*) des Merciers, 1675.

(1) Les amateurs de curiosités littéraires peuvent consulter

Pour le dire en passant, la traduction de ce vieil écrivain est, en général, beaucoup plus fidèle que celle de l'abbé Mongault, quoique ce dernier l'accuse d'une manière assez peu courtoise, avec une évidente injustice, et, à coup sûr, sans preuves, d'avoir traduit sur la version latine de Politien.

Rien de plus curieux, nous l'avons dit, que les *Remarques* dont l'abbé Mongault a accompagné sa traduction. Tantôt il dit que « pour empêcher une équivoque, *il transpose une période*, afin d'empêcher le lecteur *de prendre à gauche.* » Il ajoute que de M. Bois-Guillebert n'a pas été si habile à se garer de cette maudite équivoque, et qu'il *a donné tout au travers.* Tantôt il supprime une expression, disant « qu'elle n'est pas assez *de nos manières* pour la faire passer dans notre langue. » Il aurait retranché tel autre passage, « s'il n'avait consulté que son goût ; mais il a été bien aise que le lecteur pût voir quel était celui de son auteur. » Il dit de quelques autres détails qu'il supprime : « que ce sont des circonstances qui ne sont bonnes qu'à embarrasser le style. » Ailleurs il prétend que « les Grecs

(page 248) la *traduction de Bois-Guillebert* que nous avons indiquée plus haut.

aiment à parler en lieux communs et que les Français vont d'abord à l'application, ce qui donne au style plus de force et de justesse. » Quand Hérodien, racontant la bataille livrée par Maximin aux Germains sur les bords du Rhin, dit : « Le « marais fut rempli de cadavres, et le lac rougi « de sang offrait l'image d'un combat naval au « milieu d'une armée de terre (1) » ; Mongault traduit : « Il se fit alors un si grand carnage que le marais devint rouge de sang et fut comblé de corps morts. » Et il met en note : « La pensée d'Hérodien m'a paru si puérile (l'image du combat naval), que j'en ai eu honte pour lui, et par charité je l'ai cachée dans les Remarques. Ceux qui aiment les *concetti* à l'italienne m'en feront peut-être une affaire; mais il faut qu'ils me pardonnent en faveur de quelques autres petits traits du même goût auxquels je n'ai point touché, sans compter plusieurs hyperboles un peu difficiles à digérer. On verra dans les remarques qui me restent à faire quelques figures que j'ai laissées, quoique j'appréhende qu'elles ne trouveront pas grâce auprès des lecteurs qui *aiment et apprécient la nature.* »

(1) Voyez livre VII, ch. VI, page 229.

Dans sa Préface, où il expose ses principes de traduction avec un laisser-aller et une légèreté de style sans exemple, il annonce qu'il tâchera de justifier dans ses *Remarques* les principales libertés qu'il a prises. On vient de voir et on peut juger de quelle manière il s'en acquitte : « Pour les autres libertés moins considérables, ajoute-t-il (1), il faut s'en rapporter à un traducteur. On doit être persuadé qu'on ne chicane point son auteur, et qu'on ne se chicane point soi-même à plaisir ; et je confesse en mon particulier que je suis fort d'humeur à m'épargner toute peine inutile. » C'est dans ce style qui semble une réminiscence des précieuses, et qui tient à la fois des abbés de ruelle et des marquis de Molière que le grave écrivain présente un système de traduction auquel il ne s'est montré que trop fidèle (2).

Je trouve dans l'ouvrage peu connu d'un ingénieux et savant bénédictin de la fin du siècle dernier (3), cette définition naïve de l'art de tra-

(1) L'ABBÉ MONGAULT, Préface de sa *Traduction d'Hérodien*.

(2) *Voyez* notes du livre VII, page 304. Nous y citons encore une curieuse remarque de l'abbé Mongault sur le récit que fait Hérodien de l'assassinat de Vitalien, préfet du prétoire à Rome, par les émissaires de Gordien.

(3) *De la traduction considérée comme moyen d'appren-*

duire : « La fidélité de la traduction consiste à faire dire à un auteur tout ce qu'il dit, à ne lui faire dire que ce qu'il dit, et à le lui faire dire comme il le dit. » Le précepte est bon; mais il est plus facile de le donner que d'indiquer les moyens de s'y conformer; le brave bénédictin l'a tenté. C'est aussi ce que Rollin a essayé de faire dans son *Traité des Études*, modeste et précieux monument du goût traditionnel des études françaises, en ajoutant à quelques règles pleines de sens l'autorité des exemples (1). Il choisit avec raison quelques lettres de Pline le jeune, traduites par de Sacy; puis il arrive à l'abbé Mongault, dont nous venons de parler, qui a traduit aussi les *Lettres de Cicéron à Atticus*. On sait que Saint-Réal a publié la traduction de deux lettres de ce célèbre recueil : Rollin les met en regard des deux mêmes

dre une langue, et comme moyen de former le goût, par dom François-Philippe GOURDIN, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, ancien professeur de rhétorique, etc., 1 vol. in-12; à Rouen, de l'imprimerie privilégiée, 1789.

(1) *Traité des Études*, tome Ier, pag. 112 et suiv., in-12, édit. stéréot.; Paris, 1825. — Voyez aussi l'édition des *Œuvres de Rollin*, in-8°, publiée par M. Letronne, et précédée du remarquable *Éloge de Rollin*, par M. Saint-Albin Berville, que l'Académie française a couronné en 1818.

épîtres choisies dans la version de l'abbé Mongault. Les deux versions sont médiocres, pour ne pas dire plus. Rollin les compare, fait remarquer les différences, relève les imperfections, les inexactitudes ; il signale aussi, avec une rare indulgence, les mérites divers. Il semble voir le digne professeur faire sa classe de seconde au collége Duplessis. C'est presque toujours sous une forme dubitative qu'il émet ses critiques. Il a toutes sortes d'égards pour l'abbé de Saint-Réal, et les plus délicats ménagements pour l'abbé Mongault, « qui a été autrefois, dit-il, son disciple en rhétorique ; » et « je me souviens en- « core, ajoute-t-il, que dès lors il se distinguait « par un goût particulier et une étude exacte « de la langue française. » Mais peu après, l'embarras du sage critique devient très-grand, car l'écolier semble avoir perdu ces bonnes habitudes de sa jeunesse, et le maître se voit condamné à relever une faute grossière dans la version de son cher disciple, devenu, pour cette traduction des *Lettres à Atticus*, membre de l'Académie française (1) : « Je me promettais

(1) Déjà membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour sa traduction d'Hérodien, l'abbé Mongault fut nommé à l'Académie française en 1718, et eut pour succes-

ou plutôt je ne doutais point que cette entrevue ne suffît pour raccommoder tout (1). » « *Je ne sais*, dit avec une bonhomie charmante l'excellent Rollin, devenu tout à coup, par la volonté de l'abbé Mongault, professeur de sixième, si notre langue souffre qu'on joigne ainsi deux verbes avec un régime qui ne convient qu'à l'un d'eux, car on ne peut pas dire : « *Je me promettais que cette entrevue ne suffît...* Mais c'est de M. Mongault, devenu en cela mon maître comme en bien d'autres choses, que je dois recevoir des leçons sur ce qui regarde les délicatesses de la langue française. » Ici personne ne sera de l'avis du bon Rollin.

Du reste, cet abbé Mongault, très-faible écrivain, fut un honnête homme et un caractère droit. Il avait été chargé en 1710 de l'éducation du fils aîné du duc d'Orléans, plus tard régent

seur Duclos en 1746. Fréret a prononcé son *Eloge* à l'Académie des inscriptions. Rollin, qui avait pris part aux querelles religieuses du temps et s'était montré fervent janséniste, ne put obtenir le même honneur, et il ne fut permis à de Boze, son confrère, de faire son éloge qu'à condition de ne louer en lui que l'écrivain.

(1) « Quod cum accidisset, confidebam ac mihi persuaseram fore ut omnia placarentur inter vos... » *Lettres de Cicéron à Atticus*, XVII, livre I ; *trad.* de l'abbé MONGAULT.

du royaume. Il fut payé de ses soins par la concession de plusieurs bénéfices et par la place dè secrétaire général de l'infanterie dont le duc de Chartres était colonel. L'abbé Dubois, devenu premier ministre, le priait un jour d'engager le prince à venir travailler avec lui : « Je n'abuserai jamais, répondit-il, de la confiance du prince pour l'engager à s'avilir. » Ce qui n'a pas empêché Voltaire d'affirmer, nous ne savons sur quels témoignages, que l'abbé Mongault mourut de chagrin de n'avoir pu faire auprès de son élève la même fortune que l'abbé Dubois. La vie laborieuse, quoique mondaine, de l'abbé Mongault, l'âge avancé auquel il mourut (72 ans), et une maladie cruelle dont il souffrit pendant les dernières années de sa vie, laissent à cette accusation peu de vraisemblance.

II.

C'est surtout, nous l'avons dit, par le mouvement et la variété du récit que se distingue Hérodien. Son langage est quelquefois trop fleuri; il abuse des harangues, qu'il place en trop grand nombre peut-être dans la bouche des princes et des généraux, défaut qui lui est commun avec

la plupart des historiens de l'antiquité; mais il rachète ces imperfections par le soin qu'il apporte à la peinture des mœurs, des coutumes locales et à la vérité de ses tableaux. Nous en citerons pour exemple son récit des honneurs funèbres rendus à Septime Sévère, et sa description si détaillée des cérémonies de l'apothéose, au milieu desquelles s'accomplissait la divinisation des empereurs, l'une des pages les plus précieuses que nous ait laissées l'antiquité (1). Témoin sincère et véridique, on voit qu'il ne cherche pas à pénétrer le secret de l'histoire, et qu'il semble plutôt croire, comme la plupart des anciens, qu'elle n'en a qu'un seul, les passions de l'homme. S'il n'est pas, dans toute l'acception du mot, un conteur anecdotique, comme Suétone, s'il sait peindre autant que raconter, et s'élève presque toujours jusqu'à toute la gravité de l'histoire, il n'en appartient pas moins, par la nature descriptive et tempérée de ses récits, à la classe des annalistes et des narrateurs, et il contribue à remplir une des lacunes de la littérature ancienne, plus riche en grandes pages, en imposants tableaux, qu'en curieuses esquisses des usages et

(1) Voyez livre IV, ch III, pages 138 et suiv.

de la vie intérieure des peuples. Qui ne préfère les *Douze Césars* de Suétone, si abondants en détails sur la vie intime et secrète des empereurs, à des productions d'un ordre plus élevé, et qui ne donnerait les Notices de cet écrivain sur les rhéteurs, les grammairiens et les poëtes, pour ceux de ses ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, ses livres sur les gymnases des Grecs, sur l'année romaine, sur les spectacles, sur les lois et les coutumes, ses traités des noms propres, des augures, son livre de la république et ses mélanges (*de rebus variis*), où il devait nous montrer la vie romaine sous tous ses aspects? Ne donnerions-nous même pas volontiers quelques beaux chapitres de Tacite pour le récit perdu de son voyage à la colonie d'Agrippa?

Lenain de Tillemont juge et apprécie en ces termes Hérodien (1): C'est un complet hommage rendu à l'écrivain et en même temps une curieuse page d'histoire et de critique au dix-septième siècle :

« Il faut mettre aussi sous ce règne (celui de Gordien III) Hérodien, fort connu par les huit li-

(1) *Histoire des Empereurs* et des autres princes qui ont régné pendant les six premiers siècles de l'Église, par Lenain de Tillemont, tome III, page 298; Paris, 1691, in-4°.

vres grecs qu'il nous a donnés de l'*Histoire des Empereurs,* depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à celle de Maxime et de Balbin. Car il nous assure lui-même que l'histoire de ces soixante-huit ou soixante-dix années est celle de son temps et de ce qu'il avait vu; de sorte qu'il devait être extrêmement âgé dès le commencement de Gordien. Il était à Rome à la fin du règne de Commode, et il paraît qu'il avait déjà quelque âge. Il nous assure qu'il avait été employé en divers ministères de la cour et de la police (1), ce qui lui avait donné moyen de prendre part pour lui-même à quelques-unes des choses qu'il rapporte. C'est tout ce que nous pouvons dire de sa vie, car nous avons déjà montré autre part qu'il ne le faut pas confondre avec Hérodien, grammairien d'Alexandrie, qui vivait sous Marc-Aurèle (2).

(1) Lenain de Tillemont traduit ici Hérodien à sa façon. Notre historien dit : « Ayant été dans les charges de cour ou dans les fonctions civiles. » 'Εν βασιλικαῖς ἢ δημοσίαις ὑπηρεσίαις γενόμενος.

(2) Les uns l'ont cru fils de ce grammairien d'Alexandrie, surnommé *Dyscole* (le difficile); les autres l'ont regardé comme le grammairien lui-même. Cette confusion a été souvent faite ; de Tillemont l'a combattue, tome II, page 418 de son *Histoire des Empereurs*. A des raisons puisées dans le rapprochement des dates et qui semblent concluantes, il ajoute : « L'esprit noble et élevé que l'on voit dans son his-

Pour son histoire, Photius en fait un jugement fort avantageux, car il dit « que son style « est clair, élevé et agréable; que sa diction est « tempérée, tenant le milieu entre l'élégance « affectée de ceux qui dédaignent toute la beauté « des expressions communes et naturelles, et le « discours bas et sans vigueur de ceux qui se « font honneur d'ignorer les règles de l'art; qu'il « ne recherche point un faux agrément par des « discours inutiles et qu'il n'omet aussi rien de « nécessaire; qu'en un mot il cède à peu d'au- « teurs dans toutes les beautés de l'histoire. » Capitolin, qui en beaucoup d'endroits ne fait que le traduire et l'abréger, et qui le cite assez souvent, lui donne encore un grand éloge, en disant qu'il suit la vérité; mais il ajoute *que c'est seulement en la plupart des choses* (1). Il le com-

« toire paraît aussi fort différent de cette basse exactitude « ordinaire aux grammairiens et qu'on remarque surtout dans « Hérodien d'Alexandrie. » On voit que Lenain de Tillemont qualifie durement et injustement l'esprit de critique et d'examen qui distingue les travaux des scoliastes. Mais la valeur des mots a changé depuis, et par « basse exactitude » le savant écrivain ne croyait pas désigner d'une manière injurieuse une nature de recherches peu élevées et s'attachant à de minutieux détails.

(1) J. CAULESPITOLIN, *Vie d'Albinus*, page 84. L'expres-

bat en effet en quelques endroits, et nous nous sommes encore cru obligés de l'abandonner en d'autres. Capitolin l'accuse aussi d'avoir été trop favorable à Maximin, pour ne pas l'avoir été assez à Alexandre (Sévère); et cette censure est confirmée par Vossius et par d'autres. Nous n'oserions non plus dire avec Photius qu'il n'omet rien de nécessaire, si on ne l'entend de ce qui regarde la beauté et l'ornement de l'histoire. Car il omet et les dates et beaucoup d'autres choses qui auraient pu éclaircir de grandes difficultés. Il semble avoir plus donné à l'agrément qu'à l'exactitude; je pense qu'il savait peu la géographie. »

Ce reproche fait à Hérodien d'avoir favorisé Maximin aux dépens d'Alexandre Sévère a été plusieurs fois répété sur la foi de Jules Capitolin et de quelques autres écrivains de l'histoire Auguste (1). Il est dénué de tout fondement : il

sion de Jules Capitolin est celle-ci: *Ad fidem pleraque dixit.* On voit donc combien l'interprétation du savant écrivain est inexacte et forcée. La traduction véritable serait: « Véridique presqu'en tout point; » ce qui est, selon nous, le plus bel éloge et le plus rare qu'on puisse faire d'un historien.

(1) On sait que les écrivains de l'histoire Auguste (Spartianus, Ulcatius Gallicanus, Trebellius Pollio, Jules Capitolin, Lampride et Vopiscus) embrassent la période comprise entre

suffit de se reporter au début du septième livre de l'histoire d'Hérodien : « Nous avons consacré, « dit-il, le livre précédent à la vie d'Alexandre, « et nous avons raconté sa mort après un règne « de quatorze ans. Maximin, parvenu à l'empire, « changea totalement la face des choses : il usa de « son pouvoir avec violence, avec une rigueur qui « inspira l'effroi. Il s'efforça de faire succéder « partout au gouvernement le plus doux et le « plus modéré toutes les cruautés de la tyran- « nie (1). » Peut-on présenter d'une manière plus saisissante le contraste des deux règnes? Il est vrai qu'Hérodien ne cache aucune des fautes commises par Alexandre Sévère sous l'empire et sous l'influence de sa mère Mammée; il est vrai aussi qu'il trace de l'expédition d'Alexandre contre les Perses un tableau tout contraire aux bril-

Marc-Aurèle et Dioclétien, s'étendant ainsi un demi-siècle environ de plus que l'histoire laissée par Hérodien. Lamothe-Levayer (*Jugement des principaux historiens*, tome I[er], in-folio, 1656) appelle Jules Capitolin *le pire de tous*, et, de son côté, Lenain de Tillemont, généralisant une critique plus sévère encore, n'hésite pas de dire : « Lampride et les autres qui ont fait l'histoire Auguste au commencement du quatrième siècle, ne méritent pas le nom d'historiens. » (*Histoire des Empereurs*, tome III.)

(1) Livre VII, ch. I, page 223.

lants récits de Lampride (1). Mais, malgré le surnom de *Persique* décerné par le sénat à Alexandre et les médailles frappées en l'honneur de ses victoires, l'impartialité connue d'Hérodien, les détails précis dans lesquels il entre sur la négligence et les fausses manœuvres d'Alexandre, qui amenèrent la déroute de l'armée romaine et sa retraite désastreuse sur Antioche, montrent assez de quel côté se trouve la vérité. Sans doute l'Alexandre Sévère d'Hérodien ne ressemble pas au portrait de fantaisie tracé par Gibbon et d'autres historiens, qui font de ce prince un Louis XII accessible à tous, rendant la justice sous les portiques de son palais, vivant en sage, ayant sous les yeux l'image de Jésus-Christ, en compagnie de celles d'Abraham, d'Orphée et d'Apollonius de Thyanes. Un peu plus, et Gibbon en ferait un lord-maire, un alderman de la cité de Londres. Il vaut mieux, je pense, nous en tenir au récit et au jugement d'Hérodien, son contemporain. Quant à l'omission des dates dont l'accuse Lenain de Til-

(1) « Le plus fautif et le plus négligent des écrivains de l'histoire Auguste, » au jugement de Lamothe-Levayer. (*Jugement des principaux historiens*, ibid.)

lemont, c'est un reproche très-mérité, mais qui peut s'appliquer à un grand nombre des historiens de l'antiquité. Pour ce qui est de la géographie, Hérodien savait celle de son temps; nous trouvons même qu'il trace souvent à grands traits la physionomie des peuples et celle des climats. Nous ajouterons que Lenain de Tillemont et les écrivains de son époque seraient aujourd'hui des géographes très-distancés, ce qui n'ôte rien au respect qui leur est dû.

Nous revenons, et à dessein, sur le passage de Photius que cite Lenain de Tillemont, et qui renferme le jugement porté sur Hérodien par le savant patriarche de Constantinople. Rétablissons d'abord cette citation dans sa vérité, car de Tillemont ne nous semble pas avoir traduit Photius avec toute l'exactitude désirable :

« Le style de cet écrivain, dit Photius, es
« clair, plein de limpidité et d'agrément; il s
« sert d'expressions tempérées; il n'exagère pa
« l'élégance attique, qui trop souvent défigur
« la grâce native du langage vulgaire; il n
« tombe point non plus dans la trivialité qı
« semble fuir tout l'attrait de l'art. En outre,
« ne s'enfle jamais d'ornements superflus et n'(
« met point le nécessaire. Pour le peindre d'u

« mot, il ne le cède qu'à un petit nombre pour « la réunion de toutes les qualités de l'histo- « rien (1). »

Dans ce jugement sommaire où les mérites de l'écrivain sont appréciés par le juge le plus compétent, un mot surtout nous a frappé : « Hérodien n'omet point le nécessaire. » Mais cependant une grave pensée s'offre à l'esprit. Hérodien ne dit pas un mot des persécutions des chrétiens, qui occupent une si grande place dans les historiens de l'Église au troisième siècle; il n'en parle pas, et le savant patriarche trouve « qu'il n'omet point le nécessaire. » Hérodien, l'historien si exact et si consciencieux de Septime Sévère, passe sous silence la terrible persécution des chrétiens placée sous ce règne. Il est difficile de comprendre comment il s'abstient de toute mention des martyrs de la religion nouvelle; comment lui, le conteur disert et habile, il ne nomme pas le pape Zéphirin, son contemporain, ni ces fameux sectaires, Praxéas et Natalis, condamnés comme hérétiques, le premier parce qu'il n'admettait qu'une personne en Dieu, le second parce qu'il ne voyait dans Jésus-Christ qu'un philosophe et

(1) PHOTIUS, *Bibliotheca Græca*, Cod. 99, page 276, in-fol.

un sage; comment ses yeux ne sont pas frappés des progrès de cette religion naissante, de cette foi, de cette discipline, de cette splendeur que, selon les historiens de l'Église, Zéphirin maintenait dans son clergé. Et le savant Photius, le pieux patriarche (car on peut lui donner ce nom, malgré ses démêlés avec le pape Nicolas I[er] et leur excommunication mutuelle), trouve qu'Hérodien « n'omet rien de nécessaire. » Il ne parle pas de l'édit de Sévère défendant qu'on se fît juif ou chrétien. Quand il raconte les crimes et les folies d'Héliogabale, introduisant à Rome le culte du soleil, y déployant les pompes de la religion phénicienne, forçant les sénateurs et les chevaliers de prendre part à ses orgies saintes, mariant le soleil et la lune, dérobant les statues des dieux et pillant les temples; quand il montre la religion romaine s'en allant pièce à pièce au milieu de l'indifférence du peuple, pour qui ces extravagances sont un amusement et un spectacle, comme les combats de gladiateurs et les jeux du Cirque; il ne dit rien, lui, le païen sceptique ou indifférent, de cette religion nouvelle, ayant déjà des prêtres, un culte, des martyrs; et Photius, le patriarche chrétien, dit « qu'il n'omet rien de nécessaire. » Ce silence d'un écrivain contemporain, qui n'est

l'objet d'aucun étonnement, ni d'aucun blâme de la part d'un illustre prélat du neuvième siècle; la perpétuelle confusion qui se faisait, aux premiers siècles, de la religion juive et de la religion chrétienne, des juifs et des chrétiens eux-mêmes; le vague, le désaccord et le peu d'autorité des témoignages opposés aux relations contemporaines; la fable continuellement mêlée à l'histoire dans le récit des persécutions et des martyres, doivent faire apporter la plus grande circonspection et la plus scrupuleuse réserve dans l'appréciation des faits relatifs à l'histoire de l'Église au troisième siècle. Il ne faut pas oublier que Suétone (*Règne de Claude*, ch. 25) dit que cet empereur chassa de Rome les juifs, « qui, à *l'instigation d'un certain Chrest* (impulsore Chresto), y suscitaient des troubles fréquents; » et que l'un des principaux faits de la persécution des chrétiens sous Domitien, c'est l'exil de la femme de Flavius Clemens, cousin germain de l'empereur, *parce qu'elle avait embrassé le judaïsme*. Ce qui frappera donc le plus vivement l'esprit de tout juge impartial, c'est qu'à cette époque la religion chrétienne ne se dégageait pas encore du judaïsme; que la résistance héroïque du peuple juif aux armes qui

avaient soumis le monde, sa dispersion, sa constance, l'admirable défense de Coziba dans les murs de Bither sous Adrien, ses disciples liés à leurs livres et jetés ainsi dans les flammes, la population de la ville égorgée, et par-dessus tout, dans le principe, l'immolation de Jésus par le supplice romain de la croix, ordonnée par un proconsul romain contre l'aveu et malgré la résistance du grand prêtre Éléazar qui voulait surseoir à l'exécution du jugement, avaient donné à la race juive et à ses dogmes le prestige de la persécution et du martyre, et propagé sourdement dans l'empire la foi judaïque. Les savants commentaires d'Origène sur les livres saints, ceux de Clément d'Alexandrie, les fortes et religieuses impressions qu'il avait rapportées de Jérusalem, le dogme de l'unité de Dieu hautement proclamé par Tertullien, et jusqu'à son *Traité contre les Juifs;* les beaux écrits de Philon, le Platon juif, malheureusement perdus pour la plupart, si estimés d'Eusèbe et de saint Jérôme, et si souvent traduits par saint Ambroise; son livre *de la Justice et de la Constitution des princes*, où il prouve que l'élection des rois doit se faire, non par le droit d'hérédité, mais par le choix libre des peuples, avaient ouvert à la cons-

cience humaine des horizons nouveaux, et popularisé dans les écoles la morale des saintes Écritures, en la rapprochant des idées platoniciennes. Enfin, cette parole irritée de Caligula aux envoyés de Jérusalem venant conjurer ce prince d'enlever de leur temple les attributs de Jupiter : « C'est donc vous qui adorez un seul Dieu et *un Dieu qui n'a pas de nom!* » avait révélé d'un seul mot aux philosophes comme au peuple l'élévation des croyances juives; et Photius était peut-être dans son rôle de patriarche chrétien, en disant qu'Hérodien, qui se taisait sur ce mouvement des esprits, « n'avait rien omis de nécessaire. »

III.

Il y a dans Mercier, le peintre fidèle et énergique de Paris, tel qu'il existait peu de temps avant la révolution française, un passage qui m'a toujours vivement impressionné :

« C'est un jour de fête, dit-il (1), qu'il faut voir l'affluence du peuple aux Champs-Élysées, aux boulevards, et considérer ces phalanges

(1) *Tableau de Paris*, par Mercier; tome VII, page 114 (Amsterdam, 1783).

bigarrées de promeneurs, qui offrent une variété bizarre de physionomies et d'accoutrements. Là vous pourrez lire sur le front du Parisien si ce que j'ai écrit de son air soucieux, gêné ou compassé n'est pas vrai, et si l'étranger qui lui attribuait, il y a soixante ans, un air riant, ouvert, libre, dégagé, n'est pas autorisé à prononcer aujourd'hui qu'il y a dans ses manières quelque chose de contraint et de triste.

« Je parle de la petite bourgeoisie, la classe assurément la plus nombreuse, et dont l'attitude et le regard me paraissent exprimer un caractère souffrant, indice d'une vie contentieuse et pénible. Le peuple, quand il travaille, me paraît plus gai que lorsqu'il se promène.

« Rien ne doit plus étonner que de le voir s'amonceler dans un jardin public, et là ne faire autre chose pendant une après-dînée entière, que de parcourir les allées et s'asseoir sur des bancs ou des chaises. On voit qu'il ne sait se créer aucun amusement, et qu'un jour de fête est encore pour la petite bourgeoisie un jour où il ne faut rien dépenser; car l'avertissement pressant de la capitation, envoyé par le terrible receveur, et qui menace de poursuivre, semble écrit sur toutes les physionomies. »

Ces lignes me serrent le cœur; elles sont grosses de tempêtes et d'expiations : cette tristesse du peuple contient en elle la révolution française. Mazarin dans son temps avait prévu juste. Le sol tremblait, car le peuple de Paris ne chantait plus.

Ce n'est pas ainsi que je me représente le peuple de Rome sous les empereurs dont Hérodien nous a raconté l'histoire. Le sens moral et presque le sentiment de lui-même l'avaient abandonné. Ce n'est pas une révolution qui s'approchait; c'était la dissolution qui gagnait le corps tout entier, grands et petits, sénateurs et plébéiens, peuple et soldats. Rome s'en allait par lambeaux, et ne vivait plus que de deux choses, la vie militaire, cet anéantissement de la vie morale des nations, et la curiosité que lui inspirait la tyrannie fantasque de ses empereurs d'un jour. Rome n'était pas triste; elle avait le cirque à toute heure; elle avait le pain presque toujours, les jeux sanglants et infâmes des gladiateurs, des spectacles bizarres et atroces, des supplices, des spoliations imprévues, des vengeances populaires ou impériales, des catastrophes de palais ayant tout l'imprévu du roman, des scandales de cour et des rentrées triomphales.

Il faut le dire aussi : le peuple romain, à cett époque, était tout à fait digne de ses empereurs et la férocité semblait avoir remonté de la natio à ses chefs. Citons ici une page de la Préfac placée par Dureau de la Malle en tête de s traduction de Tacite (1), ouvrage si remarqua ble, et, selon nous, le premier monument sé rieux de l'art de traduire, en France (nous n parlons pas des temps antérieurs à la fixatio de la langue, ni, par conséquent, d'Amyot) « Sept cents ans de guerres continuelles, à pein interrompues par deux ou trois intervalles d paix très-courts, en faisant des Romains l peuple le plus intrépide de la terre, en avaier fait un peuple cruel. Leur droit de la guerr et des gens, qui était horrible, l'esclavage dc mestique, cette foule de nations sauvages qu bordaient leur empire de tous côtés, le pouvoi atroce que les lois donnaient aux pères et au maris sur les femmes et les enfants, surtout ce combats de gladiateurs, si fréquents dans la ca pitale et dans les provinces, perpétuels dans le camps, tout contribuait à leur endurcir le cœu

(1) Tacite, traduction nouvelle par Dureau de la Mall première édition, 3 vol. in-8°, 1790.

et à leur former un caractère de fer et de sang. Comme ils recevaient la mort sans peine, ils la donnaient sans remords; ils voyaient couler le sang comme l'eau... Quel peuple que celui où les gladiateurs pleuraient de douleur de ce que, cette sorte de spectacle étant devenue plus rare sous Tibère, ils n'avaient plus si souvent le plaisir de tuer et de se faire tuer, où malgré l'opprobre attaché à ce vil métier de gladiateur, des chevaliers, des sénateurs, des femmes même, jusqu'à des empereurs, s'empressèrent de descendre dans l'arène, comme si ce peuple féroce eût trouvé dans le meurtre, dans le spectacle de la mort, dans la vue du sang et des blessures, je ne sais quel inconcevable raffinement de volupté, qu'il ne balançait pas d'acheter, même au prix du déshonneur. »

Si la férocité était alors dans les mœurs et dans les instincts de la nation, elle était pour les empereurs presque une nécessité de leur situation, et de la monstrueuse constitution romaine qui, les soumettant à un sénat tour à tour esclave et maître (1), les obligeait de subvenir

(1) Le sénat avait toute l'administration civile, le droit de jugement dans toutes les causes importantes, et la moitié des provinces de l'empire. L'empereur avait les armées, la puis-

aux besoins et aux caprices d'une multitud qu'il fallait amuser et nourrir, comme aux ex: gences d'une soldatesque sans frein et toujour insatiable. Dès le temps de l'empereur Claude on comptait déjà six millions d'hommes exempt de toute imposition, et qui dévoraient eux-même la plus forte partie des ressources de l'empire La suppression imprudente de quelques impôt par Pertinax hâta vraisemblablement la fin de c malheureux prince, en le mettant dans l'im puissance de satisfaire à l'avidité des prétoriens De cette situation précaire et besogneuse de empereurs, obligés d'assouvir le peuple et l'ar mée par d'incessantes largesses, par les distribu tions de blé et d'argent que prescrivaient les loi et les spectacles du Cirque dont toute la dépens leur incombait, naissaient les sanglants expé dients, les confiscations, les condamnations san motif, les massacres des chevaliers et des séna teurs opulents. Caligula revoyait tous les mois l liste de ses accusés, choisissait ceux qu'il falla envoyer au supplice pour combler les vides d ses finances, et appelait cela *apurer ses compte*

sance tribunitienne, le grand pontificat, le pouvoir consu laire à Rome, proconsulaire dans les provinces, presque tou les attributs du gouvernement, moins les ressources.

On connaît le mot de cet empereur, après l'exécution du préteur Junius qu'il croyait fort riche : « Junius m'a trompé; il n'est pas si riche que je le croyais : j'aurais pu le laisser vivre. » La loi de lèse-majesté, cette loi si vague et d'une si effrayante élasticité, et qui se pliait à tout, embrassant les paroles, les gestes, les intentions et jusqu'à la pensée la plus secrète, était pour les empereurs une inépuisable ressource. Drusilla, sœur de Caïus, meurt; elle est divinisée après sa mort. Caïus fit accuser de lèse-majesté ceux qui la pleuraient, disant qu'elle était déesse, et que la pleurer était un crime; il fit mourir en même temps ceux qui ne la pleuraient pas, disant qu'elle était sa sœur et qu'il fallait la pleurer. Drusilla fut d'un bon produit pour l'empereur; la populace riait et laissait faire.

Femmes, filles et jusqu'aux vestales assistaient aux scènes de carnage du Cirque, aux affreux assauts des gladiateurs; elles applaudissaient à leur agonie. Auguste avait essayé en vain de mettre un frein à cette hideuse passion du meurtre; ces horribles combats charmaient les festins, et le sang coulait au milieu du vin, des chansons et des fleurs. Les sacrifices humains qu'Adrien avait passagèrement abolis, reparu-

rent sous les derniers empereurs. Quand un ricl était assassiné par un de ses esclaves, tous les a tres, sans examen, sans enquête, sans distincti(d'âge et de sexe, subissaient le dernier suppli au milieu des plus cruelles tortures. Quatre cen furent immolés ainsi dans un seul jour so Néron, lors de l'assassinat du préfet de Rom Chose singulière! le peuple voulut s'y oppose et il y eut un soulèvement; mais les prétorie étaient là, et il se trouva d'ailleurs un jurisco sulte, Cassius, dont le nom doit être flétri, q défendit devant le sénat, *au nom du droit*, c atroce usage. *Legibus laboramus*, s'écriait Tacit tant il est vrai que les iniquités les plus mon trueuses sont celles que les lois sanctionner Tandis que Néron et Caligula tuent pour vol dans les rues de Rome, et que le premier se m rie, tantôt comme épouse, tantôt comme épou à la grande joie de la multitude, des monstr nourrissent des murènes de la chair de leurs e claves qu'ils jettent vivants dans leurs vivier Caligula (car c'est toujours à lui qu'il faut rev nir, comme au type le plus complet du Roma de ces tristes jours, empereur ou peuple), quai les criminels manquent pour être livrés au bêtes féroces dans le cirque, fait saisir les pr

miers venus d'entre les spectateurs ; il fait dévorer le peuple pour que le peuple s'amuse. Au milieu de ces horribles scènes de cruauté et d'abaissement, quelques nobles exceptions se présentent et soulagent le cœur. Quand Néron, après le meurtre de sa mère, rentre dans Rome au milieu des acclamations de la multitude, de hardis emblèmes lui reprochent son crime. Si les proches parents des condamnés à mort, sous le même empereur, ornent leurs maisons de branches de laurier, en signe de fête, et vont se jeter aux genoux du prince pour le bénir de leur avoir conservé la vie, on voit au contraire, sous Domitien, la courageuse Fannia partant pour l'exil, montrer à tous qu'elle emporte avec elle l'écrit de Sénécion, la vie de son époux Helvidius Priscus, quoiqu'il fût défendu à tous, sous peine de mort, de lire et de garder ces éloquentes pages où revivait l'esprit de la république. Ainsi, quand le corps est agonisant, tout à coup un sang généreux remonte au cœur et le fait palpiter encore.

Mais les temps de l'irrémissible décadence étaient venus ; l'heure avait sonné ; l'impulsion fatale était donnée, elle datait de loin. Marius avait porté le premier coup à la république, en admettant tout le monde sous les drapeaux ;

Sylla, en corrompant le premier les troupes pour en faire les instruments de son despotisme, avait préparé, sans le prévoir, la chute de l'aristocratie romaine et celle de la nation tout entière. L'hérédité, si difficile à maintenir et si désastreuse dans un gouvernement militaire, eut les conséquences les plus déplorables; les quatre adoptions successives de Trajan, d'Adrien, d'Antonin et de Marc-Aurèle donnèrent seules à Rome dans sa décadence un siècle de gloire, et ravivèrent de nobles souvenirs. Les Romains avaient conquis tout le monde connu; mais les vainqueurs étaient constamment tenus en haleine par les vaincus. De là, la fatale condescendance des empereurs pour l'armée, leur soutien au dehors et au dedans; de là aussi l'indifférence et l'abdication du peuple, détourné de l'attention de son régime intérieur par les dangers du dehors et le prestige et l'intérêt des faits militaires. Enfin la destruction de Jérusalem par les Romains avait amené la dispersion des Juifs dans tout l'empire; cette dispersion y avait répandu les principes d'une morale nouvelle, basée sur la croyance d'un Dieu unique, remunérateur des bons, effroi des méchants. Le christianisme, sorti des flancs sanglants du judaïsme, devait dé-

truire l'empire romain, qui était la glorification de la force brutale et la négation de la conscience humaine. Si le génie d'un homme avait pu arrêter le monde romain, marchant vers sa dissolution et vers sa ruine, Marc-Aurèle l'aurait fait; mais un mouvement général ne peut être contenu par l'exemple ni par la volonté d'un seul. Quand la tyrannie est dans l'air, aucun souffle opposé ne peut prévaloir. Si, au contraire, un grand courant dirige le monde vers les idées de rénovation et de progrès, l'homme de volonté et de pouvoir le plus énergiquement doué ne pourra rien contre cette invincible tendance; et ce qu'il fera un jour contre la liberté et contre le droit, il le défera plus tard, esclave lui-même de la conscience universelle.

Depuis le règne de Gordien III, où s'arrête Hérodien, l'histoire romaine se traînera encore pendant un siècle environ dans cette fange et dans ce sang; l'imposante figure de Dioclétien apparaîtra seule pour rompre cette monotonie de crimes et d'abaissement, pour couper cette fièvre de sanguinaire délire, jusqu'au grand coup de Constantin, le déplacement de l'empire, Byzance transformée en Rome nouvelle. Ambitieux, grand politique, effrayé de cette rapide

succession d'empereurs moissonnés tour à tour, Constantin voulut satisfaire ce besoin de nouveauté qui travaille les peuples vieillis, et assurer son règne en le renouvelant. Il entendait d'ailleurs le craquement du vieil édifice romain, menacé de toutes parts par l'irruption prochaine des barbares. Il désespérait de ce peuple à la fois amolli et sanguinaire, s'endormant dans les délices d'un luxe insensé, et dévoré de l'ambition des fonctions publiques; il comprenait qu'une commotion violente pouvait seule le réveiller de sa torpeur séculaire. Ceux qui ont supposé que, d'une part, l'attachement de Rome pour le paganisme, de l'autre, le souvenir de ses malheurs et de ses crimes de famille, lui avaient fait prendre en aversion le séjour de cette capitale, oublient que Rome n'avait à cette époque ni foi morale, ni foi religieuse, et que lui-même ne se laissait pas déterminer par des motifs de cette nature. Une grande pensée politique l'inspirait seule. La croix de feu qu'il avait vu briller dans le ciel avait pu parler à son imagination et à celle de ses peuples, mais elle avait moins illuminé et purifié son âme que le noble foyer allumé au cœur d'un Marc-Aurèle. Entre Mahomet II (le destructeur de son empire onze siècles plus tard) ac-

cordant à ses soldats victorieux trois jours de carnage dans Constantinople, leur permettant tout *excepté le feu;* faisant scier par le milieu du corps entre des planches le provéditeur Erizzo et ses principaux officiers, lors de la prise de Négrepont, sous le prétexte que, leur ayant promis la vie sauve, il n'avait garanti que leur tête *et non leurs flancs;* et Constantin le Grand, mettant à mort Licinius, son beau-frère, au mépris de sa parole, faisant trancher la tête à son fils Crispus, sur l'accusation de Fausta, sa belle-mère, ne témoignant plus tard l'horreur que ce crime lui inspire qu'en faisant étouffer sa femme dans une étuve, où est la différence du sens moral? L'œuvre de Constantin fut une grande œuvre politique, rien de plus : mais peut-être s'y mêla-t-il aussi une fantaisie d'artiste. Constantin aimait les arts, et il s'enflammait à l'idée de construire une magnifique cité dans le plus bel emplacement du monde, d'y semer à profusion les palais, les cirques et les temples, loin de cette Rome dégénérée où, lors de ses premières victoires en Italie, il lui avait fallu dépouiller de leurs bas-reliefs des monuments antiques, faute de sculpteurs capables de décorer son arc triomphal. Les grands édificateurs politiques aiment d'ailleurs à remuer

la pierre et le marbre qui consacrent les grandes époques. Constantin, par cette translation et cette rénovation de l'empire, fondait aussi son despotisme sur des bases solides ; les empereurs, qui jusque-là n'avaient eu en réalité d'autres pouvoirs que ceux des magistratures diverses dont ils étaient revêtus, dédaignèrent désormais d'en prendre les titres, qui amoindrissaient leur omnipotence, et qui furent effacés de leurs monnaies, comme ils cessèrent d'être rappelés en tête des lois. Ce qui distingua surtout le *labarum*, auquel on a voulu donner un caractère religieux, c'est que les quatre lettres républicaines qui désignaient le sénat et le peuple romain en disparurent. Tout fut concentré dans les mêmes mains ; les provinces du sénat devinrent les départements des deux Césars ; l'Italie ne fut plus qu'une province, et Rome une cité d'un nouvel empire qui eut onze siècles de durée : il fut emporté à son tour par l'un de ces violents orages qui aujourd'hui ne font qu'ébranler les États, et qui autrefois les faisaient sombrer.

IV.

L'empire de Constantin s'écroule. Quelle mi-

sérable cause ou quel futile prétexte d'une si grande, d'une si mémorable catastrophe qui devait bouleverser le monde ! Constantin Dracosès, le dernier des Paléologues, réclame de Mahomet II l'acquittement de la pension annuelle que paye le sultan pour son oncle Orcan, retiré à la cour de l'empereur. Que de voix s'élèveraient aujourd'hui des conseils de l'Europe, dans une semblable occurrence, pour calmer le créancier impatient, pour ramener le débiteur à l'accomplissement de sa promesse ! Que d'épargnes royales, que de bourses privées s'ouvriraient au besoin ! Menacé par le terrible voisin qu'il a bravé, qu'il a provoqué, et contre lequel il ne peut soutenir qu'une lutte impuissante et désespérée, Constantin supplie le pape Nicolas V d'appeler à sa défense les peuples de l'Occident, lui promettant de renoncer au schisme et d'entrer avec son peuple dans le giron de l'Église romaine. Le pape n'a pas confiance en cette promesse, parce qu'il la sait contraire au vœu des sujets ; il dénie donc son appui au suppliant ; il refuse cette pieuse et puissante intercession qui aurait sauvé tant de chrétiens ; il préfère le Turc au schismatique. Un pape aujourd'hui (nous le supposons du moins) comprendrait mieux les devoirs de sa

mission spirituelle : il n'accepterait pas, fût-elle réelle, la conversion d'un monarque en péril d'un peuple aux abois; il ne verrait que des frères, et il emploierait toutes les forces matérielles ou morales dont il dispose pour les sauver, ralliés ou non à sa foi.

Si l'empire grec eût pu survivre à cette crise; si le pape Nicolas V l'eût voulu; si l'Europe se fût levée, à sa voix, sous la conduite d'un Jean Huniade, les deux bras de l'Église d'Occident et de son église sœur d'Orient eussent étouffé dans les plaines d'Andrinople le monstre ottoman; l'empire grec eût traversé les quatre derniers siècles, et sa durée aujourd'hui, malgré toutes les causes possibles d'affaiblissement et de dissolution, serait éternelle.

Les rapports de nations à nations, comme ceux des gouvernants et des gouvernés, ont complétement changé de face. Cette pondération d'intérêts politiques, moraux et religieux, qui, sous le nom d'équilibre européen, maîtrise aujourd'hui les événements et les enchaîne, a modifié de la manière la plus curieuse et la plus profonde l'ensemble des faits qui forme l'histoire, et elle prévient la chute des empires. Les grands battements du cœur des nations, qui pro-

duisaient autrefois les actes héroïques et les effrayants cataclysmes, sont aujourd'hui modérés ou comprimés, et l'histoire contemporaine a aussi son diapason normal qui s'impose aux peuples comme aux souverains.

Ce respect de l'équilibre européen, qui éterniserait aujourd'hui l'empire grec, s'il eût survécu, maintient aussi, depuis près d'un siècle, le chancelant édifice de la puissance ottomane, élevé sur ses ruines. La brillante royauté des califes d'Espagne et d'Asie, qu'entourait le prestige de la civilisation et des arts, a depuis longtemps disparu; l'antique et poétique esprit de l'islamisme dort maintenant sous la tente de l'Arabe pasteur, ou chevauche sur les coursiers du Kabyle; et l'Europe, reculant devant le danger d'une succession ouverte, maintient debout sur ses rivages cet empire turc qui ne laissera guère dans l'histoire qu'une traînée de sang. Si l'esprit politique de Constantin le Grand pouvait revivre un jour dans l'un des sultans de Constantinople; si, à l'exemple de cet aventureux novateur, il voulait recourir à un héroïque expédient, à un déplacement grandiose; s'il méditait la transplantation de l'empire turc aux lieux où fut son berceau; il n'aurait pas besoin

de chercher l'emplacement d'une cité nouvelle, ni de faire sortir de terre une capitale. Il n'aurait que le choix entre les grandes cités orientales, Damas, Alep ou la Mecque, et relèverait la monarchie des Ommiades au milieu des féeries des mille et une nuits. Chose singulière, cette fuite volontaire d'une royauté mourante, essayant de revivre sous un autre ciel, cette abdication et cette renaissance simultanée, auraient besoin d'être sanctionnées par le concert européen. Le suicide de l'empire turc en Europe ne lui serait pas même permis. Au temps où nous sommes, les empires n'ont pas plus le droit de se détruire eux-mêmes, qu'ils n'ont celui de se constituer sans l'assentiment des autres. Terrible et grave responsabilité que prennent les chefs des nations et leurs conseillers, qui se substituent à la Providence, et deviennent ainsi solidaires des destinées bonnes ou mauvaises de l'humanité.

Car nous ne savons pas si le monde moral n'a pas besoin d'être vivifié de temps à autre par l'engrais des empires détruits, des races proscrites et des civilisations éteintes. La destruction de l'empire grec, et la dissémination de tous ses éléments civilisateurs, a été, dans

l'ordre intellectuel et littéraire, ce qu'ont été, dans l'ordre moral et religieux, la dispersion des Juifs, leur laborieux et patient exil, leur foi dans l'avenir et la propagation de leur croyance unitaire : nous acceptons ces deux faits comme également providentiels. Tout en applaudissant à cette puissance des influences morales qui tend à se substituer de plus en plus à l'irrésistible et brutal empire de la force, on se demande avec effroi si la force qui comprime n'exerce pas à la longue d'aussi profonds ravages que la force qui détruit; s'il n'est pas de saines perturbations nécessaires au corps social, et le purifiant comme l'orage purifie l'air; et si, travaillé par une lente décomposition sous la main de plomb qui l'enserre, il ne regrettera pas la main de fer qui lui a fait si souvent de sanglantes et profondes blessures.

On ne peut nier cependant que ce haut protectorat européen, qui s'oppose à l'absorption des États et à la disparition des monarchies, ne soit une puissante garantie de paix et de civilisation relative. Ce conseil permanent, et dont l'action est incessante, même lorsqu'il n'est pas réuni, réalise la pensée fondamentale de l'abbé de Saint-Pierre, et nous conduit, à travers tous les perfectionnements de l'art de détruire, et

par une route qu'il n'avait pas prévue, puis qu'elle est semée des plus formidables engin de ruine. à son rêve favori, la paix perpétuelle Ce comité de vigilance, toujours à l'œuvre cette surveillance mutuelle et jalouse des grand États qui s'observent et se contiennent les un les autres, paralyse ou châtie au besoin les ap pétits brutaux, réminiscence de l'ancien monde flatte les ambitions secrètes, détourne les con voitises ardentes, et par un système hardimer combiné et opiniâtrément suivi, d'actes de ri gueur, de mesures préservatrices et de laborieu étayement, maintient à l'état de ruines vivant les empires qui tombent, spectres galvanisés tristes fantômes, soutiens cachés des florissant monarchies qui les éternisent.

Grâce à la force d'initiation de deux peupl civilisateurs, quelque chose est laissé d'ailleu au libre développement des croyances et d instincts de race; et ce qui s'épargne de d sastres matériels et de sang humain compen et au delà, pour le présent, la lenteur et la re triction des conquêtes morales. Nous disons po le présent, car nul ne peut pressentir le rô réservé plus tard à tant de questions qui s' journent : c'est le secret de l'avenir, puisqu'

les lui renvoie avec tout ce qu'elles recèlent d'agitations et de tempêtes.

Parmi ces questions léguées à l'avenir, la question de Rome, de cette Rome qui a été notre point de départ et où nous revenons, sera peut-être la plus difficile, la plus orageuse, la plus insoluble. Quand il s'est agi, à l'éternel honneur de ce siècle, de réédifier la Grèce, cette œuvre glorieuse a pu s'accomplir, imparfaitement sans doute, et malgré de regrettables mutilations : mais enfin elle s'est faite aux applaudissements de tous les esprits éclairés, de tous les cœurs généreux ; et elle s'est faite en vue de l'unité. C'est qu'on pouvait rompre franchement avec le passé : les ruines qui s'appelaient encore Athènes, Sparte, Thèbes, Argos, pouvaient prétendre sans doute à redevenir le siége d'une république ou d'un État séparé ; on a eu la sagesse et le courage de répudier ces traditions funestes, et Athènes, la capitale morale et intellectuelle de l'ancienne Grèce, a été acclamée tout d'une voix la capitale nouvelle de l'État nouveau. Rome, au contraire, sera l'éternel obstacle à la reconstruction, si désirable, d'une Italie unitaire, dont elle est la seule capitale possible, et la seule impossible, grâce à ce pouvoir complexe, à la

fois religieux et politique, spirituel et temporel, que, contrairement au véritable esprit du christianisme, y ont installé les siècles. La Rome païenne, qui avait détruit Jérusalem pour avoir fermé le temple du vrai Dieu à ses aigles et à ses idoles; qui l'avait frappée, par la main de son proconsul Pilate, dans sa représentation la plus philosophique et la plus haute; qui avait jeté aux quatre coins du monde ses membres épars, et inventé déjà, au temps de Tibère, l'odieux ghetto d'Alexandrie (tradition recueillie plus tard), où 80,000 juifs mouraient entassés dans un espace pouvant à peine en contenir 10,000; et la Rome chrétienne, qui a accepté ce legs de proscription, et persécuté pendant tant de siècles ce peuple de croyants et de martyrs, véritable initiateur de la foi nouvelle; ces deux Rome, sur ce point sœurs, comme elles le sont par la majesté des ruines et des souvenirs, deviendraient-elles, en effet, la ville de l'expiation et de la prière? C'est ce que décidera sans doute dans un avenir prochain ce conseil intime et souverain d'empires ennemis, de religions diverses, de croyances contraires, d'intérêts rivaux, qui règle aujourd'hui les destins du monde, et d'où doit sortir l'harmonie générale.

Quoi qu'il en soit, le signe distinctif du temps présent, et ce qui définit nettement le caractère de l'histoire contemporaine, c'est l'empire des intérêts matériels, imposant silence aux passions politiques et religieuses; c'est l'intervention violente et oppressive de la raison, devenue loi souveraine, excluant le hasard et l'imprévu du règlement des questions humaines, et ne laissant, même aux instincts les plus généreux, qu'une place secondaire et subordonnée. Quand on se sera placé à ce point de vue, et qu'on se sera bien rendu compte de cette différence radicale des temps, on ne s'attachera plus à signaler dans l'histoire quelques similitudes éloignées et des rapprochements apparents, pour en tirer des conséquences ou des déductions forcément trompeuses. L'histoire, et en particulier celle qui va se dérouler devant nous sous la plume véridique d'Hérodien, ne nous présentera plus (et ce sera là son enseignement) que l'intérêt du roman. La tyrannie des empereurs, leur succession si rapide, les excès de l'oppression militaire, l'avilissement du sénat, l'abaissement des caractères, la férocité des mœurs et de monstrueuses catastrophes, nous montreront le triomphe de la force brutale, qu'aucun sens moral ne vient

modérer ni régler, et n'offriront aucun similaire dans le temps présent. Mais l'on sera frappé par l'analogie de quelques détails secondaires. Ainsi, pour n'en citer qu'un seul, il y a dix-sept siècles environ, Italiens et Germains se heurtaient, ennemis éternels, aux abords de ces riantes plaines, constant objet de l'appétence des peuples du Nord; les Maures, auxiliaires de Rome, comme ils sont aujourd'hui les nôtres, brisaient déjà par leur irrésistible élan les phalanges germaines; et si la guerre ensanglantait encore les rives du Rhin, nous les verrions de nouveau, sous d'autres aigles, renouveler contre les Pannoniens d'aujourd'hui leurs exploits du temps de Maximin. Mais ce sont là des faits accessoires où il ne faut s'arrêter qu'un instant. Dans le monde physique, les choses essentielles restent immuables; les choses secondaires seules sont variables. On pourrait dire que le contraire arrive dans le monde moral : les lois essentielles qui le régissent se modifient selon les progrès de la liberté et de la raison; et il n'y a d'immuable que ce qui est accessoire et secondaire.

Mars 1860.



HÉRODIEN.

HISTOIRE ROMAINE

DEPUIS LA MORT DE MARC-AURÈLE.

LIVRE PREMIER.

La plupart de ceux qui se sont occupés de l'histoire et qui ont voulu transmettre à la postérité le souvenir des actions passées, n'ont eu pour but que de faire briller leur érudition et de sauver ainsi leur nom de l'oubli. Aussi, peu soigneux de faire présider la vérité à l'histoire, c'est vers la beauté et l'harmonie du style qu'ils ont dirigé leur principale attention, persuadés que, malgré l'infidélité de leur récit, on rendrait toujours justice au talent de l'écrivain, sans songer à l'inexactitude de l'historien.

D'autres, guidés par des motifs d'inimitié et de

haine contre des princes, ou par le respect et l flatterie envers des rois, des États ou de simple particuliers, ont trouvé l'art d'élever, par la dic tion, bien au-dessus de la vérité, des actions san lustre et sans importance.

Pour moi, j'ai assisté à l'histoire que j'entre prends d'écrire; elle n'est ni inconnue, ni sans té moins, elle vit toute récente dans la mémoire d mes lecteurs; je veux l'écrire avec un respect reli gieux pour le vrai. J'ai l'espoir que nos descendant ne verront point sans intérêt le tableau d'action grandes et variées, réunies dans l'espace de temp le plus borné. En effet, si l'on repasse en idée le jours écoulés depuis Auguste, depuis l'époque o la puissance des Romains devint l'apanage d'u seul, jusqu'à Marc-Aurèle, dans cet espace d'en viron deux cents ans, on ne verra ni une aussi rapid succession d'empereurs, ni des guerres civiles e étrangères, si fécondes en événements, ni tant d nations agitées, ni tant de siéges dans l'empire mêm ou chez les barbares; ni des tremblements de terr si nombreux, des pestes si affreuses; ni, en un mo des tyrans et des princes dont la vie offre un caractèr de nouveauté qu'on chercherait en vain dans tout l'histoire ancienne. Le règne des uns fut très-long celui des autres très-court; quelques-uns même furen à peine nommés empereurs, qu'ils périrent dans leu pourpre d'un jour. Le grand nombre de princes

qui, dans le court intervalle de soixante années, passèrent sur le trône de Rome, a rendu cette époque fertile en faits neufs et originaux. Les empereurs d'un âge avancé, aidés de leur longue expérience, surent gouverner habilement leurs sujets et eux-mêmes ; mais ceux qui, dans une grande jeunesse, reçurent la suprême puissance, habitués à la mollesse et à l'intempérance, se signalèrent par des actes inouïs. Cette différence d'âge et de position produisit chez les princes celle des goûts et des mœurs. Je vais commencer le récit de ces règnes, en observant l'ordre des temps et des empereurs.

I. L'empereur Marc-Aurèle eut plusieurs filles et deux fils. Le plus jeune de ces princes mourut dans un âge fort tendre. Verissimus était son nom. L'autre, appelé Commode, fut élevé par l'empereur avec la plus grande sollicitude. Il fit venir de toutes les contrées les hommes les plus célèbres par leur savoir, et les invita, par la promesse des plus brillantes récompenses, à orner de leurs leçons le cœur et l'esprit de leur élève. Quant à ses filles, il les maria à des sénateurs, les plus distingués de leur ordre. Il ne crut pas devoir choisir pour ses gendres ceux qu'illustrait une longue suite d'aïeux, ou qui brillaient par l'éclat de leur naissance, mais des hommes que recommandaient la sagesse et la vertu. Ces biens de l'âme étaient à ses yeux les seuls

biens réels et durables. Marc-Aurèle ne fut étranger à aucun genre de mérite.

II. Il cultiva avec ardeur la littérature ancienne, et ne le céda sur ce point ni à aucun Grec ni à aucun Romain. Une foule de paroles remarquables et les écrits qu'il nous a laissés suffisent pour le prouver.

III. Plein d'affabilité et de douceur, il tendait la main à tous ceux qui paraissaient devant lui; il défendait à ses gardes d'écarter qui que ce fût de sa présence. On vit en lui le seul monarque qui, ne bornant pas l'étude de la sagesse à des arguments et à de vaines théories, l'ait mise en pratique par la dignité de ses mœurs et sa modération. Aussi son siècle fut-il fertile en gens de bien. On sait que les hommes sont toujours portés à régler leur vie sur celle du prince qui les gouverne.

IV. Les actes de courage et de vertu qui ont illustré sa carrière tant militaire que civile, sa conduite envers les nations barbares du Nord et celles de l'Orient, ont déjà servi de matière au talent d'un grand nombre d'écrivains. Je bornerai ma tâche aux faits postérieurs à la mort de Marc-Aurèle; ils forment les souvenirs de ma vie entière; je les ai vus, je les ai entendus, et souvent j'y ai pris part, dans mes fonctions auprès du prince ou de l'État.

V. Marc-Aurèle déjà vieux, accablé sous le fardeau de l'âge, du travail et des soucis, fut attaqué soudain, en Pannonie, d'une maladie grave. Désespérant lui-même de son salut, et voyant son fils à peine entré dans l'adolescence, il craignit qu'entraîné par le feu de la jeunesse, perverti par l'usage funeste de cette liberté sans bornes à laquelle le livrerait la mort d'un père, il ne renonçât à la sagesse et à l'étude pour se livrer aux passions les plus déréglées. Il savait avec quelle facilité l'esprit des jeunes gens abandonne les goûts vertueux et honnêtes pour se plonger dans les plaisirs.

VI. Ce prince éclairé voyait avec effroi dans l'histoire tous ces monarques élevés à l'empire dans leur jeunesse : il se rappelait Denys, ce tyran de la Sicile, qui, dans son intempérance, avait besoin de nouveaux plaisirs dont il récompensait magnifiquement les inventeurs ; il se rappelait l'autorité violente et despotique de ces successeurs d'Alexandre, qui flétrirent à jamais la puissance que leur avait léguée ce prince ; il voyait un Ptolémée foulant aux pieds, dans son déshonneur, les lois de la Macédoine et celles de la Grèce entière, ne pas rougir d'un commerce incestueux avec sa sœur ; un Antigone, voulant imiter en tout Bacchus, entourer sa tête de lierre, au lieu du diadème macédonien, et porter un thyrse au lieu de sceptre.

tions comme dans leurs pensées, et jamais ils ne méconnaîtront une autorité qui ne s'exercera ni par la violence, ni par l'outrage ; mais quand on se voit maître de tous les autres, il est difficile de rester maître de soi-même et de réprimer la fougue de ses passions. C'est par de semblables leçons que vous devez guider mon fils ; répétez-lui souvent ces derniers conseils qu'il vient de recevoir devant vous ; vous formerez ainsi pour vous-même et pour le monde entier, un excellent prince, et vous aurez bien mérité de ma mémoire qu'à cette condition seule vous pouvez rendre glorieuse et immortelle. »

IX. La faiblesse l'empêcha de continuer, et il retomba défaillant sur son lit. A ce spectacle, une douleur si violente s'empara de tous les assistants, que plusieurs ne purent la maîtriser et poussèrent des cris de désespoir. L'empereur vécut encore une nuit et un jour ; puis il mourut, laissant à ses contemporains les regrets les plus amers et à la postérité l'immortel souvenir d'une vertu sans tache. Quand le bruit de son trépas vint à se répandre, la plus vive affliction s'étendit et sur l'armée et sur tout le peuple. Il ne se trouva pas un seul homme dans tout l'empire romain qui reçût sans larmes cette funeste nouvelle. Tous célébraient en lui, comme d'une seule voix, ou le bon père, ou le monarque juste, ou le général habile, ou le prince ver-

tueux et sage. Eloges glorieux que dictait la vérité seule !

X. Au bout de quelques jours, pendant lesquels on occupa le fils des funérailles du père, les amis de Marc-Aurèle jugèrent à propos de présenter Commode à l'armée, pour qu'il haranguât les troupes, et se conciliât leur attachement par les largesses ordinaires aux nouveaux empereurs. On convoqua les soldats, selon l'usage, dans une vaste plaine. Commode s'avança, et quand il eut sacrifié aux dieux, il monta sur un tribunal qu'on avait élevé au milieu du camp ; et entouré des nombreux amis de son père (hommes distingués par leurs lumières et leur sagesse), il parla en ces termes :

XI. « Je suis convaincu que l'affliction où je suis plongé vous est commune, et que vous n'êtes pas moins sensibles que moi à mon malheur. Tant que mon père a vécu, je ne me conduisis jamais envers vous autrement que comme un égal. Marc-Aurèle semblait ne chérir en nous qu'un seul homme, et il se plaisait plutôt à m'appeler votre compagnon que son fils : dans ce dernier titre il ne voyait qu'une loi de la nature ; dans le premier, une noble participation à vos exploits. Souvent me portant sur son sein lorsque j'étais encore enfant, il me déposait dans vos bras, comme pour me commettre à votre

fidélité. Aussi j'attends de votre part une entière affection. Les plus âgés d'entre vous doivent me regarder comme leur élève; les plus jeunes, je puis, à juste titre, les appeler mes compagnons d'armes, puisque mon père, je le répète, nous chérissait tous comme un seul fils, et cherchait à nous inspirer toutes les vertus. Aujourd'hui le sort m'appelle à lui succéder sur le trône, non comme un de ces princes, mes prédécesseurs, qui, étrangers au pouvoir, y parvenaient tout fiers de leur fortune : seul, je suis né, j'ai été élevé pour vous près du trône ; mon berceau ne fut pas celui d'un enfant obscur ; au sortir du sein maternel, la pourpre impériale m'a recueilli, et le soleil me vit à la fois homme et monarque. Pénétrés de cette idée, honorez-moi, soldats, non comme un maître qui vous est imposé, mais comme un roi qui est né pour vous. Mon père, maintenant élevé dans l'Olympe, y siége l'égal et le compagnon des dieux. C'est à moi maintenant de gouverner ce monde et de dicter des lois à la terre ; mais c'est à vous d'environner mon trône de force et de succès, en poursuivant, avec une valeur digne de vous, cette guerre presque terminée, et en reculant jusqu'à l'Océan les limites de l'empire romain. Par cet exploit vous vous couvrirez d'une gloire immortelle, et vous payerez de la plus noble récompense la mémoire de notre père commun. Croyez qu'il entend nos paroles, qu'il assiste à toutes nos actions. Heureux,

mille fois heureux de faire le bien, sous les yeux d'un pareil témoin! La sagesse du prince qui vous dirigeait réclame à bon droit une part d'honneur dans les succès qu'a obtenus jusqu'ici votre courage. Mais ceux que vous obtiendrez avec moi, avec votre jeune empereur, couvriront votre fidélité et votre valeur d'une gloire qui n'appartiendra qu'à vous seuls. Vous donnerez ainsi de l'autorité à ma jeunesse, que vous associerez à l'éclat de vos triomphes. Les barbares que nous combattons, réprimés dès le commencement de ce nouveau règne, ne puiseront pas une nouvelle audace dans le mépris de mon jeune âge; et instruits par leurs revers, ils n'oseront plus troubler l'avenir. » Quand Commode eut ainsi parlé, il fit distribuer de grandes sommes pour s'assurer de ses soldats, et rentra au milieu de sa cour.

XII. Pendant un court espace de temps, tout fut dirigé par les amis de Marc-Aurèle. Ils ne cessaient d'entourer le jeune empereur de leurs soins et de leurs sages conseils, et ne lui permettaient que le repos nécessaire à sa santé. Mais bientôt se glissèrent dans son intimité quelques courtisans qui ne négligèrent rien pour pervertir le naturel encore flexible du jeune empereur. Ces flatteurs parasites, qui plaçaient la félicité dans les orgies de la table et au sein des plus honteuses débauches, ne cessaient d'entretenir le prince des délices de Rome; ils lui

peignaient les plaisirs de toute espèce que réunissait ce séjour; ils lui décrivaient l'abondance au sein de laquelle couleraient ses jours. A ce tableau, ils opposaient les rives stériles de l'Ister, des frimas, des nuages éternels. « Quand cesserez-vous, disaient-ils, ô notre auguste maître, de boire une eau glacée, qu'on tire avec effort du sein de la terre? d'autres cependant jouiront en paix de ces sources tiédes, de ces frais ruisseaux, de ces zéphirs, de ce ciel que possède l'Italié seule? » En ne cessant de lui offrir ce spectacle de bonheur, ils tournèrent facilement l'esprit du jeune prince vers le goût des voluptés.

XIII. Aussi se hâta-t-il de convoquer les amis de son père pour leur dire qu'il brûlait de revoir sa patrie. Mais n'osant pas leur avouer les causes de cette résolution subite, il manifesta la crainte qu'un des citoyens opulents de la noblesse ne s'emparât du palais, et là, comme du fond d'une citadelle, rassemblant et organisant des forces, ne parvînt à se rendre maître du trône: « Cet usurpateur, ajoutait-il, pourrait trouver un grand nombre d'auxiliaires dans l'élite de la jeunesse romaine. »

XIV. En entendant le discours et les vains prétextes de l'empereur, tous les assistants restèrent stupéfaits de crainte, et baissèrent leurs yeux mornes et abattus. Un seul, Pompéianus, le plus vieux de

tous, et qui avait épousé l'aînée des sœurs de Commode, parla ainsi : « O vous, mon fils et mon maître, il est juste que vous désiriez le ciel natal. Nous aussi, nous éprouvons ce regret ; mais nous lui opposons notre devoir qui nous retient ici, et qui doit occuper la première place dans notre pensée. Ces biens d'ailleurs, nous pourrons bientôt et pour longtemps en jouir ; Rome est là où est l'empereur. Abandonner une guerre sans l'achever, c'est à la fois une honte et un danger. Nous remplirions d'une nouvelle audace ces barbares, qui verraient une fuite dans notre retraite, et ne l'attribueraient pas à l'amour de la patrie, mais à la crainte. Quelle gloire pour vous, au contraire, si, après avoir vaincu tous ces peuples et reculé nos frontières jusqu'à l'Océan, vous rentrez dans Rome triomphant, traînant captifs et enchaînés à votre suite ces rois barbares avec leurs satrapes ! C'est par de tels exploits que les héros de l'ancienne Rome se sont rendus glorieux et immortels. Ne craignez pas que votre pouvoir soit en danger : les plus distingués des sénateurs sont avec vous ; et l'armée tout entière vous environne et protége votre autorité. Nous avons même ici le trésor impérial. Et la mémoire de votre père vous assure à jamais la bienveillance et l'amour de toutes les puissances de l'État. »

XV. En cherchant par ces paroles à lui inspirer

une résolution plus sage, Pompéianus parvint à étouffer pour un moment les désirs de Commode. Respectant les conseils du vieillard et ne pouvant alléguer aucun prétexte honorable, il congédia l'assemblée, après avoir donné l'assurance qu'il réfléchirait plus mûrement à cette affaire. Mais ensuite, pressé de plus en plus par les instances de ses courtisans, il écrivit à Rome, sans consulter davantage les amis de son père, et ordonna sur-le-champ son départ, après avoir confié à plusieurs lieutenants la défense des rives de l'Ister et le soin de s'opposer aux incursions des barbares. Ces généraux remplirent avec succès leur tâche; au bout de quelque temps, ils eurent soumis par les armes presque tous ces peuples; le reste se laissa facilement entraîner par l'appât de grandes récompenses et conclut une alliance avec Rome : la passion naturelle de ces barbares est la soif de l'or. Inaccessibles à la crainte des dangers, ils assouvissent leurs besoins par des excursions et des rapines, ou ils vendent chèrement la paix. Commode, qui les connaissait, satisfit à toutes leurs demandes et prodigua des sommes immenses pour acheter sa tranquillité.

XVI. Dès que la nouvelle du départ vint à se répandre, une grande agitation se manifesta soudain dans tout le camp. Tous voulaient retourner à Rome avec le prince et échanger le sol ennemi

contre les délices de Rome. Quand le bruit public et les messages de l'empereur eurent fait connaître à la capitale son retour inattendu, le peuple entier se livra à l'allégresse; il concevait les plus douces espérances de l'arrivée du jeune monarque; tous se persuadaient qu'ils retrouveraient en lui les vertus de son père. Commode précipitant son voyage avec toute l'impatience de la jeunesse, poussant rapidement son char à travers toutes les villes qu'il rencontrait sur sa route, accueilli partout par les honneurs dus à la royauté, et par les fêtes d'un peuple ravi, marchait vers Rome au milieu de tous les vœux et de l'affection générale.

XVII. Quand il approcha de cette ville, le sénat sortit en corps à sa rencontre, et tous les habitants, se devançant à l'envi, se répandaient hors des portes, chargés de lauriers et de toutes les fleurs de la saison. Chacun s'avançait le plus loin possible dans la campagne pour voir le premier ce jeune prince, d'une si auguste naissance. Ils lui portaient en effet une affection réelle en songeant qu'il était né et qu'il avait été élevé au milieu d'eux, que ses titres et sa noblesse remontaient à la troisième génération : du côté de son père, il descendait d'une des premières familles du sénat, et sa mère Faustine, épouse de l'empereur, fille d'Antonin le Pieux, nièce d'Adrien par sa mère, avait eu Trajan pour aïeul.

XVIII. A cette illustre origine, à une jeunesse dans sa fleur, Commode joignait un extérieur plein de dignité, son corps était bien proportionné; ses traits beaux et mâles; son regard à la fois paisible et plein de feu : sa chevelure, naturellement blonde et bouclée, semblait briller comme la flamme, lorsqu'il se promenait au soleil, et l'on eût cru alors qu'une pluie d'or avait arrosé sa tête. Quelques-uns même croyaient y voir la marque d'une origine céleste et pensaient qu'une auréole divine ceignait son front; ses joues commençaient à se couvrir d'un léger duvet. Tel était Commode, tel était le jeune empereur qui s'offrit aux yeux des Romains, et qu'ils accueillirent par des fêtes, des cris d'allégresse, des couronnes, et en semant des fleurs sous ses pas.

XIX. Entré dans la capitale, il s'empressa de visiter le temple de Jupiter et celui des autres dieux; il remercia le sénat et les soldats restés à Rome de la fidélité qu'ils lui avaient gardée, et se retira enfin dans le palais des empereurs. Pendant un petit nombre d'années, il combla d'honneurs les amis de son père, et ne fit rien sans demander conseil à leurs lumières. Mais dans la suite, quand il se fut réservé à lui seul tout le soin du gouvernement, il mit à la tête des gardes prétoriennes un Italien nommé Pérennius, que ses talents militaires appelaient à ce poste élevé. Mais ce personnage, abusant de l'ex-

trême jeunesse de l'empereur, livra son inexpérience aux plaisirs et à la débauche, se chargea lui-même des soins et des travaux de l'empire et sut attirer à lui l'autorité tout entière. Dévoré d'une insatiable avidité, dédaignant toujours ce qu'il venait d'acquérir, pour désirer ce qu'il ne possédait pas encore, il commença par poursuivre de ses calomnies les amis du père de Commode ; et bientôt par les soupçons qu'il sut répandre sur tous les citoyens riches et nobles, il effraya le jeune prince, obtint leur supplice et s'ouvrit ainsi un chemin à l'envahissement de leur fortune.

XX. Pendant quelque temps néanmoins Commode fut contenu et par le souvenir de son père et par le respect qu'il portait aux anciens amis de ce vertueux prince ; mais tout à coup une destinée cruelle et jalouse sembla se plaire à pervertir entièrement sa modération et sa sagesse. Lucilla, sa sœur aînée, avait eu d'abord pour époux Lucius Verus que Marc-Aurèle avait associé à l'empire et qu'il s'attacha par les nœuds les plus étroits en l'unissant à sa fille. Lucius Verus vint à mourir ; Marc-Aurèle en laissant à sa fille les honneurs de la dignité impériale, lui fit épouser Pompéianus. Commode, parvenu à l'empire, ne la dépouilla point de ces honneurs, et permit qu'elle s'assît au théâtre sur le siége impérial et qu'on portât le feu devant elle. Mais

quand il eut épousé Crispina, Lucilla fut obligée de céder la première place à l'épouse du prince. Son orgueil en fut blessé; et elle regarda comme un outrage fait à sa personne les honneurs dont l'impératrice était l'objet. Connaissant l'affection de Pompéianus pour Commode, elle se garda bien de lui confier le projet qu'elle nourrissait de monter au trône. Mais elle tourna ses espérances vers Quadratus, jeune citoyen noble et riche, avec qui, dit-on, elle entretenait un commerce adultère. Elle sonda son esprit, se plaignit avec aigreur auprès de lui du rang auquel la reléguait Commode, et peu à peu l'entraîna à prendre une résolution funeste pour lui-même, comme pour le sénat tout entier. Quadratus associa à son complot téméraire plusieurs sénateurs, et sut décider un jeune homme entreprenant et hardi, nommé Quintianus, qui faisait partie de la conspiration, à cacher un poignard dans son sein, après avoir choisi le temps et le lieu, et à s'élancer tout à coup sur Commode pour l'assassiner. Quant au reste du complot, lui-même il se chargeait de l'accomplir avec de l'or.

XXI. Quintianus se place à l'entrée de l'amphithéâtre (il espérait, dans ce lieu obscur, échapper plus facilement aux regards). Il tire son poignard, à l'approche de Commode, et se précipite sur lui, en s'écriant d'une voix forte : « Voici ce que t'envoie

le sénat. » Il ne se hâte point de frapper; pendant qu'il perd les instants en de vaines paroles, et qu'il agite son poignard nu, il est arrêté par les gardes de l'empereur et paye de la vie sa folle témérité. L'insensé s'était dénoncé et perdu lui-même; il avait proclamé son dessein au lieu de l'exécuter.

XXII. Cet événement fut la première et la plus puissante cause de la haine que Commode porta au sénat. Les paroles de Quintianus avaient profondément blessé son âme; dès ce moment il regarda tous les sénateurs comme des ennemis; il ne put oublier le mot du meurtrier.

XXIII. Pérennius profita d'une occasion aussi heureuse. Il persuada à Commode de frapper tous les citoyens distingués, et de ne permettre à aucun de s'élever. S'emparant comme d'une proie de la fortune des victimes, il devint en peu de temps le plus riche de tous ses contemporains. Il dirigea avec la plus grande ardeur une enquête sur le complot, et fit traîner au supplice la sœur même de Commode, tous ceux qui avaient pris part à la conspiration, tous ceux enfin sur qui planaient les plus légers soupçons.

XXIV. Pérennius ayant fait périr les hommes vertueux qui inspiraient à Commode un respect in-

volontaire, et qui le chérissaient comme un fils, devenu le seul gardien des jours du prince, qu'il avait rendu pour ainsi dire son esclave, songea à s'emparer du trône : il obtint de Commode que ses propres fils, très-jeunes encore, fussent mis à la tête des troupes d'Illyrie. Pour lui il entassait des sommes immenses, afin d'aliéner du monarque, à force de largesses, les soldats du prétoire. Ses fils, de leur côté, rassemblaient en secret des forces pour s'emparer de l'empire, dès que leur père aurait immolé Commode.

XXV. Ce complot se découvrit d'une manière étrange. Les Romains célébraient en l'honneur de Jupiter Capitolin des jeux sacrés et des exercices d'adresse et de force qui attirent une affluence digne de la ville reine du monde. L'empereur assiste à ces jeux comme spectateur et comme juge, avec les prêtres, désignés alternativement chaque année. Commode s'était donc rendu à cette fête, pour entendre de célèbres acteurs ; il s'était assis sur le siége impérial ; l'amphithéâtre était rempli de spectateurs, rangés avec ordre, et placés chacun selon sa dignité, au rang qui lui était assigné. Avant qu'aucun exercice eût commencé, un homme portant l'habit de philosophe (il avait un bâton à la main, était demi-nu, et une besace pendait à son épaule) s'élance tout à coup, s'arrête au milieu de la scène, et par un geste, com-

mandant le silence au peuple : « Ce n'est point le temps, Commode, dit-il, de t'occuper de jeux, de spectacles et de fêtes. Le glaive de Pérennius est suspendu sur ta tête : si tu ne te garantis point d'un danger qui n'est pas prochain, mais déjà présent, ton imprudence va te coûter la vie. Pérennius rassemble lui-même contre toi des soldats et de l'or, tandis que ses fils séduisent pour sa cause l'armée d'Illyrie. Si tu ne te hâtes de prévenir le coup, Commode, c'en est fait de toi. »

XXVI. A ce discours, qui fut suggéré à cet inconnu ou par une inspiration secrète et divine, ou par le désir de s'illustrer et de se tirer de l'obscurité en commettant une action aussi hardie, ou enfin par l'espoir d'obtenir de l'empereur une récompense brillante, Commode resta muet d'étonnement. Tous les spectateurs croyaient bien aux paroles de l'inconnu, mais ils n'osaient le faire paraître. Cependant Pérennius le fait arrêter et brûler vif comme un insensé et un imposteur. Le malheureux expia ainsi son imprudente audace.

XXVII. Toutefois les courtisans, qui voulaient faire parade auprès de Commode d'un sincère attachement, et qui depuis longtemps détestaient Pérennius, dont la fierté et la hauteur les avaient souvent blessés, saisirent avec empressement cette

occasion de le perdre dans l'esprit du prince. Le sort avait décidé que Commode échapperait au complot tramé contre ses jours, et que Pérennius subirait avec un de ses fils la peine de son crime. En effet, peu de temps s'était écoulé, lorsque des soldats, partis de l'Illyrie à l'insu du fils de Pérennius, apportèrent à Rome des pièces de monnaie que ce jeune homme avait osé faire frapper à son image. Ils parvinrent à les mettre sous les yeux de Commode, malgré la surveillance de Pérennius, qui commandait les gardes; et ils découvrirent les détails les plus secrets de la conspiration à l'empereur, qui les combla de ses largesses.

XXVIII. Profitant de la sécurité de Pérennius, qui ne s'attendait à rien, Commode envoie la nuit suivante des émissaires lui couper la tête dans son palais. Il leur ordonna de se rendre aussitôt auprès de son fils, et de mettre la plus grande célérité dans leur voyage, pour que le jeune Pérennius ignorât encore, à leur arrivée, les événements de la capitale. Commode lui adressa une lettre pleine de bienveillance, dans laquelle il le rappelait à Rome, où, dit-il, de plus hautes destinées l'attendaient. Le jeune homme ne soupçonne rien du dessein caché de l'empereur ni de l'infortune de son père; les messagers de Commode l'assurent que Pérennius lui-même souhaite ardemment son retour, et qu'il lui aurait

manifesté ce désir par une lettre, s'il n'eût pensé que celle de l'empereur suffirait pour le déterminer ; il tombe dans le piége, et s'arrachant, quoiqu'à regret, à ses projets interrompus, plein de confiance d'ailleurs dans le pouvoir de son père, qu'il ne croyait pas encore ébranlé, il prépare son retour. A peine eut-il touché les frontières de l'Italie, qu'il fut assassiné par ceux qui en avaient reçu l'ordre de l'empereur. Telle fut la fin de ces deux conspirateurs.

XXIX. Commode, après cet événement, créa deux préfets des gardes prétoriennes. La prudence lui conseillait de ne pas confier à un seul homme une puissance aussi étendue : en la partageant, il espérait la rendre moins redoutable à la sienne.

XXX. Mais peu de temps après, il eut de nouveaux dangers à craindre. Un soldat nommé Maternus, connu pour sa perversité et son audace, entraîna dans sa fuite et dans ses projets plusieurs de ses compagnons, et eut bientôt réuni une troupe nombreuse d'hommes capables de tous les crimes. D'abord il ravagea par ses excursions les villages et les champs. Mais quand sa force se fut accrue avec le fruit de ses rapines, il rassembla un bien plus grand nombre de malfaiteurs, qu'il sut attirer par la promesse de fortes récompenses et d'une part dans

le butin. Aussi bientôt cette troupe ne fut-elle plus considérée comme une réunion de brigands, mais comme une armée ennemie. Ils s'emparaient des grandes villes, brisaient les portes des cachots, délivraient tous les prisonniers, quelle que fût la cause de leur captivité, et en leur promettant l'impunité se les attachaient par la reconnaissance. Ils ravagèrent ainsi toute la Gaule et toute l'Espagne, pénétrant de force dans toutes les grandes villes, les incendiant, les dévastant, et se retirant avec une proie immense.

XXXI. Dès que cette nouvelle parvint à Commode, il écrivit aux gouverneurs de ces provinces des lettres pleines de menaces et de colère; il leur reprochait leur lâcheté, et leur ordonnait de marcher contre ces brigands. Quand ceux-ci apprirent qu'on se préparait à leur opposer des forces, ils abandonnèrent le pays qu'ils ravageaient, et par des chemins courts et détournés, gagnèrent secrètement l'Italie après s'être divisés en petites troupes. Là, Maternus médita des projets plus élevés et n'ambitionna rien moins que l'empire. Il voyait que tout lui avait réussi jusqu'à ce jour au delà de ses espérances; il se crut appelé à tenter un coup d'éclat, et puisqu'il ne pouvait échapper au danger, il voulut du moins s'illustrer par une mort glorieuse.

XXXII. Ses forces étaient trop peu considérables pour qu'il pût songer à combattre Commode ouvertement et en pleine campagne. Il n'ignorait pas d'ailleurs l'attachement que lui portaient la plus grande partie du peuple et les gardes prétoriennes. Ce fut donc par la ruse et la prudence qu'il espéra réussir; voici le projet qu'il imagina. Au commencement du printemps les Romains célèbrent avec solennité la mère des dieux. Dans cette fête, les citoyens et l'empereur lui-même font porter devant l'image de la déesse ce qu'ils possèdent de plus brillant et de plus précieux, soit pour la matière, soit pour la délicatesse du travail. Chacun jouit alors de la liberté de se livrer aux divertissements les plus bizarres; on peut choisir tous les déguisements; il n'est point de dignité si élevée, de personnage si auguste qu'on ne puisse alors représenter avec une fidélité de costume, capable de produire la plus complète illusion. Maternus choisit ce jour comme le plus favorable à ses desseins; il crut qu'en prenant, lui et ses compagnons, l'uniforme et les armes des gardes de l'empereur, et en se mêlant à la foule des soldats, comme s'ils eussent fait partie du cortége, ils pourraient mettre en défaut toute prévoyance, tomber tout à coup sur Commode et l'égorger.

XXXIII. Mais il fut trahi par quelques-uns de ceux qui étaient entrés dans Rome avec lui. L'envie

les porta à dénoncer les projets de leur chef. Ils ne pouvaient se résoudre à respecter comme un maître, comme un empereur, celui en qui ils n'avaient vu jusqu'alors qu'un compagnon, un brigand comme eux. Maternus fut arrêté avant le jour de la fête ; on lui trancha la tête, et tous ceux qui avaient pris part au complot subirent un juste supplice.

XXXIV. Commode fit un sacrifice à Cybèle, lui rendit publiquement des actions de grâces, assista d'un front riant à la fête, et accompagna l'image de la déesse. Le peuple entier redoubla d'allégresse pour célébrer à la fois et la déesse et la conservation des jours de l'empereur. Il ne sera peut-être pas hors de propos de rappeler ici, d'après les traditions historiques, la cause du respect particulier que portent les Romains à Cybèle. Ces détails sont ignorés de beaucoup de Grecs; ils ne seront donc pas sans intérêt.

XXXV. La statue de la déesse est, dit-on, tombée du ciel. On n'en connaît ni la matière, ni l'ouvrier; on est persuadé qu'elle ne sort point de la main des hommes. On raconte qu'elle tomba jadis du ciel en Phrygie, dans un lieu qui fut nommé *Pessinonte*. Ce lieu, dit-on, tira son nom de la chute de la statue, qui y parut pour la première fois. Je trouve néanmoins dans d'autres historiens que ce fut en cet en-

droit qu'Ilus le Phrygien et le Lydien Tantale combattirent pour se disputer, selon les uns, le passage, ou, selon d'autres, Ganymède. Le combat aurait été long et opiniâtre; un grand nombre d'hommes seraient *tombés* de part et d'autres, et cette circonstance aurait fourni le nom du lieu. Ce fut là aussi que périt, dit-on, Ganymède, pendant qu'Ilus son frère, et Tantale son ravisseur, voulaient se l'arracher l'un à l'autre. Son corps avait disparu, on divinisa son malheur; de là la fable de son enlèvement par Jupiter. C'était à Pessinonte que les Phrygiens célébraient autrefois les bacchanales, sur les bords du fleuve Gallus, duquel ont tiré leur nom les eunuques, prêtres de la déesse. L'empire fondé par les Romains commençait à s'accroître, lorsqu'un oracle leur promit que cet empire serait florissant, durable, et ferait sans cesse de nouveaux progrès, s'ils transportaient parmi eux la déesse de Pessinonte. Ils envoyèrent demander la statue aux Phrygiens, et l'obtinrent facilement, en faisant valoir l'espèce de parenté qui les unissait et l'origine phrygienne qu'ils avaient reçue d'Énée. On embarqua la statue de la déesse, mais quand elle fut arrivée à l'embouchure du Tibre, qui servait alors de port aux Romains, le bâtiment s'arrêta tout à coup, comme par une force surnaturelle. Tous les efforts du peuple ne purent parvenir à le mettre en mouvement; il ne céda qu'à une vestale. On accusait cette jeune

fille d'avoir violé le vœu de virginité. Sur le point d'être jugée et craignant d'être condamnée à la mort, elle obtint du peuple par ses prières qu'il s'en remît pour le jugement à la déesse de Pessinonte. Elle détache aussitôt sa ceinture, la lie à la proue du navire, et prie à haute voix la déesse de permettre au vaisseau de la suivre, s'il est vrai qu'elle soit pure et innocente. Le vaisseau, entraîné par la ceinture de la vestale, vogue aussitôt. Et tous les Romains, dans l'admiration, reconnaissent à la fois et la puissance de la divinité et l'innocence de la vierge. Mais je me suis peut-être trop longtemps arrêté sur la déesse de Pessinonte; cette digression toutefois plaira peut-être aux hommes peu versés dans les antiquités de Rome.

XXXVI. Commode, après avoir échappé au piége que lui tendait Maternus, s'entoura d'une garde plus nombreuse, ne se montra plus que rarement en public, séjourna la plupart du temps hors des murs de la ville, et même dans des maisons de campagne, éloignées de Rome, et renonça entièrement à rendre la justice et à prendre part aux affaires de l'État. A cette époque, une peste violente se répandit dans toute l'Italie, et exerça surtout de grands ravages dans la capitale, dont l'immense population était encore augmentée par la foule des étrangers de tous pays. Ce fléau coûta la vie à un grand nombre

d'hommes et d'animaux. Commode, d'après le conseil de ses médecins, se retira à Laurente, lieu renommé par sa fraîcheur et couvert d'épaisses forêts de lauriers, dont il a tiré son nom. Les médecins lui vantaient la salubrité de cet endroit, préservé, disaient-ils, de la contagion de l'air par l'odeur des lauriers et l'agréable ombrage de ses bois. Aussi, dans la ville même, la plupart des habitants, sur leur avis, s'introduisaient dans le nez et dans les oreilles les parfums les plus suaves, et faisaient un usage continuel d'essences et d'aromates. On prétendait que ces odeurs occupant les passages des sens, en fermaient l'accès aux exhalaisons contagieuses, ou en détruisaient par leur force la pernicieuse influence. Le mal néanmoins ne cessait de croître de jour en jour et de frapper une multitude innombrable de victimes.

XXXVII. Dans le même temps Rome fut en proie à la disette. Voici quelle fut la cause de ce nouveau désastre. Un esclave phrygien, nommé Cléandre, qui, vendu à l'encan sur la place publique, avait été acheté pour le palais de l'empereur, vit sa fortune commencer avec le règne de Commode, et parvint sous ce prince au plus haut degré d'honneur et de pouvoir : l'empereur lui avait confié la garde de sa personne, l'intendance de son palais et le commandement des armées. Bientôt ses richesses et l'habitude

des plaisirs lui inspirèrent le désir de la puissance souveraine. Il réunit donc des sommes considérables pour acheter une grande quantité de blé, qu'il accapara en secret. Il se croyait certain d'attacher à sa personne le peuple et les soldats, en les plaçant dans le besoin le plus urgent du nécessaire, pour les sauver ensuite par des largesses magnifiques et inattendues. Il avait déjà fait antérieurement construire un vaste gymnase et des bains publics. Il n'oubliait rien de ce qui pouvait lui concilier la multitude.

XXXVIII. Mais les Romains qui n'avaient pour lui que de la haine, qui l'accusaient des calamités publiques, et détestaient sa cupidité insatiable, s'assemblèrent d'abord au théâtre dans des intentions hostiles; puis, se rendirent hors de la ville, autour de la demeure de Commode, poussant de grands cris, et demandant le supplice de Cléandre. Pendant que le plus grand tumulte règne au dehors du palais, et qu'au dedans Commode, que l'adresse de Cléandre tenait toujours dans la plus complète ignorance des événements, se livre à ses plaisirs habituels dans le lieu le plus écarté, tout à coup, sur l'ordre du Phrygien, tous les cavaliers de la garde sortent à l'improviste le sabre nu; ils tombent sur le peuple, renversant, blessant tout ce qui s'offre à leurs coups. Une multitude sans défense et

à pied, ne pouvait résister à des hommes armés et à cheval : le peuple prend la fuite, et rentre dans Rome en désordre ; un grand nombre de citoyens tomba sous le fer des soldats ou sous les pieds des chevaux ; beaucoup même furent étouffés par la foule, et s'écrasaient les uns les autres, cherchant à éviter les charges de la cavalerie. Les gardes de l'empereur poursuivirent ainsi le peuple jusqu'aux portes de Rome sans éprouver de résistance, et en frappant au hasard. Mais ceux qui étaient restés dans la ville n'eurent pas plutôt appris le massacre de leurs concitoyens, qu'ils fermèrent les portes de leurs maisons, montèrent sur les toits, et firent pleuvoir sur les cavaliers une grêle de pierres et de tuiles. Le peuple alors, sans faire tête aux soldats, les combattit en sûreté et avec avantage. Blessés en grande partie, et incapables de soutenir plus longtemps cette lutte inégale, les cavaliers prirent la fuite à leur tour. Beaucoup périrent sous les projectiles que ne cessait de lancer le peuple. Beaucoup aussi furent précipités de leurs chevaux, qui s'embarrassant dans les pierres dont les rues étaient couvertes, renversaient leurs cavaliers. Il se fit de part et d'autre un grand carnage : les soldats en garnison à Rome avaient pris parti pour le peuple contre les cavaliers, qu'ils détestaient.

XXXIX. Pendant que Rome était livrée à cette

guerre intestine, personne n'osait apprendre à Com
mode ce qui se passait, tant le pouvoir de Cléandı
inspirait de craintes. Mais Fadilla, sœur aînée d
Commode, à qui ce titre donnait auprès du princ
un libre accès, accourt vers lui tout éperdue; s
cheveux flottent épars; elle se précipite à terre, so
maintien exprime une désolation profonde: « O mo
frère, mon empereur, s'écrie-t-elle, vous vous livr
au repos, vous ignorez tout ce qui se passe autou
de vous, vous vous endormez au milieu des plı
grands dangers. Nous mêmes, votre propre sang
nous sommes en péril de la vie. Votre peuple, la plı
grande partie de votre garde, en ce moment s'égoı
gent. Ce sont vos esclaves qui nous font éprouv
des maux que nous n'avons jamais craints des baı
bares mêmes; ceux que vous avez comblés de bien
faits se montrent vos plus grands ennemis. C'e
Cléandre qui a armé contre vous le peuple et le
soldats. Le peuple qui l'abhorre, les cavaliers qu
le chérissent, se livrent des combats meurtriers, s
massacrent et inondent Rome du sang romain. Ma
le sang des deux partis retombera sur nous, si vo
ne versez au plus tôt celui de l'insolent esclave qui
causé la mort de tant d'hommes, et qui déjà sar
doute médite la nôtre. »

XL. En disant ces mots, elle déchire ses vêt
ments. Encouragés par ces paroles, plusieurs de ceu

qui se trouvent présents redoublent les frayeurs de Commode. Le prince, épouvanté d'un danger qu'il reconnaît imminent, mande Cléandre en sa présence. Celui-ci n'avait encore qu'un simple soupçon qu'on eût instruit Commode des événements. Dès qu'il fut venu, l'empereur le fit saisir, et ordonna qu'on lui coupât la tête, et qu'on la portât dans Rome au bout d'une pique; spectacle bien doux à la haine impatiente du peuple.

XLI. Les troubles s'apaisèrent aussitôt, et la lutte cessa de part et d'autre. Les soldats voyant le supplice de celui pour qui ils combattaient, craignaient le ressentiment de l'empereur; ils reconnurent qu'on les avait trompés et qu'ils avaient agi contre la volonté du prince. Le peuple était satisfait, et se regardait comme vengé par la mort de l'homme qui avait causé tous ces désordres; cependant il eut la cruauté de massacrer les deux fils et tous les amis de Cléandre. On traîna leurs corps dans Rome, et après avoir fait subir à ces cadavres tous les outrages imaginables, on les jeta dans des égouts : telle fut la fin de Cléandre, de sa famille et de ses créatures. La nature humaine semble avoir voulu montrer dans un seul homme qu'elle peut, au gré du plus faible souffle de la fortune, s'élever des rangs les plus obscurs au plus haut point de grandeur, pour retomber de nouveau par un caprice inattendu de la déesse.

XLII. Cependant Commode, malgré les craintes que lui inspirait le peuple, dont il redoutait le soulèvement, céda aux conseils de ses courtisans, et revint à Rome, où il fit une entrée solennelle au milieu des acclamations de la multitude, qui l'accompagna jusqu'à son palais. Mais les périls auxquels il s'était vu exposé le rendirent défiant envers tout le monde. Il prodigua les supplices, ouvrit l'oreille aux délations les plus fausses, renonça à la société des gens de bien et répudia tout sentiment d'honneur et de vertu. Son âme fut asservie tout entière à la débauche et à des plaisirs déréglés, qui se disputaient sans interruption ses nuits et ses jours. Pour peu qu'on eût de probité et d'instruction, on était banni de la cour comme dangereux.

XLIII. Mais les histrions, les bouffons qui représentaient les scènes les plus ignobles, étaient en grande faveur auprès du prince. Il s'exerçait sans relâche à conduire des chars, à combattre corps à corps des bêtes féroces ; les courtisans ne cessaient de louer son courage et l'entretenaient ainsi dans des goûts auxquels un prince sage ne se serait pas livré avec tant d'excès.

XLIV. A cette époque, on vit plusieurs prodiges. Des étoiles ne cessèrent de briller pendant le jour ; quelques-unes, d'une grandeur gigantesque, parais-

saient suspendues au milieu des airs. On vit naître dans toutes les espèces d'animaux une foule de monstres qui s'écartaient de leur nature par l'étrange bizarrerie et la disproportion de leurs formes. Mais un malheur plus réel vint affliger tous les esprits, et parut pour l'avenir d'un triste et funeste présage. On n'avait vu tomber aucune pluie; aucuns nuages ne s'étaient amoncelés; seulement la terre avait ressenti une légère secousse, lorsque le temple de la Paix, le plus grand et le plus bel édifice de Rome, fut soudain dévoré par les flammes, soit que le tonnerre l'eût embrasé pendant la nuit, soit que des feux souterrains fussent sortis du sol ébranlé. Ce temple était le plus riche et le plus somptueux de tous, par la multitude d'offrandes d'or et d'argent que la piété des citoyens déposait dans cet asile sûr et sacré : chacun y appertait ce qu'il possédait de plus précieux. Mais en une seule nuit le feu réduisit à la pauvreté une foule de familles opulentes; chacun eut à pleurer et le malheur public et son infortune particulière.

XLV. L'incendie, après avoir consumé ce temple, s'étendit plus loin, et brûla la plupart des beaux monuments de Rome. Le temple de Vesta fut de ce nombre, et le Palladium, pour qui les Romains ont tant de respect, et qu'ils cachent loin de tous les yeux, le Palladium qu'Énée, dit-on, avait apporté

de Troie, fut alors pour la première fois, depuis son arrivée en Italie, exposé aux regards des hommes. Les vestales arrachèrent cette statue du milieu des flammes, et à travers la voie Sacrée, la portèrent au palais de l'empereur. Le feu continua de ravager les plus belles parties de la ville; il dura plusieurs jours sans interruption, et ne cessa qu'étouffé par des pluies abondantes.

XLVI. Aussi cette calamité fut-elle regardée comme surnaturelle : chacun était persuadé que la volonté seule des dieux avait allumé et éteint cet incendie. Quelques-uns même voyaient dans la ruine du temple de la Paix le présage certain d'une guerre. Et l'événement (comme nous le verrons dans la suite) ne confirma que trop cette crainte. Les désastres continuels dont Rome était frappée avaient changé en haine l'amour que le peuple portait naguère à Commode. Tous rejetaient leurs malheurs communs sur les meurtres sans nombre et sur les honteux excès dont l'empereur avait souillé sa vie. Ces excès n'étaient ignorés de personne, et lui-même ne songeait nullement à les cacher. Il ne craignait point de commettre en public des actions qu'il aurait dû rougir de commettre en secret; et il en vint à un tel point de folie et d'audace, que, répudiant le nom glorieux de son père, il ne se fit plus appeler Commode, fils de Marc-Aurèle, mais Hercule, fils de Jupiter. On

le vit quitter la toge romaine et les insignes de la dignité impériale, pour se couvrir d'une peau de lion et armer sa main d'une massue. Mais en même temps il portait une tunique de pourpre brochée d'or, et rappelant ainsi, dans le même costume, le luxe recherché d'une femme et la force d'un héros, il osait s'exposer aux justes risées de la multitude. Il changea aussi le nom des mois, et substitua à leurs anciennes dénominations ses propres surnoms, qui presque tous se rapportaient à Hercule, comme au plus brave des héros. Il se fit ériger des statues dans tous les quartiers de Rome; l'une d'elles, placée devant le sénat, avait un arc tendu à la main. Il voulait que ses images mêmes pussent inspirer la terreur. Mais, après sa mort, le sénat fit enlever ce marbre, et le remplaça par une statue de la liberté.

XLVII. Commode ne gardait plus de mesure. Il fit annoncer des jeux où il promettait de tuer de sa propre main toutes les bêtes qu'on lâcherait dans l'arène, et de combattre ensuite corps à corps les plus habiles gladiateurs. Dès que cette nouvelle se répandit, il vint de toute l'Italie et des contrées voisines une grande affluence, attirée par l'espoir d'un spectacle qui jamais n'avait eu lieu, et dont l'on n'avait même point d'idée. Son adresse à lancer le javelot et à tirer de l'arc était devenue célèbre; il avait la réputation de ne jamais manquer le but. Il

avait pour maîtres des Parthes, très-habiles archers, et des Maures qui excellaient au maniement du javelot; mais l'élève triomphait de tous ses maîtres. Quand le jour des jeux fut arrivé, une foule immense remplit l'amphithéâtre. On avait élevé à l'entour une galerie du haut de laquelle Commode, sans s'exposer aux dangers d'un combat, lançait en sûreté des javelots sur les bêtes féroces du cirque, et faisait parade d'adresse, mais non de courage. Il tua d'abord des cerfs, des daims et des bêtes à corne de toute espèce, excepté des taureaux. Il descendit de sa galerie pour combattre ces animaux; il les poursuivait, et prévenait la vitesse de leur fuite par la rapidité et la sûreté de ses coups. Il tua ensuite, du haut de la galerie, qu'il parcourait en lançant des traits, des lions, des panthères et des bêtes fauves de toute espèce. Jamais il ne visa deux fois le même animal, et tous ses coups étaient mortels. A peine la bête s'était-elle élancée dans l'arène, qu'elle tombait frappée au front et au cœur. Il ne dirigeait ses traits que vers ces parties de leur corps; aussi le javelot ne frappait jamais ailleurs, et l'animal recevait la mort avec la blessure. On rassemblait pour lui des animaux de toutes les parties du monde; et nous vîmes alors pour la première fois en réalité des monstres que nous n'avions encore vus qu'en peinture. De l'Inde, de l'Éthiopie, du midi et du septentrion, on lui amenait des ani-

maux jusqu'alors inconnus dans nos climats; Commode les donnait en spectacle aux Romains, et les faisait tomber sous ses coups. On ne se lassait point d'admirer sa prodigieuse adresse. Quelquefois il se servait de flèches armées d'un fer en croissant, contre des autruches de Mauritanie. Ces oiseaux, sans quitter la terre, courent avec la plus grande rapidité, poussés par leurs ailes comme par des voiles. Commode les visait avec tant d'adresse et de force qu'il leur coupait le cou, et dans cet état, l'impétuosité de leur élan les entraînait quelque temps encore. Un jour, une panthère s'était jetée avec la rapidité du vent sur un homme descendu dans le cirque; déjà elle avait saisi le malheureux et allait le déchirer. Commode lance son javelot, abat la panthère, sauve l'homme, et par un heureux coup prévient la morsure des dents acérées du monstre. Un autre jour, on fit sortir de leurs loges cent lions, qu'il tua les uns après les autres avec un pareil nombre de javelots. On les laissa longtemps étendus sur l'arène, chacun les compta à loisir; tous les javelots avaient porté.

XLVIII. Jusqu'alors, quoique cette conduite de l'empereur fût contraire à la dignité d'un prince, elle ne laissait point de plaire au peuple, parce qu'elle prouvait de la force et de l'adresse. Mais lorsque Commode vint à se montrer nu dans l'amphithéâtre et à combattre, armé de l'épée, des gladiateurs, ce

fut pour le peuple un triste et douloureux spectacle, de voir un empereur romain, d'une si auguste origine, et dont le père et les ancêtres avaient obtenu tant de triomphes, au lieu de combattre les barbares, au lieu de prendre des armes vraiment dignes d'un souverain de Rome, déshonorer la majesté de l'empire par le honteux appareil d'un gladiateur. Dans ces luttes infâmes, Commode n'avait point de peine à être vainqueur. Aussi se contentait-il de blesser ses adversaires, qui n'avaient garde de lui disputer la victoire, et qui dans leur antagoniste reconnaissaient toujours l'empereur. Son extravagance franchit bientôt toutes les limites : il voulut quitter sa demeure impériale, pour habiter le gymnase des gladiateurs. Il renonça au nom d'Hercule et se fit donner celui d'un gladiateur célèbre qui venait de mourir. Il fit ôter la tête de la statue colossale du Soleil, si révérée des Romains, la remplaça par la sienne, et fit inscrire sur le piédestal, non pas la liste des vertus qu'il eût pu tenir de son père, ou qu'on devait exiger de son rang, non pas le titre de vainqueur des Germains, mais ces mots : *Commode, vainqueur de mille gladiateurs.*

XLIX. Il était temps que ces extravagances eussent un terme, et que l'État fût délivré de ce tyran. Le premier jour de l'année, les Romains célèbrent une fête en l'honneur de Janus, le plus ancien de

leurs dieux. Ils disent que Saturne, dépouillé par Jupiter de l'empire du ciel, descendit sur la terre, fuyant le pouvoir de son fils, et reçut de Janus l'hospitalité et un asile. L'Italie, ajoutent-ils, fut appelée *Latium*, parce que ce dieu s'y était tenu caché. C'est par respect pour ce souvenir que les Romains, de nos jours encore, célèbrent d'abord les *Saturnales* en l'honneur du dieu fugitif, puis en l'honneur de Janus, la fête du commencement de l'année. Ils ont donné deux visages à la statue de ce dieu, parce que l'année commence et finit sous ses auspices. Le jour de cette solennité était arrivé; les Romains sont dans l'usage de se rendre alors des visites mutuelles; ils se donnent en présent de l'argent, et se font des cadeaux de toute espèce. C'est aussi dans ce jour que les premiers magistrats de Rome (les consuls) revêtent la pourpre et les plus brillantes marques de leur dignité. Commode résolut de faire cette année sa sortie publique, non point du palais selon l'usage, mais du gymnase même des gladiateurs. Au lieu de se couvrir de vêtements somptueux et de la pourpre impériale, il voulait paraître en armes, et suivi de toute la foule des gladiateurs, se donner ainsi en spectacle aux yeux des Romains.

L. Marcia fut instruite de cette résolution. C'était de toutes ses concubines celle pour qui il avait le

plus d'égards ; il la considérait presque comme une épouse ; et si on eût porté le feu devant elle, elle eût joui de tous les honneurs qu'on accorde aux impératrices. Cette femme, étonnée d'un dessein aussi honteux et aussi absurde, supplie Commode, en tombant à ses genoux et en pleurant, de ne pas déshonorer ainsi la majesté de son rang, et de ne pas livrer sa vie à des hommes sans frein et sans aveu, à des gladiateurs. Mais elle ne put rien obtenir par ses supplications, et se retira en versant des larmes.

LI. L'empereur mande aussitôt Lætus, le chef des gardes prétoriennes, et Electus, l'intendant du palais : il leur ordonne de lui préparer dans le gymnase des gladiateurs un appartement où il pût passer la nuit, pour en sortir le matin, tout armé, et se rendre ainsi au temple, sous les regards de tout le peuple. Ces officiers emploient à leur tour les plus vives instances, et cherchent à le détourner d'un dessein si indigne de son rang.

LII. Commode courroucé les congédia, et se retira dans sa chambre à coucher, comme il le faisait d'ordinaire vers le milieu du jour ; il prit alors une de ces tablettes faites avec l'écorce déliée du tilleul, et qui se replient des deux côtés ; il y écrivit les noms de ceux qu'il devait faire tuer la nuit prochaine. En premier était le nom de Marcia, puis

ceux de Lætus et d'Electus, et enfin une foule de sénateurs les plus distingués de leur ordre. Il voulait se défaire de tous les anciens amis de son père qui survivaient encore ; ces vertueux et rigides témoins de sa conduite lui étaient devenus insupportables. Il avait résolu de partager les richesses des condamnés aux soldats et aux gladiateurs, pour garantir à la fois la sûreté de sa personne et la continuité de ses plaisirs.

LIII. Quand il eut écrit ces noms, il posa les tablettes sur son lit, ne se doutant pas qu'on dût pénétrer dans son appartement. Il avait à sa cour un de ces petits enfants qu'on laisse nus, couverts d'or et de pierreries, et que les Romains voluptueux élèvent près de leur personne. Commode chérissait cet enfant et le faisait appeler *Philo-Commode*, pour indiquer par ce nom la passion qu'il lui inspirait. Pendant que l'empereur était au bain et se livrait à ses débauches, l'enfant, qui parcourait en jouant le palais, entra, selon son habitude, dans la chambre du prince. Il vit les tablettes sur le chevet du lit, les prit pour jouer et sortit. Marcia, par un bonheur surnaturel, le rencontra. Elle embrasse et caresse l'enfant, qu'elle aimait aussi, et lui enlève des mains les tablettes, craignant qu'avec l'étourderie de son âge il ne détruisît quelque papier peut-être important. Elle reconnaît la main de Commode, et

sa curiosité est excitée ; elle la satisfait: elle découvre aussitôt que c'est un arrêt de mort ; elle voit d'abord son nom, puis ceux de Lætus, d'Electus et enfin d'une foule de citoyens : « Courage, Commode, se dit-elle en gémissant, voilà la récompense que tu prépares à mon amour, à ma tendresse, à la résignation avec laquelle, pendant de si longues années j'ai supporté tes brutalités et tes débauches ! Mais un homme toujours plongé dans l'ivresse ne triomphera pas d'une femme sobre. » Aussitôt elle fait venir Electus, à qui sa charge donnait souvent l'occasion de la voir ; on les soupçonnait même d'un commerce secret. Elle lui présente les tablettes. « Vois, dit-elle, Electus, quelle fête on nous prépare pour cette nuit ! » Electus resta frappé d'étonnement. C'était un Égyptien prompt à oser et à agir, et du caractère le plus irascible. Il envoie aussitôt à Lætus, par un homme dont il était sûr, les tablettes cachetées. Épouvanté à son tour, celui-ci se rend chez Marcia, comme pour se concerter avec elle sur les mesures que nécessite l'ordre donné par l'empereur, de lui préparer un appartement dans le gymnase. Ce prétexte leur permet de délibérer, et tous trois conviennent qu'il faut agir ou perdre la vie, qu'aucun délai n'est possible, même celui d'un jour.

LIV. On s'arrête au poison, et l'exécution fut confiée à Marcia, sur sa demande. Elle versait et

présentait habituellement à Commode la première coupe, pour que le vin lui parût plus doux, offert par la main de celle qu'il aimait. A son retour du bain, elle lui offrit un vase de vin exquis, qu'elle avait empoisonné. Le prince, que le bain et la chasse avaient altéré, but avec confiance, selon son habitude. Il sentit aussitôt une grande pesanteur de tête, et un assoupissement qu'il attribua à la fatigue ; il alla se reposer sur son lit. Aussitôt Electus et Marcia font retirer tout le monde : « le prince, disaient-ils, avait besoin de repos. » Ce n'était pas la première fois qu'il lui arrivait, après ses orgies, de dormir ainsi le jour. Comme il se baignait souvent, et qu'il mangeait à toute heure, il n'avait point de temps réglé pour le sommeil. Une succession de plaisirs toujours nouveaux et dont il était devenu l'esclave, se partageait tous ses instants, presque malgré lui-même. Quand il eut dormi, et que le poison commença à agir dans son estomac et dans ses entrailles, il s'éveilla avec de grands étourdissements, suivis bientôt d'un vomissement terrible : ou les mets et le vin dont il s'était surchargé, repoussaient le poison, ou, selon la coutume des princes, avant de se mettre à table, Commode avait pris un préservatif.

LV. Les conjurés, épouvantés de ce long vomissement, craignant que l'empereur ne rejetât tout le poison et ne les fît périr, quand il aurait recouvré ses

esprits, engagèrent, par la promesse d'une forte récompense, un jeune homme nommé Narcisse, dont l'audace leur était connue, à égorger Commode sur son lit. Il pénètre dans l'appartement du prince, le trouve affaibli par le vomissement et la débauche, le saisit au cou et l'étrangle. Ainsi finit Commode, qui après Marc-Aurèle, son père, gouverna treize ans l'empire. Il fut supérieur par la naissance à tous ses prédécesseurs, et par la beauté à tous les hommes de son temps. On peut vanter aussi son courage, ou plutôt son adresse sans égale à lancer la flèche et le javelot. Mais nous avons montré par quels vices honteux il profana les dons qu'il avait reçus de la nature.

LIVRE II.

I. Quand les conjurés eurent fait subir à Commode le genre de mort que nous venons de décrire dans le livre précédent, leur premier soin fut de tenir ce crime secret; pour tromper la vigilance des gardes du palais, ils enveloppèrent le cadavre dans une vieille couverture et chargèrent deux esclaves de confiance de l'emporter comme des hardes qui sortiraient de la chambre du prince. Ceux-ci passèrent avec ce fardeau à travers les gardes; les uns étaient ivres, les autres, à moitié endormis, tenaient nonchalamment leur lance. Ils faisaient d'ailleurs peu d'attention à ce qu'on emportait de la garde-robe impériale, et ne croyaient point devoir s'en inquiéter. Le corps de Commode, furtivement tiré du palais, fut mis sur un char et conduit à Aristée.

II. Cependant Lætus, Electus et Marcia délibèrent. Ils s'accordent enfin à répandre le bruit que l'empereur était mort subitement d'une apoplexie. L'intempérance connue de Commode devait donner à cette nouvelle beaucoup de vraisemblance. Mais

avant de la publier, ils résolurent de choisir un homme vertueux et âgé, dont l'élévation à l'empire assurât à eux-mêmes leur salut, et permît au peuple de respirer après une si violente et si cruelle oppression. Leur délibération fut longue, et leur choix s'arrêta enfin sur Pertinax.

III. Pertinax, Italien d'origine, s'était distingué par ses vertus civiles et militaires; il avait triomphé plusieurs fois des Germains et des Barbares de l'Orient. C'était le seul des illustres amis de Marc-Aurèle qui survécût encore : Commode l'avait épargné, soit par respect pour l'autorité dont l'entouraient ses vertus, soit par mépris pour sa pauvreté. Car c'était là un de ses plus beaux titres à l'estime : Pertinax, qui avait exercé plus d'emplois qu'aucun autre citoyen, était aussi le plus pauvre de tous.

IV. Au milieu de la nuit, pendant que tout est livré au sommeil, Lætus et Electus, suivis d'un petit nombre de leurs affidés, se rendent à la demeure de Pertinax. Ils en trouvent les portes fermées, et éveillent le portier. Celui-ci ouvre aussitôt; il voit des soldats, il reconnaît Lætus, le préfet des gardes prétoriennes; troublé, épouvanté, il court prévenir Pertinax qui lui ordonne de les introduire : « il allait, disait-il, recevoir une mort qu'il attendait chaque jour. » Telle était sa fermeté d'âme, qu'il ne se leva point de son lit,

qu'aucune altération ne se manifesta sur ses traits. A la vue de Lætus et d'Electus, qu'il croyait envoyés pour le faire périr, il leur dit avec un maintien calme et assuré : « Depuis longtemps je m'attendais chaque nuit à cette mort : de tous les amis de Marc-Aurèle, le seul épargné jusqu'ici par Commode, je m'étonnais qu'il tardât si longtemps à me frapper. Qu'attendez-vous donc ? remplissez votre sanglante mission, délivrez-moi d'une vie toujours partagée entre l'espoir et la crainte. » « Cessez, répondit Lætus, un discours indigne de vous et de votre vie passée. Ce n'est point pour attenter à vos jours que nous venons ici ; c'est pour implorer de vous notre salut et celui de l'empire romain. Le tyran n'est plus ; il a subi le juste châtiment de ses crimes ; il a subi la mort qu'il nous réservait. Nous vous apportons l'empire ; nous connaissons l'autorité dont vous jouissez dans le sénat, pour la pureté de vos mœurs, la dignité de votre caractère, la gravité de votre âge et de votre vie. Nous connaissons l'amour et le respect que le peuple entier vous porte, et nous sommes persuadés qu'où nous trouverons notre sûreté, il trouvera lui-même l'accomplissement de ses vœux. »

V. « Ne vous jouez pas ainsi d'un vieillard, dit à son tour Pertinax. Me croyez-vous si timide, qu'il faille me tromper, et me déguiser la mort, en me l'apportant ? — Puisque vous refusez d'ajouter

foi à nos paroles, dit Electus, prenez ces tablettes (la main de Commode vous est connue); lisez. Cet écrit vous apprendra à quel péril nous avons échappé; vous ne nous supposerez plus d'intentions perfides; vous croirez à la sincérité de nos paroles. » Pertinax jeta les yeux sur les tablettes, il revint aussitôt de sa méfiance; il songea que Lætus et Electus lui avaient toujours été attachés; et quand il eut appris tous les détails de l'événement, il leur abandonna sa personne. On résolut de se rendre à l'instant auprès des soldats, pour sonder leurs dispositions. Lætus, à qui sa charge donnait quelque influence sur leur esprit, promettait de les gagner facilement. Ils marchent tous ensemble vers le camp. Déjà une grande partie de la nuit s'était écoulée; la fête allait commencer; tout fut terminé avant le jour. Ils avaient répandu dans Rome plusieurs de leurs affidés, qui publièrent partout que Commode était mort, que Pertinax lui succéderait, et qu'il allait se faire reconnaître des soldats.

VI. A ce bruit, le peuple entier, comme dans l'ivresse, se livre soudain aux plus bruyants transports de joie; les citoyens courent çà et là; ils s'empressent d'annoncer cette heureuse nouvelle à tous leurs amis; surtout à ceux qui par leur rang ou leur fortune, avaient tout à craindre du tyran. On va dans le temple, au pied des autels, rendre aux dieux des ac-

tions de grâces. La haine publique s'exhale dans les termes les plus variés : le tyran n'est plus, dit l'un ; le gladiateur est mort, dit l'autre ; quelques-uns même donnent à Commode des noms plus honteux encore. Longtemps étouffée par la crainte, la voix du peuple se déchaîne enfin en toute liberté. La plupart des citoyens se dirigèrent vers le camp d'un pas rapide, dans la crainte que les soldats ne fussent mal disposés en faveur de Pertinax. Ils pensaient qu'un prince sage et modéré serait peut-être mal accueilli par des hommes accoutumés à servir la tyrannie, qui assurait l'impunité à leurs rapines et à leurs violences. Aussi le peuple accourut-il au camp de toutes parts pour vaincre une résistance qu'il appréhendait. Il s'y trouvait réuni, lorsque Lætus et Electus y entrèrent, conduisant avec eux Pertinax. Lætus convoque les soldats et les harangue en ces termes :

VII. « Commode, notre empereur, a été frappé d'apoplexie. Sa mort ne doit être reprochée qu'à lui seul. Malgré nos salutaires avis, ne cessant de se livrer à des débauches que vous connaissez tous, il est mort suffoqué, victime de son intempérance. Cette fin lui était réservée par le destin : car tous les hommes ne marchent pas à la mort par les mêmes voies, quoique toutes conduisent au même but. Pour succéder à Commode, nous vous présentons, nous et le peuple romain, un homme vénérable par son

âge, par l'intégrité de ses mœurs, par sa conduite et par ses talents : vétérans, vous avez fait plus d'une fois l'épreuve de ses vertus militaires ; et vous, jeunes soldats, vous avez honoré, admiré même ses vertus civiles, pendant les longues années où il fut préfet de Rome. Ce n'est pas seulement un empereur que nous offre le destin, c'est un bienfaiteur, c'est un père. Son élection ne sera pas agréable à vous seuls ; mais vos compagnons d'armes qui sont campés sur les rives des fleuves, et défendent les frontières de l'empire, pendant que vous gardez nos murs, applaudiront, comme vous, au choix d'un prince dont ils n'ont pas oublié les exploits. Nous n'aurons plus besoin désormais d'acheter des barbares une paix déshonorante ; mais ils se souviendront des défaites que leur fit essuyer Pertinax ; et la crainte nous les soumettra. »

VIII. Lætus avait à peine cessé de parler, que le peuple, sans pouvoir se contenir davantage, pendant que les soldats montrent encore du doute et de l'hésitation, salue Pertinax du nom d'Auguste, l'appelle *père de la patrie*, et lui prodigue par acclamation les titres les plus glorieux. Bientôt les soldats le proclament également empereur, non pas avec le même enthousiasme, mais plutôt entraînés et contraints par ce peuple immense qui les environnait de toutes parts. En petit nombre et sans armes à cause de la fête, ils cé-

dèrent, et prêtèrent, selon l'usage, serment au nouvel empereur. On célébra un sacrifice, et des branches de laurier parurent aussitôt dans les mains de tous les soldats et de tous les citoyens.

IX. Ils reconduisirent ainsi avant le jour, comme nous l'avons dit précédemment, le nouveau prince jusqu'au palais des empereurs. Là, de vives inquiétudes vinrent l'assaillir. Quoiqu'il eût donné des preuves d'une âme forte et d'un courage à toute épreuve, les circonstances présentes l'effrayaient, non pour sa vie, car mille fois il avait bravé de plus grands périls; mais il avait peine à croire à une révolution aussi soudaine; il songeait à plusieurs sénateurs d'une naissance distinguée, qui pourraient s'opposer à ce que l'empire, des mains d'un prince dont l'origine était si illustre, tombât dans celles d'un plébéien, d'un obscur parvenu. Malgré l'estime que lui avait acquise la simplicité de ses mœurs, malgré la gloire qu'il devait à ses exploits militaires, il voyait beaucoup de patriciens au-dessus de lui par leur naissance. Il se rendit donc au sénat, dès que le jour fut venu, sans permettre qu'on portât devant lui le feu sacré et les autres marques de la dignité impériale, avant qu'il eût connu les dispositions des sénateurs.

X. Mais à peine parut-il en leur présence, qu'ils le saluèrent d'acclamations unanimes, et l'appelèrent

auguste et empereur. D'abord il voulut refuser ces titres comme trop exposés à l'envie ; il objecta sa vieillesse ; il supplia le sénat de se rendre à ses désirs : « à combien de patriciens l'empire ne convenait-il pas mieux qu'à lui ? » et en même temps il prit par la main Glabrion, l'attira vers lui, et voulut le forcer de s'asseoir à la place réservée aux empereurs. Glabrion était le plus noble de tous les patriciens, il faisait remonter son origine jusqu'à Énée, fils de Vénus et d'Anchise ; il était alors pour la seconde fois consul. Il dit à Pertinax : « Moi, que vous jugez le plus digne de l'empire, je vous le cède ; le sénat tout entier vous décerne, ainsi que moi, la souveraine puissance. » Tous l'entourent aussitôt, le pressent, lui font presque violence ; il hésite longtemps ; vaincu enfin, il s'assied sur le siége impérial, et parle en ces termes :

XI. « Votre unanime assentiment, l'ardeur avec laquelle vous m'avez choisi de préférence à tant d'illustres patriciens qui siégent au milieu de vous, repoussent tout soupçon de flatterie, et ne peuvent être regardés que comme un témoignage public de votre bienveillance et de votre estime. Un autre, peut-être, encouragé par votre conduite, saisirait avec confiance et empressement l'empire qui lui serait offert, et espérerait trouver dans la royauté une tâche facile, en trouvant tant de bienveillance dans ceux qu'il serait appelé

à gouverner. Mais pour moi, tout en ressentant vivement l'honneur de cette glorieuse préférence, je ne m'y soumets ni sans inquiétude ni sans crainte. Il est bien difficile de répondre dignement à un grand bienfait. Si un homme récompense magnifiquement un léger service, on lui tient compte de sa reconnaissance, lors même qu'elle lui a peu coûté ; mais si, après avoir reçu un grand bienfait, vous ne pouvez dignement le reconnaître, on ne s'en prendra pas à la faiblesse de vos moyens ; on vous accusera d'indifférence et d'ingratitude. Je vois déjà quelle lutte pénible je m'impose, en voulant me rendre digne des honneurs que vous m'accordez. Car ce n'est point dans le trône même que réside l'élévation du prince, mais dans le talent de ne point rester par ses actions au-dessous du trône. Autant l'on a horreur des maux passés, autant l'on se forme une idée brillante des biens à venir : on n'oublie jamais ce que l'on a souffert, une injustice est ineffaçable, tandis que le souvenir du bienfait s'efface avec le moment de la jouissance. Nous sentons moins vivement le bonheur de la liberté que les maux de la servitude. L'homme ne croit point vous devoir de reconnaissance, si vous le laissez jouir en paix de ses propriétés; il sait qu'il ne fait alors usage que d'un droit naturel. Mais si vous le dépouillez de ses biens, il conservera de votre injustice un éternel souvenir. S'il arrive dans l'État quelque changement avantageux au bien public,

personne ne croit y trouver son propre avantage : chacun se soucie peu de ce qui ne tend qu'à l'intérêt de tous. Mais si nous éprouvons en particulier la moindre disgrâce, nous voudrions que tout l'État vînt à notre secours. Tous ceux que la tyrannie avait habitués à s'engraisser de ces énormes largesses qu'elle répandait au hasard, s'ils voient sous un règne nouveau succéder à cette profusion un emploi plus sage de ressources devenues plus modiques, ils n'attribueront pas cette conduite à la prudence et à une louable économie, mais à une honteuse et sordide avarice. Ils ne songent point, les insensés! que les largesses inconsidérées des princes sont toujours le produit de la rapine et de la violence. Mais le monarque qui agit avec discernement, et récompense chacun selon son mérite, loin d'être contraint à des actions injustes et à d'illégales spoliations, inspire à tous l'amour de la modération et de l'économie. En appelant votre attention sur les obstacles qui m'attendent, j'implore votre secours, sénateurs ; je vous prie de regarder l'empire comme une tâche qui vous est commune avec moi. Rome n'est plus placée sous la tyrannie d'un seul, mais sous une sage aristocratie ; faites donc partager à tous les citoyens l'heureux espoir qui doit animer votre âme. »

XII. Ce discours sembla rendre au sénat une vie nouvelle ; il fut accueilli par d'unanimes acclama-

tions; les sénateurs rendirent à l'envi à Pertinax toute espèce d'hommages; ils l'accompagnèrent d'abord au temple de Jupiter, puis à tous les temples de Rome; le nouvel empereur fit les sacrifices accoutumés et fut reconduit jusqu'à son palais. Quand on connut le discours qu'il avait tenu dans le sénat et les lettres qu'il adressa au peuple, tous les citoyens espérèrent une domination sage et clémente, et crurent qu'ils avaient dans Pertinax trouvé un père plutôt qu'un empereur. Il commença par défendre aux soldats d'injurier et de maltraiter les citoyens. Il tâcha de rétablir partout l'ordre et la justice.

XIII. Lorsqu'il paraissait en public, ou qu'il siégeait à son tribunal, il montrait beaucoup d'affabilité et de douceur. Il s'était proposé pour exemple Marc-Aurèle, et charmait tous les vieillards à qui il rappelait les vertus de ce bon prince. Rome avait passé tout à coup d'une tyrannie cruelle et violente à un règne sage et paisible; aussi Pertinax n'eut-il point de peine à se concilier l'amour des citoyens; lorsque la renommée eut publié les bienfaits de ce gouvernement paternel, on vit toutes les provinces, toutes les armées et tous les peuples alliés de l'empire romain, décerner au nom de Pertinax des honneurs divins. Les barbares mêmes qui avaient secoué le joug, ou qui méditaient de s'y soustraire, furent retenus par le seul souvenir de ses anciens triomphes. Pleins de confiance, d'ailleurs,

dans son équité, et persuadés que jamais il ne se plairait sans motif à les traiter en ennemis, mais qu'à la fois éloigné de la faiblesse et de la cruauté, il rendrait à chacun la justice qui lui serait due, ils se soumirent volontairement à sa puissance.

XIV. On vit en même temps arriver de toutes parts des ambassadeurs chargés de féliciter Rome sur son nouvel empereur. Mais ce gouvernement sage et modéré, qui, satisfaisant à la fois l'intérêt général et celui des particuliers, était chéri de tous les citoyens, fit cependant des mécontents : les cohortes prétoriennes, chargées de la garde des empereurs, habituées de tout temps au pillage et à la violence, et rappelées tout à coup à la discipline et à l'ordre, ne virent dans l'administration douce et paisible du nouveau prince, qu'une insulte, une preuve de mépris, et la perte de cette liberté dont ils avaient tant abusé. Cet état de choses leur devint insupportable. Ils commencèrent à montrer des dispositions à la désobéissance et à la révolte, et ne les firent éclater que trop tôt. Pertinax ne régnait que depuis deux mois; dans ce court espace de temps, sa sagesse avait produit les plus grands biens, et tous les citoyens avaient conçu de ce règne le plus doux espoir, quand la fortune jalouse vint tout renverser, et empêcher le malheureux prince d'accomplir les admirables projets qu'il avait formés pour la félicité de son peuple.

XV. D'abord il avait ordonné que toute terre inculte, située soit en Italie, soit dans les autres parties de l'empire, quand même elle serait du domaine de la couronne, deviendrait la propriété de tous ceux qui viendraient s'y établir pour la faire valoir ; il les exemptait de toute contribution pendant dix ans, et leur promettait une entière sécurité pendant tout le temps de leur possession. Il défendit qu'on inscrivit sous son nom les terres du domaine impérial, disant que ces biens n'appartenaient pas à l'empereur, mais à l'empire et au peuple romain. Enfin il supprima tous les impôts que l'ingénieuse cupidité des tyrans avait établis sur le passage des fleuves, sur les ports, sur les grandes routes, et il replaça tout sur le pied de l'ancienne liberté. Ces heureux commencements faisaient présager d'autres bienfaits, non moins importants pour le bonheur public.

XVI. Il avait chassé de Rome les délateurs, et ordonné qu'on les punît partout où on les découvrirait. Il voulait empêcher par cette mesure que les citoyens ne fussent exposés à la calomnie et poursuivis pour des accusations sans fondement. Aussi les sénateurs et tout le peuple se promettaient-ils de longues années de bonheur et de paix. Telle était la retenue de Pertinax et le soin avec lequel il évitait toute apparence de supériorité, qu'il éloigna toujours du palais son fils, déjà dans l'adolescence.

Il le fit demeurer dans la maison paternelle, continua de l'envoyer dans les lycées pour y partager, comme l'enfant d'un simple particulier, l'éducation des jeunes Romains, sans permettre qu'aucune espèce de distinction, qu'aucune suite fastueuse leur fît reconnaître dans un condisciple le fils de l'empereur.

VXII. Pendant que Pertinax déployait tant de modération et de vertu, les prétoriens seuls s'indignaient de leur condition présente; ils regrettaient le passé, leurs rapines, leurs violences. Au milieu du vin et de la débauche, ils prennent la résolution subite de tuer Pertinax, dont l'autorité était pour eux un si pesant fardeau, et de lui choisir pour successeur un prince qui donnerait à leur licence une libre carrière. Leur dessein s'exécute à l'instant même : au milieu du jour, lorsque tous les citoyens, dans la plus entière sécurité, se reposaient dans l'intérieur de leurs maisons, tout à coup ces soldats se dirigent rapidement, en désordre et comme des furieux, vers le palais de l'empereur, la lance tendue et le glaive hors du fourreau : surpris par cette émeute soudaine et imprévue, les officiers du palais, se trouvant d'ailleurs en petit nombre et sans armes, ne songent pas à résister à une pareille multitude armée; ils abandonnent tous leur poste, se sauvent par les galeries et par toutes les issues du palais; quelques-uns,

plus attachés à Pertinax, courent le presser de fuir, et de se placer sous la protection du peuple. Quoique ce conseil fût sage pour la circonstance, le prince le rejette, comme un parti honteux, indigne d'un homme libre, indigne d'un empereur et de sa vie passée; il ne veut ni fuir ni se cacher. Il résolut de s'offrir lui-même au danger, et courut au-devant des soldats; il voulut se mêler dans leurs rangs, il espérait les ramener par ses discours, et calmer ce subit accès de fureur. Il s'élance de son appartement, se présente à eux tout à coup; et, sans être troublé par le danger, leur demande les motifs de leur révolte, et cherche à les apaiser. Il garda un maintien plein de calme et de dignité; il ne perdit rien de la majesté d'un empereur; sa contenance n'était point celle d'un homme humilié, d'un lâche, d'un suppliant; et d'une voix ferme il leur adressa ce discours :

XVIII. « La mort que vous allez me donner, soldats, n'aura pour vous rien d'honorable, et ne sera pas un mal pour moi, qui ai vieilli dans la gloire. La vie humaine a un terme inévitable. Mais vous, soldats, à qui est confiée la garde et la sûreté du prince, et qui devez préserver ses jours de toute atteinte, que vous deveniez vous-mêmes ses assassins, que vous trempiez vos mains dans le sang, non-seulement d'un citoyen, mais de votre empereur, songez-y :

c'est un attentat qui ne peut vous offrir que honte pour le présent et danger pour l'avenir. Est-ce la mort de Commode qui vous afflige? Commode n'était qu'un homme, vous deviez vous attendre à le perdre. Peut-être croyez-vous qu'il fut victime d'un assassinat? Ce crime n'est pas le mien. Vous savez que j'ai été à l'abri de tout soupçon, et que cet événement a toujours été pour moi aussi obscur que pour vous-mêmes. Si vous soupçonnez un forfait, ce n'est pas moi qu'il faut en accuser. Mais la mort de ce prince ne vous sera pas funeste; si je m'oppose aux mesures violentes et aux rapines, je ne prétends vous refuser rien de ce qui soit conforme à l'honneur et à notre mutuelle dignité. »

XIX. Ces paroles avaient déjà fait impression sur plusieurs prétoriens; un assez grand nombre se retirait, plein de respect pour cet auguste vieillard. Mais d'autres plus furieux se jettent sur lui et l'égorgent, comme il achevait de parler. Quand ils eurent commis ce crime, effrayés de leur propre audace, et voulant se soustraire à l'indignation du peuple, à laquelle ils avaient lieu de s'attendre, ils gagnent leur camp en toute hâte, se tiennent à l'abri de leur rempart et placent sur les tours des sentinelles pour empêcher le peuple d'approcher des murs. Telle fut la fin de Pertinax, dont nous avons loué avec justice la vie et les vertus.

XX. Avec le bruit de ce meurtre, le trouble et la désolation se répandent parmi le peuple : tous les citoyens courent dans Rome comme des insensés ; ils errent au hasard et sans but ; ils cherchent les auteurs du crime, ne peuvent les trouver, ne peuvent se venger. Mais rien n'égale la consternation des sénateurs ; ils paraissent frappés du même coup que Pertinax ; ils pleurent un tendre père, un prince bienfaisant et vertueux. Ils craignent le retour de la tyrannie. Ils savent que c'est là le vœu des soldats.

XXI. Cependant deux jours s'écoulent ; chacun tremble pour sa sûreté particulière, et le peuple entier se tient en repos : les hommes élevés en dignité, craignant les suites dangereuses d'un changement de gouvernement, se retirent dans leurs terres les plus éloignées de Rome. Les soldats sont informés que le peuple est tranquille, et que personne n'ose entreprendre de venger la mort de Pertinax. Ils se tiennent toujours renfermés dans leur camp ; mais ils font monter sur les murs ceux d'entre eux dont la voix a le plus de force : on les entend proclamer que « l'empire est à vendre ; qu'ils le livreront au plus offrant, et déposeront en sûreté l'acheteur dans son palais, en lui faisant un rempart de leurs armes. » Cette annonce ne séduisit aucun des sénateurs distingués par leur caractère, ou par leur naissance, ou par un reste de fortune, échappé à la tyrannie de

Commode. Aucun d'eux ne se rendit à ce honteux appel ; aucun ne voulut acheter à prix d'or un pouvoir infâme et une couronne flétrie.

XXII. Mais un personnage consulaire, nommé Julien, qui avait une grande réputation de richesse, fut averti de la déclaration des soldats. C'était le soir; il était alors à table, au milieu des fumées du vin : Julien passait à Rome pour un débauché. Sa femme, sa fille, ses nombreux parasites, l'entourent aussitôt, le pressent de quitter la table, de courir au camp, et de savoir au juste ce qui s'y passe. Pendant tout le chemin, ils l'exhortent à saisir l'empire qu'on lui abandonne ; « il était assez riche pour surpasser en générosité tous ses concurrents, en supposant même qu'il dût en trouver un seul. » On arrive au pied du rempart ; Julien crie aux soldats qu'il leur donnera tout ce qu'ils lui demanderont ; que sa richesse est immense ; qu'il a chez lui de vastes monceaux d'or et d'argent. Au même instant se présentait un autre acheteur ; c'était aussi un consulaire, Sulpicianus, gouverneur de Rome, dont Pertinax avait épousé la fille. Mais cette parenté fit rejeter sa demande, les soldats craignant que Sulpicianus ne leur tendît un piége, et ne voulût venger la mort de son gendre.

XXIII. Ils descendirent une échelle à Julien, et

lui firent ainsi franchir le mur. Ils avaient refusé d'ouvrir la porte du camp avant qu'on eût stipulé la somme. Arrivé au milieu des soldats, Julien leur promet d'abord de rendre à Commode les honneurs dont on avait dépouillé sa mémoire et les statues qu'avait fait disparaître le sénat; quant à eux-mêmes, il leur garantissait l'entière licence dont ils avaient joui sous ce prince. En outre, tous les soldats devaient recevoir plus d'argent qu'ils ne pouvaient en demander ou en attendre, et cette distribution n'éprouverait aucun retard, les sommes étant chez lui toutes prêtes. Séduits par ces promesses, et cédant à de si brillantes espérances, les soldats proclament Julien empereur, en ajoutant à son nom le surnom de Commode. Ils lèvent leurs enseignes, sur lesquelles ils replacent l'image de ce prince, et se préparent à accompagner le nouvel empereur. Julien, après avoir fait dans le camp les sacrifices d'usage, en sort suivi d'une escorte plus nombreuse qu'elle ne l'était habituellement en pareille circonstance : c'est que, parvenu par la violence et contre la volonté du peuple à l'empire qu'il avait honteusement acheté, il craignait avec raison un soulèvement de la multitude. Couverts de leur armure, présentant partout un front hérissé de fer, et prêts à combattre s'il le fallait, les soldats marchaient en ordre de bataille avec leur empereur au milieu d'eux. Ils avaient leurs piques hautes, et la tête couverte de leurs boucliers,

pour se garantir des pierres qu'on pourrait lancer du haut des toits sur le cortége. Ils conduisirent ainsi Julien au palais, sans que le peuple osât faire aucun mouvement; mais aussi sans qu'il poussât sur le passage du prince les acclamations accoutumées. Il se contenta de l'injurier de loin et de lui reprocher avec mépris d'avoir acheté l'empire à prix d'or.

XXIV. C'est à cette époque surtout que commença la corruption des soldats. Depuis ce temps ils montrèrent une insatiable et hideuse cupidité, et affichèrent le plus grand mépris pour le souverain. Ils avaient vu triompher leur audace et Pertinax mourir sans vengeur; l'empire avait été mis à l'encan et acheté, sans que personne s'opposât à une pareille infamie; cette impunité les encouragea, fit naître leurs honteux excès et fomenta leur indiscipline. Ils poussèrent souvent jusqu'à l'assassinat leur cupidité et leur mépris pour le prince.

XXV. Julien sur le trône se livra aux plaisirs et à de continuelles débauches. Négligeant les affaires publiques, il s'abandonna à une vie molle et voluptueuse. Mais il ne tarda pas à passer pour un imposteur aux yeux des soldats qu'il avait trompés en leur promettant plus qu'il ne pouvait accorder : il n'était pas aussi riche qu'il s'en était vanté, et le trésor public se trouvait épuisé par les débauches et les folles

prodigalités de Commode. Trompés dans leur espoir, et indignés de l'impudence de Julien, les soldats le haïssaient; le peuple, qui connaissait cette haine, le méprisait ouvertement.

XXVI. Se montrait-il en public, on le poursuivait de malédictions. On lui reprochait les honteux raffinements de son impudicité. Dans le cirque même, où se réunissait une grande foule de citoyens, le peuple poursuivait hautement Julien de ses invectives; il invoquait Niger comme un vengeur à l'empire romain, comme un soutien à la majesté du trône outragé. Les Romains l'appelaient à leur secours; ils le suppliaient de venir au plus tôt les délivrer d'une humiliante oppression.

XXVII. Niger avait été consul, et à l'époque dont nous parlons, il gouvernait toute la Syrie. Ce gouvernement était alors d'une grande importance; et Niger réunissait sous son obéissance la Phénicie et tout le pays qui s'étend jusqu'à l'Euphrate. Il touchait à la vieillesse, avait rempli avec distinction des fonctions nombreuses et élevées, et s'était fait une réputation de douceur et d'habileté. On lui trouvait des rapports avec Pertinax, ce qui surtout lui avait concilié la faveur du peuple : aussi n'entendait-on que prononcer son nom dans les assemblées publiques. Julien, dans Rome, ne recevait que des

imprécations ; c'était à Niger absent que s'adressaient les acclamations et tous les honneurs réservés à la souveraine puissance.

XXVIII. Niger fut instruit de toutes ces circonstances et des dispositions de la multitude en sa faveur : il conçut l'espoir d'un succès facile ; voyant Julien presque abandonné des gardes prétoriennes dont il avait trompé l'attente, et méprisé du peuple, comme indigne de ce trône qu'il avait acheté, il résolut d'y monter lui-même. Il fit d'abord venir successivement chez lui des généraux, des tribuns, et même quelques soldats qui exerçaient de l'influence sur leurs compagnons ; il leur communiquait les nouvelles qu'il recevait de Rome, pour qu'ils les répandissent dans l'armée, et que bientôt tout l'Orient en fût instruit. Il espérait ainsi trouver partout des partisans, lorsqu'on saurait qu'il ne cherchait pas à s'emparer du trône par ambition ; mais qu'appelé par le vœu de tous les Romains, il marchait à leur délivrance. Son attente ne fut pas déçue ; on accourait vers lui de toutes parts ; on le suppliait d'agir sans délai, on le conjurait de se mettre à la tête des affaires publiques. Les Syriens sont naturellement légers ; ils sont avides de nouveauté et de révolutions. Ils portaient un vif attachement à Niger, qui les gouvernait avec douceur et leur prodiguait les jeux et les spectacles. De tout temps ils eurent le goût de ces

plaisirs. Les habitants d'Antioche surtout (c'est la plus grande et la plus riche des villes de Syrie) s'occupent pendant l'année presqu'entière de fêtes et de jeux, qu'ils célèbrent en partie dans l'intérieur de la ville, en partie dans les jardins qui l'environnent. Niger ne cessait d'entretenir et de satisfaire cette passion; il leur donnait toujours de nouvelles fêtes, multipliait leurs plaisirs, et gagnait ainsi leur amour et leur respect. Quand il fut certain des sentiments favorables de la multitude, il convoqua à un jour fixé tous les soldats : le peuple se réunit en même temps. Niger monta sur un tribunal élevé, et prononça ces paroles :

XXIX. « Ma modération, j'ose le croire, vous est connue; vous savez que je ne me jette point légèrement dans des entreprises périlleuses et hasardées. Ce qui m'engage à la démarche que je fais en ce moment auprès de vous, ce ne sont donc pas des vues particulières d'ambition, ni un espoir frivole, ni de simples désirs, à défaut d'espoir. Mais les Romains m'appellent; ils me crient sans cesse de leur tendre une main secourable et de ne point laisser dans un honteux abaissement cet empire illustre et glorieux que nous ont transmis nos ancêtres. Sans doute, si les circonstances n'étaient point favorables, il y aurait de l'audace et de la témérité à entreprendre un si grand dessein; mais lorsqu'un peuple en-

tier m'appelle, il y aurait de la lâcheté, de la trahison à repousser des vœux si unanimes. Je vous ai donc assemblés pour consulter vos avis, pour vous demander ce que je dois faire, pour n'agir que d'après vos conseils et dans notre intérêt commun; car si le succès couronne mes efforts, vous le partagerez avec moi. Non, je ne cède pas à de légères et à de trompeuses espérances. Ce qui m'appelle, c'est le peuple romain, ce peuple à qui les dieux ont donné l'empire absolu du monde; c'est l'empire lui-même qui flotte sans pilote et sans appui. Tout nous répond du succès, puisque la multitude est pour nous, et que nous ne pouvons trouver ni obstacle ni résistance. D'après les rapports qui nous viennent de l'Italie, Julien ne peut compter sur les soldats qui lui ont vendu l'empire : ils lui reprochent de lui avoir manqué de parole. C'est à vous maintenant de me déclarer vos sentiments. »

XXX. Dès qu'il eut achevé de parler, tous les soldats et le peuple le proclamèrent empereur et auguste. Ils le couvrent de la pourpre impériale, rassemblent à la hâte tous les autres insignes de la royauté, l'en décorent et le conduisent en faisant porter le feu devant lui, d'abord dans tous les temples d'Antioche, ensuite dans sa maison, qu'ils avaient ornée au dehors de tous les emblèmes de la puissance, ne la considérant déjà plus comme le séjour d'un particulier.

XXXI. Niger était au comble de l'espérance et de la joie ; les dispositions du peuple romain, les témoignages d'affection qu'on lui prodiguait en Syrie, tout semblait lui assurer la possession du trône. Dès que le bruit des événements dont Antioche avait été le théâtre se fut répandu parmi les nations de l'Orient, elles s'empressèrent toutes de venir lui rendre hommage ; et de ces contrées diverses arrivaient à Antioche des ambassadeurs, comme vers un roi déjà reconnu. On vit même les satrapes et les princes des pays situés au delà de l'Euphrate et du Tigre lui adresser, par des envoyés, des félicitations et des offres de secours ; Niger combla ces députés de présents magnifiques ; il les chargea de remercier leurs maîtres du zèle qu'ils lui témoignaient et de leur dire qu'il n'avait pas besoin d'auxiliaires, que son empire était assuré, et qu'il régnerait sans verser du sang.

XXXII. La confiance que lui inspirèrent ces premiers succès le fit tomber dans une molle nonchalance ; au lieu d'agir, il se livra à des plaisirs frivoles ; il donna au peuple d'Antioche des spectacles et des fêtes. Il ne se hâta pas de marcher sur Rome, ce qui était son premier devoir. Il aurait dû se rendre auprès des troupes d'Illyrie, pour les attacher à sa cause, et il négligea même de leur faire annoncer ce qui s'était passé à Antioche, espérant sans doute qu'à la première

nouvelle de ces événements, ils partageraient les vœux de Rome, et suivraient le parti des armées d'Orient. Pendant qu'il s'endormait dans cette sécurité, et qu'il se livrait à un espoir vague et incertain, le bruit de la révolution de Syrie se répandit en Pannonie, en Illyrie, et parmi les armées qui, campées sur les rives de l'Ister et du Rhin, gardent contre les incursions des barbares les frontières de l'empire romain.

XXXIII. Un seul homme gouvernait alors toute la Pannonie. C'était l'Africain Sévère, général entreprenant, d'un caractère porté à la violence, habitué à une vie dure et pénible, supérieur à la fatigue, prompt à former un projet, aussi prompt à l'exécuter. Lorsqu'il eut appris que l'empire exposé, comme sur un mât élevé, était prêt à devenir le prix du plus agile, connaissant et la faiblesse de Julien et l'indolence de Niger, il ambitionna le trône, soutenu d'ailleurs par je ne sais quels songes, quels oracles, par une foule de ces présages pour lesquels on a toujours une grande confiance, quand la prédiction s'est réalisée. La plupart de ces miraculeux avertissements ont été décrits dans la vie de ce prince, laissée par lui-même ; et il les a fait représenter dans des tableaux qu'il donna à la ville de Rome. Mais je ne crois pas devoir passer sous silence le dernier de ces songes, le plus important de tous, et celui qui lui inspira une confiance presque sans bornes.

XXXIV. Lorsqu'on eut reçu la nouvelle de l'avénement de Pertinax au trône, Sévère, après s'être rendu au temple pour y sacrifier, et prêter serment de fidélité à la puissance du nouvel empereur, rentra le soir dans sa maison, et s'endormit presque aussitôt. Il rêva qu'il était à Rome : il vit un grand et superbe cheval, magnifiquement caparaçonné, qui portait Pertinax à travers la Voie sacrée. Arrivé à l'entrée du forum, où le peuple, du temps de la république, se rassemblait pour délibérer, ce cheval, par une secousse violente, renversa Pertinax, vint s'offrir à lui, Sévère, qui se trouvait près de cet endroit, et sembla l'inviter, en se courbant, à prendre la place de l'empereur. Il monta le cheval, qui, docile à son nouveau maître, le conduisit au milieu du forum, l'offrant aux regards et à la vénération de la multitude. La statue équestre d'airain, élevée, pour représenter ce songe, au forum même et dans des proportions colossales, subsiste encore de nos jours.

XXXV. Le souvenir de cé rêve exalta les espérances de Sévère ; il crut que la volonté des dieux l'appelait au trône, et il voulut sonder les dispositions de ses troupes. Il commença par attirer auprès de lui quelques préfets militaires, quelques tribuns et même de simples soldats, respectés dans leurs corps : il s'entretenait avec eux des affaires de l'État ; il déplorait l'abaissement de l'empire ; il se plaignait de ce

qu'il ne se montrait aucun chef capable de le diriger avec fermeté et d'une manière conforme à la dignité de Rome; il s'emportait avec véhémence contre la trahison des prétoriens, qui avaient forfait à leur serment, qui s'étaient souillés du sang d'un Romain, du sang de leur empereur; il ajoutait qu'il fallait les punir et venger le meurtre de Pertinax. Il savait que le souvenir de ce prince vivait encore dans le cœur de tous les soldats de l'armée d'Illyrie : sous le règne de Marc-Aurèle, Pertinax, alors leur général, et gouverneur de cette province, avait mille fois triomphé avec eux des Germains. Il s'était fait craindre de l'ennemi par sa brillante valeur, et chérir de ses soldats par sa douceur, sa justice et sa modération. Aussi, pleins de respect pour sa mémoire, ils n'avaient appris qu'avec indignation l'odieuse violence exercée contre sa personne. Mettant à profit cette disposition favorable, Sévère les dirigea facilement vers toutes ses vues : ce n'était point l'empire qu'il paraissait ambitionner; il ne prétendait pas à la souveraine puissance; il ne voulait que venger le sang d'un si grand prince. Les Illyriens sont robustes, d'une haute stature, belliqueux, et terribles un jour de bataille; mais, en revanche, ils sont bornés, d'une intelligence épaisse, et presqu'incapables de démêler la ruse dans les paroles ou dans les actions d'autrui. Aussi crurent-ils facilement aux démonstrations de Sévère; convaincus que son unique pen-

sée était de venger Pertinax, ils se donnèrent entièrement à sa cause, le proclamèrent empereur, et lui offrirent le pouvoir suprême. Quand il se fut ainsi assuré de toute la Pannonie, il s'empressa d'envoyer des députés aux nations voisines et à tous les princes de ces contrées, tributaires de Rome ; il les séduisit par de brillantes promesses, et les attacha sans peine à ses intérêts. Sévère était le plus dissimulé des hommes : jamais personne ne sut mieux que lui prendre un masque de bonté ; il ne se faisait point scrupule de violer un serment quand son intérêt le demandait, ni de mentir quand il y trouvait son avantage. Rarement ses paroles étaient l'expression de ses pensées. Par des lettres artificieuses, il sut gagner tous les gouverneurs des provinces illyriennes. Il rassembla les troupes de toute part, après avoir pris le surnom de Pertinax, qu'il savait devoir plaire à la fois à l'armée d'Illyrie et au peuple de Rome. Il convoqua les soldats dans une plaine, et du haut d'un tribunal, parla en ces termes :

XXXVI. « Soldats, vous donnez un grand exemple de fidélité, de piété envers ces dieux dont le nom a présidé à vos serments, de respect et d'amour pour vos empereurs. L'horrible attentat commis par les cohortes prétoriennes, par ces troupes d'apparat qui ne savent point combattre, vous pénètre d'une vertueuse indignation. Mon premier désir est de la satis-

faire ; et maintenant que vous me permettez une espérance que je n'osai jamais concevoir, mon unique pensée sera d'accomplir le vœu de vos cœurs. Non, nous ne laisserons point tomber dans une honteuse abjection cet empire qui, gouverné jusqu'ici avec dignité, s'était transmis à nous vénérable et glorieux. Sans doute, lorsqu'il échut aux mains de Commode, il eut à souffrir de la jeunesse de ce prince ; mais les fautes de cet empereur avaient pour voile sa haute naissance et la mémoire de son père ; elles excitaient plutôt notre pitié que notre haine, et nous les imputions moins à lui-même qu'aux flatteurs dont il était entouré, qu'à ces vils courtisans, conseillers et ministres de tous ses excès. Mais l'empire enfin passa entre les mains de cet auguste vieillard, dont le courage et la bonté vivent encore au fond de vos cœurs. Les lâches prétoriens n'ont pu supporter tant de vertu : ils ont égorgé ce bon prince. Après lui, je ne sais quel infâme a acheté cet empire de la terre et des mers ; mais vous savez que le peuple l'abhorre, et que les soldats qu'il n'a pas assez payés l'abandonnent. Quand même ils voudraient le défendre, ne vous sont-ils pas inférieurs en nombre comme en courage ? Les combats vous ont aguerris ; toujours opposés aux barbares, vous vous êtes accoutumés à braver les fatigues, les longues marches, les ardeurs de l'été, les rigueurs du froid ; à traverser des fleuves couverts de glace, à boire, non

point l'eau des fontaines, mais une eau puisée dans les entrailles de la terre. La chasse exerce vos forces chaque jour ; enfin vous réunissez tout ce qui peut former les vaillants soldats, et si même l'on voulait vous résister, je demande qui pourrait le faire avec succès? L'école du guerrier, c'est la fatigue, et non la mollesse. Énervés par les plaisirs et les débauches, les prétoriens, bien loin d'oser vous combattre, ne pourront même soutenir le son de votre voix. Si quelqu'un d'entre vous croyait voir un sujet de crainte dans les événements de Syrie, qu'il songe, pour se convaincre de la faiblesse de Niger et de la frivolité de ses espérances, que ses troupes n'ont pas encore osé faire le moindre mouvement, et craignent de marcher sur Rome. Ces faibles rivaux ne veulent point quitter leur voluptueux séjour ; ils y jouissent par avance des plaisirs éphémères qu'ils regardent comme le profit de leur pouvoir mal assuré. Vous connaissez le goût des Syriens pour les jeux et tous les plaisirs frivoles. Les habitants d'Antioche sont d'ailleurs les seuls qui se soient vivement prononcés pour Niger. Quant aux autres villes et aux autres peuples de cette contrée, ne voyant encore se montrer personne qui soit digne de l'empire, et capable de le gouverner d'une manière à la fois ferme et modérée, ils ont reconnu Niger; mais cette soumission n'est point sincère, et dès qu'ils apprendront que l'armée d'Illyrie a choisi un empereur, dès qu'ils m'entendront

nommer (je ne leur suis pas inconnu, car moi aussi j'ai commandé en Syrie), sans doute ils ne pourront me reprocher ni lâcheté, ni indolence; et, reconnaissant votre force corporelle, votre courage éprouvé par les fatigues, votre expérience dans les combats et leur propre infériorité, ils n'oseront soutenir votre choc ni résister à votre valeur. Hâtons-nous d'occuper Rome, le centre et le siége de l'empire. Là, nous ferons facilement le reste; j'en ai pour garants les oracles des dieux, la trempe de vos épées et la vigueur de vos bras. »

XXXVII. Ce discours de Sévère est accueilli par les vives acclamations des soldats. Ils l'appellent Auguste et Pertinax, et lui donnent mille témoignages de dévouement et de zèle. Sévère ne perd pas un instant; il ordonne à ses troupes de s'armer le plus légèrement possible, et les fait marcher sur Rome, après leur avoir distribué des vivres et tout ce qu'il leur fallait pour la route. Il s'avance avec la plus grande rapidité, brave la fatigue, ne s'arrête nulle part, et ne permet à ses soldats que le repos strictement nécessaire. Il partage leurs travaux, leur tente, leur nourriture. Point de luxe; rien qui indique un empereur. Cette conduite le rendait de jour en jour plus cher à son armée. En le voyant non-seulement supporter avec eux toutes leurs privations, mais donner en tout l'exemple, les soldats le vénéraient et

exécutaient ses ordres avec enthousiasme et dévouement.

XXXVIII. Il traverse la Pannonie, et arrive aux frontières de l'Italie. Prévenant la renommée, il apparut avant qu'on eût connaissance de sa marche. La vue d'une si nombreuse armée épouvante les villes d'Italie. Les habitants de cette contrée, depuis longtemps étrangers à la guerre et aux armes, ne songeaient plus qu'à cultiver en paix leurs champs. Du temps de la république, lorsque le sénat nommait les généraux, tous les habitants de l'Italie portaient les armes : ce sont eux qui soumirent la terre et les mers, triomphèrent des Grecs, des Barbares, et ne laissèrent aucun pays, aucun climat, sans y étendre leur domination. Mais lorsqu'Auguste devint le seul maître de l'empire, il habitua son peuple au repos, le désarma, prit à sa solde des étrangers mercenaires, auxquels il confia la défense de ses frontières, déjà protégées d'ailleurs par de vastes fleuves, des précipices, de hautes montagnes et d'impraticables déserts.

XXXIX. Aussi l'arrivée soudaine et presque miraculeuse de Sévère avec des forces si imposantes, répandit-elle partout en Italie l'étonnement et l'effroi. Personne ne songea à lui résister et à le combattre. Les habitants des villes accouraient au-devant de lui avec des branches de laurier, et lui

ouvraient à l'envi leurs portes. Sévère ne s'arrêtait que pour faire un sacrifice aux dieux et une harangue au peuple. Il ne songeait qu'à gagner Rome. Ces nouvelles plongèrent Julien dans le dernier désespoir : il connaissait le nombre et la force des troupes d'Illyrie ; il ne pouvait se fier au peuple, dont il connaissait la haine, ni aux gardes prétoriennes, qu'il avait trompées. Il rassembla tout son argent, celui de ses amis, toutes les richesses des temples et des édifices publics, et en fit le partage aux prétoriens, qu'il essaya de ramener à lui par ces largesses. Mais quelque abondantes qu'elles fussent, on ne lui en sut pas le moindre gré : les prétoriens disaient que Julien ne faisait qu'acquitter une dette, mais ne leur donnait rien. En vain ses amis lui conseillèrent-ils de sortir à la tête de ses troupes, et d'occuper le premier les défilés des Alpes. Ces montagnes, les plus hautes de l'empire romain, s'élèvent et s'étendent comme une vaste mer devant l'Italie. La nature semble avoir mis le comble aux bienfaits qu'elle a prodigués à cet heureux pays, en lui donnant un rempart inexpugnable qui se prolonge depuis la mer du Nord jusqu'à celle du Midi. Mais Julien, négligeant ce poste important, n'osa seulement pas sortir de Rome. Il envoya supplier ses soldats de s'armer, de se préparer par des exercices, d'entourer Rome de larges fossés. C'est de Rome même qu'il voulait faire le théâtre de la guerre. Il rassembla tous ses élé-

phants, qui n'avaient jamais servi que pour la pompe, et voulut qu'on les dressât à porter des combattants. Il espérait que ces énormes animaux effrayeraient par leur aspect seul les troupes d'Illyrie, qui devaient n'en avoir jamais vu de semblables, et épouvanteraient leurs chevaux. Dans toute la ville, on fabriquait des armes et on semblait se préparer à une vigoureuse défense.

XL. Mais pendant que les soldats de Julien montrent de l'indécision et se préparent négligemment au combat, on apprend que Sévère approche. Il avait fait prendre les devants à un grand nombre de ses soldats, en leur donnant l'ordre de s'introduire dans Rome secrètement. Ils prirent tous des chemins séparés, et entrèrent à Rome de nuit, leurs armes cachées sous des habits de paysan ; et déjà l'ennemi était dans ses murs, que Julien, toujours inactif, n'avait pas encore pris de résolution. Le peuple cependant, instruit des événements, était dans la plus grande agitation. Il commença à se prononcer pour Sévère, dont il craignait les forces. Tous témoignaient hautement leur mépris pour la lâcheté de Julien, pour la faiblesse et l'indolence de Niger, et une vive admiration pour l'activité de Sévère, qui les avait tous deux prévenus. Julien irrésolu, incapable d'agir, convoque d'abord le sénat, puis écrit à Sévère, l'engage à traiter, et à recevoir avec lui l'empire en partage.

Les sénateurs, quoiqu'ils ordonnassent ces mesures, voyant cependant que Julien désespérait lui-même de sa cause, penchaient tous déjà pour Sévère. Deux ou trois jours après, quand ils surent que ce général était aux portes, ils ne cachèrent plus leur mépris pour l'autorité de Julien. Ils se rassemblent, convoqués par les consuls. C'est à ces magistrats qu'est dévolue l'administration de Rome chaque fois que l'empire est disputé. Pendant que le sénat réuni délibère, Julien, resté dans son palais, se lamente sur son infortune, et supplie en grâce qu'on lui permette de renoncer à l'empire et de le transmettre sans partage à Sévère.

XLI. Quand le sénat eut connaissance de l'abattement de Julien, et de l'effroi des prétoriens, qui l'avaient abandonné, il décréta sa mort et proclama Sévère empereur. Les sénateurs lui députent aussitôt ceux d'entre eux qui étaient alors en fonctions, ou qui jouissaient de la plus grande considération, pour lui conférer tous les honneurs réservés à la dignité impériale. Ils donnent en même temps l'ordre à un tribun de tuer Julien, ce faible et malheureux vieillard, qui avait payé de son or une si triste fin. Le tribun le trouva seul, abandonné de tous et versant des larmes honteuses; il l'égorgea.

XLII. Sévère, ayant appris les délibérations du

sénat et la mort de Julien, conçut un projet difficile : il résolut de faire prisonniers, en employant la ruse, les prétoriens, assassins de Pertinax. Avant d'entrer dans Rome, il adresse secrètement des lettres aux tribuns et aux centurions de ce corps, leur promettant de brillantes récompenses, s'ils parviennent à engager leurs soldats à exécuter fidèlement ses ordres. En même temps il publie une proclamation dans laquelle il ordonne aux prétoriens de laisser leurs armes dans leur camp, et de venir au-devant de lui, pour lui prêter serment de fidélité, couverts des pompeux vêtements dont ils se servaient pour accompagner l'empereur à un sacrifice ou à des jeux. Il les engageait à tout espérer de lui, et leur promettait de les employer à la garde de sa personne. Se fiant à cette parole, entraînés d'ailleurs par leurs officiers, les soldats déposent leurs armes, prennent leurs vêtements de fête, et se dirigent vers le camp de Sévère, des branches de laurier à la main. Quand ils arrivèrent près de son armée, averti de leur approche, il leur fit prescrire d'entrer dans son camp : il voulait, disait-il, les complimenter et leur faire l'accueil qu'ils méritaient. Ils se rendent donc au pied du tribunal où le général était monté ; et pendant qu'ils le saluent de leurs acclamations, un signal se donne, et ils sont environnés de toutes parts. Les soldats de Sévère avaient reçu de lui l'ordre d'épier l'instant où les prétoriens

seraient immobiles, les yeux fixés sur lui, et da
tente de ses paroles, pour les investir comme une
ennemie, sans néanmoins en blesser ou en f
un seul. Mais ils devaient serrer leurs rangs
des gardes du prétoire, les enfermer dans un
cercle et leur présenter la pointe de leurs jav
de leurs lances. La crainte d'une mort certa
empêcherait sans doute de s'opposer sans ar
en petit nombre, à une multitude d'hommes.
Quand il les vit ainsi entourés d'un rempart
et pris comme dans un immense filet, d'un
forte, d'un ton menaçant et enflammé, il leur a
ces paroles :

XLIII. « Vous voyez maintenant que nous
sur vous et l'avantage de la prudence et ce
courage et du nombre ; l'événement vous le p
Nous vous avons pris sans peine, et vous
entre nos mains sans combat. Je puis dispo
votre vie : vous êtes là à mes pieds comme d
times que je puis immoler à ma puissance. S
cherchez un châtiment qui soit digne de vos c
vous n'en trouverez pas. Un auguste vieilla
prince vertueux que vous deviez protéger et déf
vous l'avez égorgé. Cet empire, de tout te
glorieux, et que nos ancêtres n'accordaien
l'éclat du mérite ou de la naissance, vous a
l'infamie de le livrer honteusement à pri

comme s'il vous eût appartenu ; vous n'avez su ni sauver ni défendre ce prince que vous aviez ainsi créé vous-mêmes, mais vous l'avez trahi lâchement. Si l'on voulait trouver un supplice digne de tant d'audace et de tant de crimes, mille morts suffiraient à peine pour vous punir. Jugez donc vous-mêmes du sort qui devrait vous être réservé. Mais je m'abstiendrai de votre sang, je n'imiterai point vos mains cruelles. Les dieux, la justice, défendent sans doute que vous gardiez les jours de votre prince, vous qui avez violé vos serments, souillé vos bras du sang d'un Romain, d'un empereur, forfait à la fidélité et trahi tous vos devoirs ! Mais l'humanité me commande de ne pas attenter à vos jours : vous devrez la vie à ma clémence. Je vais donner l'ordre à mes soldats qui vous entourent de vous dépouiller de vos vêtements militaires, et de vous renvoyer nus loin de mon camp. Je vous ordonne de vous éloigner de Rome à la plus grande distance possible ; je vous préviens (et j'en fais ici le serment) que s'il en est un seul parmi vous qui se montre en deçà de la centième borne militaire, il payera de sa tête sa témérité. »

XLIV. A cet ordre de Sévère, les Illyriens accourent, enlèvent aux soldats du prétoire les petits poignards enrichis d'or et d'argent qu'ils portaient dans les jours de fête, leur arrachent leurs ceintures,

leurs vêtements et tous leurs insignes militaires, et les renvoient dépouillés de tout. Les prétoriens se voyant trahis et pris par la ruse, n'essayèrent aucune résistance : que pouvaient-ils faire sans armes et en petit nombre contre tant d'hommes armés? Ils partirent désolés, s'estimant toutefois heureux qu'on leur accordât la vie, mais se repentant avec amertume d'être venus sans défense au camp de Sévère pour s'y laisser prendre honteusement. Cependant, ce général conçoit un nouveau dessein : craignant que les prétoriens, après le traitement déshonorant qu'ils avaient subi, ne regagnent désespérés leur camp, pour y chercher leurs armes, il fait prendre l'avance à des soldats d'élite, dont la valeur était éprouvée, et leur ordonne de se rendre en secret, par des chemins différents et détournés, au camp des prétoriens, de l'occuper avant l'arrivée des gardes, et de leur en défendre l'entrée, après s'être emparés de leurs armes. Ainsi fut accompli le châtiment des meurtriers de Pertinax.

XLV. Sévère fit aussitôt son entrée dans Rome avec le reste de sa nombreuse et brillante armée. Cette vue remplit les Romains d'étonnement et de crainte : ils étaient frappés de tant d'audace et de fortune. Le sénat et le peuple entier accueillirent Sévère en portant des branches de laurier : c'était le premier de tous les hommes, de tous les empereurs, qui eût

achevé une aussi grande œuvre, sans effusion de sang et sans combats. Tout paraissait admirable en lui, mais principalement sa pénétration, sa patience dans les fatigues, l'audace de son entreprise et sa noble confiance dans le succès. Le peuple le salua d'unanimes acclamations ; le sénat en corps vint le complimenter aux portes de la ville. Sévère entra dans le temple de Jupiter ; il y fit un sacrifice, puis se rendit successivement, suivant la coutume des nouveaux empereurs, dans tous les autres temples, et se retira enfin au palais.

XLVI. Le lendemain il vint au sénat ; le discours qu'il y prononça et les paroles qu'il adressa soit en particulier, soit en public, à tous ceux qui se présentèrent à lui, firent concevoir d'heureuses espérances : « Il n'était venu, disait-il, que pour venger l'assassinat de Pertinax, rétablir la dignité de l'empire et jeter les fondements d'un gouvernement aristocratique. Personne ne serait condamné sans jugement à la mort et à la confiscation de ses biens ; il ne souffrirait point de délateurs ; il assurerait le bonheur de tous les citoyens ; dans toutes ses actions, il chercherait à imiter Marc-Aurèle sur le trône ; il n'aurait pas seulement le nom de Pertinax, mais le cœur et les sentiments de ce prince. » La modération qu'annonçaient les paroles du nouvel empereur lui attira l'amour et la confiance de la multitude.

XLVII. Mais il se trouva quelques vieillards qui, connaissant son caractère, disaient en secret que Sévère était un homme habile à revêtir toutes les formes, rusé, artificieux, n'agissant jamais avec franchise et capable de tout sacrifier à son intérêt et à son élévation. L'événement devait confirmer ces prédictions sinistres. Sévère ne resta que peu de temps à Rome : quand il eut fait au peuple et aux soldats de magnifiques et abondantes largesses, quand il eut choisi dans son armée les soldats les plus robustes, pour les préposer à la garde du trône, en remplacement des prétoriens licenciés, il se prépara à partir pour l'Orient. Tandis que l'indolent Niger différait toujours d'agir, et que les habitants d'Antioche ne songeaient qu'à se livrer aux plaisirs et aux fêtes, il résolut de marcher sans délai vers son imprudent compétiteur, et de tomber sur lui à l'improviste. Il ordonne à ses soldats de se préparer au départ, rassemble des troupes de tout côté, décrète dans toute l'Italie de nouvelles levées de jeunes gens, et commande au reste des troupes illyriennes, qui n'avaient point quitté la Thrace, de venir au plus tôt le rejoindre. En même temps il réunit une grande flotte, et fait partir toutes les trirèmes de l'Italie, après les avoir remplies de soldats. Avec une étonnante promptitude, il sut ainsi rassembler des forces immenses de toute espèce : il sentait qu'il avait besoin de vastes ressources pour soumettre

cette grande partie de l'Asie que s'était conciliée Niger, et il poussa vivement les préparatifs de cette guerre.

XLVIII. Cependant sa circonspection et sa prévoyance avaient conçu quelque inquiétude des armées de la Bretagne, armées nombreuses, redoutables, et composées de soldats belliqueux. Elles étaient toutes sous les ordres d'Albinus, patricien et sénateur, homme nourri dès l'enfance dans le luxe et dans la mollesse. Sévère voulut se l'attacher par la ruse : il craignait qu'encouragé par sa richesse, sa naissance, le nombre de ses troupes et l'éclat dont son nom jouissait à Rome, Albinus ne vînt à désirer et à espérer l'empire, ne marchât sur la capitale, peu éloignée de la Bretagne, et ne s'en emparât, pendant que lui-même serait engagé dans la guerre d'Orient. Il amorça, en flattant sa vanité, cet homme d'un esprit léger, d'un caractère simple, et qui ajouta foi aux nombreuses protestations dont Sévère remplissait ses lettres. Sévère lui donna le titre de César, et prévint les désirs de son ambition en lui offrant le partage du trône. Il ne cessait de lui écrire du style le plus affectueux, le suppliant de se charger des soins de l'empire : « L'Etat avait besoin d'un homme qui fût, comme lui, d'une naissance illustre et dans la force de l'âge. Quant à lui Sévère, il était vieux, attaqué de la goutte, et ses fils encore

dans l'enfance. » Le trop confiant Albinus accepta l'honneur qu'on lui offrait, joyeux d'obtenir sans combats et sans péril cet empire, l'objet de ses vœux.

XLIX. Sévère, pour mieux tromper sa crédulité, communiqua au sénat la résolution qu'il avait prise, fit battre monnaie à l'effigie d'Albinus, lui érigea des statues, et en lui prodiguant des honneurs de toute espèce, lui inspira une confiance entière dans ses intentions. Quand par ces prudentes manœuvres il se fut ainsi rassuré sur Albinus et sur la Bretagne, quand il eut réuni autour de lui toute l'armée d'Illyrie, et préparé tout ce qui pouvait servir à ses succès, il marcha contre Niger. Plusieurs historiens ont fidèlement rapporté les diverses stations qu'il fit dans sa route, les discours qu'il prononça à son entrée dans chaque ville, les signes divins qui apparurent fréquemment sur son passage, les vastes régions qu'il traversa, les batailles qu'il livra, et jusqu'au nombre des morts de part et d'autre. Ces détails ont surtout occupé les poëtes, dont la muse féconde a trouvé dans la vie de Sévère le sujet d'un poëme entier. Mais, pour moi, le but que je me suis proposé, c'est de réunir dans un seul tableau les faits importants dont j'ai été le témoin sous le règne de plusieurs princes et dans une période de soixante-dix ans. Je continuerai donc de décrire sommaire-

ment les principales actions de Sévère, et je choisirai tout ce que son règne offre d'éclatant. Je n'imiterai pas la plupart de ceux qui ont écrit sur sa vie : je serai exempt de toute partialité, de toute flatterie; mais je n'omettrai rien non plus de ce qui me paraîtra digne d'être rapporté et transmis au souvenir.

LIVRE III.

I. Dans le livre précédent, nous avons raconté la fin de Pertinax, celle de Julien, la marche de Sévère sur Rome et ses préparatifs contre Niger. Niger, qui ne s'attendait à rien de semblable, apprit bientôt que Sévère s'était emparé de Rome, que le sénat lui avait décerné le titre d'empereur, et qu'il se préparait à l'attaquer avec l'armée d'Illyrie et toutes ses forces de terre et de mer. Ces nouvelles le jettent dans le plus grand trouble; il se hâte d'ordonner aux gouverneurs des provinces de veiller à la garde des frontières et des ports; il envoie demander du secours au roi des Parthes, au roi d'Arménie et à celui des Atréniens. Le roi d'Arménie répondit qu'il resterait neutre, que seulement à l'arrivée de Sévère, il veillerait à l'intégrité de ses possessions. Le roi parthe assura Niger qu'il allait envoyer à ses satrapes l'ordre de lever des troupes : c'est l'usage des princes de cette contrée, lorsqu'ils sont obligés de faire la guerre, car ils n'ont à leur solde aucunes troupes réglées. Le roi Barsémius, qui gouvernait alors les Atréniens, envoya à Niger un corps d'archers auxiliaires. Tout le reste de ses forces ne con-

sistait que dans les troupes qu'il put réunir sur les lieux mêmes et dans un grand nombre de Syriens et surtout d'habitants d'Antioche, qui par la légèreté de la jeunesse, et l'amour qu'ils portaient à Niger, s'étaient enrôlés sous ses drapeaux avec plus d'ardeur que de prudence.

II. Niger ferma par de fortes murailles et de nombreux retranchements les défilés et les sommets du mont Taurus, persuadé que cette montagne escarpée pourrait devenir pour l'Orient une barrière insurmontable. Le mont Taurus, en effet, placé entre la Cappadoce et la Cilicie, sépare les nations de l'Orient du celles du Nord. Niger envoya une garnison dans Byzance, grande et opulente ville de Thrace, aussi florissante alors par ses richesses que par le nombre de ses habitants. Située sur le bras le plus étroit de la Propontide, cette ville tire de la mer de vastes ressources et une pêche abondante; comme elle possède en même temps des champs immenses et fertiles, les deux éléments semblent contribuer à sa prospérité. Niger s'empressa de garnir de troupes cette puissante cité, dans l'espoir surtout qu'il pourrait empêcher tout bâtiment de passer d'Europe en Asie par le détroit sur lequel elle est située. Byzance avait en outre pour rempart une forte et grande muraille, construite en pierres quadrangulaires de Milet, qui avaient été réunies

avec tant d'art et de régularité que ce mur ne paraissait pas formé de morceaux divers, mais d'une seule et immense pierre. On peut encore en voir les ruines, et l'aspect de ces débris inspire à la fois l'étonnement pour l'habileté des ouvriers qui ont construit cette muraille, et pour la force des hommes qui sont parvenus à la renverser. Niger attendit ainsi Sévère, se félicitant de sa grande prévoyance, et plein d'une confiance entière dans ses préparatifs.

III. Sévère cependant faisait avec son armée la plus grande diligence, marchant sans relâche et ne prenant aucun repos. Ayant appris qu'une garnison occupait Byzance, et connaissant la force de cette ville, il dirigea son armée vers Cyzique. A la nouvelle de son approche, Émilien, qui commandait en Asie et à qui Niger avait confié le soin et la conduite de toute la guerre, marcha lui-même vers Cyzique avec toutes les forces qu'il avait pu réunir, et celles que lui avait envoyées Niger. On en vint aux mains; des combats sanglants se livrèrent de ce côté, et enfin la victoire resta aux troupes de Sévère; celles de Niger furent mises en fuite et dans une déroute complète. Cet événement fit perdre l'espoir à l'armée d'Orient et redoubla celui des Illyriens.

IV. On crut même qu'Émilien avait résolu d'a-

vance de trahir la cause de Niger ; on donn
motifs à cette résolution : les uns pensaien
jalousie seule l'y avait déterminé, et qu'il
lait point souffrir qu'un homme qui ven
succéder dans le gouvernement de la Syrie
vant tout à coup au-dessus de lui, devînt so
reur et son maître ; d'autres prétendaient qu
cédé aux instances de ses enfants, qui, t
Rome et emprisonnés par Sévère, avaient éc
père pour le supplier de songer à leur salut
avait agi en cette occasion avec beaucoup d
et de prudence. Il savait que Commode avai
tude de garder auprès de lui les enfants de c
faisait partir pour le gouvernement des pro
il les conservait comme des otages qui l'as
de la fidélité et des bonnes intentions de leu
Aussi Sévère s'était-il empressé, lorsqu'il
clamé par les soldats empereur, du vivan
lien, d'envoyer secrètement à Rome des én
chargés d'en faire sortir ses enfants, pour
tombassent pas au pouvoir de son com
Lorsqu'il arriva lui-même dans la capitale,
miers soins furent d'arrêter les enfants de
généraux et de tous ceux qui remplissaient
poste important dans les diverses contrées d
Il les retint auprès de lui, afin que le dési
sauver engageât les généraux de Niger à t
cause, ou que, s'ils restaient fidèles à ce p

fût maître de se venger d'eux, par la mort de leurs enfants.

V. Cependant, défaits près de Cyzique, les soldats de Niger tâchaient d'échapper au vainqueur par la plus prompte fuite. Les uns longeaient les montagnes de l'Arménie ; les autres traversaient en toute hâte la Cilicie et la Galatie pour franchir le mont Taurus et se retirer derrière ses retranchements. Quant à Sévère, il se dirigea avec son armée par le territoire de Cyzique vers la Bithynie, pays voisin.

VI. Dès que la nouvelle de sa victoire se fut répandue, on vit éclater parmi les peuples et les différentes villes de ces contrées des troubles soudains et de violentes discordes, qui prirent naissance, moins dans les dispositions diverses des chefs, que dans l'envie et la jalousie que ces villes se portaient l'une à l'autre, rivalité funeste et qui cause la ruine des nations. Ce fut là l'ancienne maladie des Grecs, qui, toujours livrés à de mutuelles dissensions, désirant toujours renverser tout ce qui semblait dominer au milieu d'eux, ont peu à peu détruit leur patrie : accablée à la fois par la vieillesse et par des déchirements intérieurs, la Grèce devint une proie facile à l'invasion des Macédoniens, et plus tard au despotisme de Rome. Nous avons vu de notre temps ce fléau de la rivalité et de l'envie attaquer encore de florissantes cités.

VII. En Bithynie, par exemple, aussitôt après la bataille de Cyzique, les habitants de Nicomédie se joignirent à Sévère, lui envoyèrent des députés, accueillirent ses troupes, et lui promirent tous les secours qu'il pourrait désirer. Les habitants de Nicée, par haine pour ceux de Nicomédie, se jetèrent dans le parti contraire : ils ouvrirent leurs murs aux débris de l'armée de Niger, qui, après la défaite, cherchaient auprès d'eux un asile, et aux troupes que ce général envoyait à la défense de la Bithynie. Bientôt de ces deux villes, comme de deux camps, sortirent deux armées qui en vinrent aux mains : un grand combat se livra, et les troupes de Sévère remportèrent l'avantage le plus signalé. Ceux des soldats de Niger qui purent échapper aux vainqueurs, s'enfuirent vers les gorges du mont Taurus, et se préparèrent à en défendre les retranchements. Niger, après avoir laissé à la garde de ces défilés le nombre d'hommes qu'il crut suffisant, se dirigea vers Antioche, pour y rassembler des troupes et de l'argent.

VIII. L'armée de Sévère, après avoir traversé la Bithynie et la Galatie, entra en Cappadoce, et assiégea les retranchements du mont Taurus. Cette entreprise était difficile, car il fallait franchir une route étroite et escarpée, sous une grêle de pierres, lancées par les soldats qui, placés sur les créneaux

des murailles, défendaient leur poste avec vigueur. Un petit nombre d'hommes suffisait pour fermer ce passage à une armée : la route est en effet très-resserrée ; d'un côté, elle est couverte par une haute montagne ; de l'autre, elle est bordée par un profond précipice qui sert de lit aux eaux qui découlent du mont Taurus. Niger avait fortifié tous ces points pour ôter à l'ennemi tout moyen d'effectuer le passage.

IX. Pendant que la Cappadoce était le théâtre de ces événements, les habitants de Laodicée, en Syrie, par jalousie pour les habitants d'Antioche, qu'ils détestaient, commençaient à se soulever contre Niger ; et ceux de Tyr, en Phénicie, suivaient cet exemple, par haine pour les habitants de Beryte. A peine eut-on appris dans ces deux villes la fuite de Niger, on renversa ses statues et on proclama Sévère empereur. Niger arrive à Antioche, et on lui annonce cette nouvelle. Ce général, qui jusque-là avait montré la plus grande douceur de caractère, s'enflamme alors, et justement indigné de cette trahison et de tant d'outrages, il fait marcher sur les deux cités rebelles ses bataillons de Maures armés de javelots et une partie de ses archers, avec l'ordre de massacrer tous les habitants, de piller et d'incendier les villes.

X. Les soldats africains, naturellement sangui-

naires, et portés à tous les excès par leur mépris du danger et de la mort, tombent à l'improviste et en désespérés sur les habitans de Laodicée, et ravagent, par toute espèce de destruction, la ville et ses malheureux habitants. De là ils marchent sur Tyr, la livrent aux flammes, au pillage et à la mort.

XI. Pendant que ces horreurs se commettaient en Syrie, et que Niger rassemblait des troupes, l'armée de Sévère continuait le siége du mont Taurus. La solidité des retranchements, que semblaient rendre inexpugnables l'escarpement de la montagne et la profondeur du précipice, faisait déjà tomber les assiégeants dans le découragement et dans le désespoir; ils commençaient même à déserter, et les assiégés à regarder leur position comme imprenable, lorsqu'une nuit se précipite un immense et impétueux torrent, formé par de grandes pluies, et gonflé par les neiges qui couvrent la Cappadoce et le mont Taurus. Arrêté dans sa course accoutumée par les retranchements qui s'opposent à son passage, il redouble de masse et de violence. La nature triomphe de l'art; les murailles ne peuvent soutenir le choc des eaux, qui les sapent peu à peu, les déchirent et en détruisent les fondements construits avec négligence et à la hâte : tous les retranchements sont ouverts; le torrent les balaye devant lui, et fait un passage à l'ennemi. A cette vue, les gardiens

du défilé sont glacés d'épouvante : « quand le torrent se sera écoulé, se disent-ils, l'ennemi, que rien n'arrêtera davantage, va nous envelopper de toute part. » Aussitôt ils abandonnent le poste, et s'enfuient. L'armée de Sévère, que cet événement comble de joie et de confiance, et qui se croit alors placée sous une protection divine, se met en mouvement dès qu'elle apprend la fuite des assiégés, traverse sans obstacle le mont Taurus, et se dirige vers la Cilicie.

XII. Quand Niger eut appris cet échec, il pressa sa marche, après avoir rassemblé une armée nombreuse, mais tout à fait inhabile aux combats et à la fatigue. Une immense multitude de Syriens et presque toute la jeunesse d'Antioche s'étaient rangés sous ses drapeaux, prêts à partager ses périls et sa fortune. C'étaient des troupes fidèles et résolues, mais bien inférieures aux Illyriens en bravoure et en expérience. Les deux armées se rencontrèrent près du golfe d'Issus, dans une longue et large plaine que bordent des collines élevées en amphithéâtre, et qui forme à la mer un vaste rivage. Il semble que la nature ait voulu faire de ce lieu un champ de bataille. Ce fut là, dit-on, que Darius livra à Alexandre un terrible et dernier combat, et qu'il fut vaincu et pris par des hommes du Nord, qui alors aussi triomphaient de ceux d'Orient. On voit

encore comme preuve et trophée de cette victoire, une ville nommée Alexandrie, bâtie sur la colline, et où l'on montre une statue d'Alexandre en airain.

XIII. La fortune voulut que non-seulement Sévère et Niger en vinssent aux mains dans ce même lieu, mais encore que le sort du combat fût le même. Les deux armées établirent leur camp, vers le soir, vis-à-vis l'une de l'autre; toute la nuit se passa des deux côtés en précautions et en craintes. Au lever du soleil, les deux partis, guidés et animés par leurs chefs, se mettent en mouvement et s'attaquent avec la plus vive fureur; ils paraissaient deviner que, dans cette dernière bataille, la fortune encore allait décider de la possession d'un empire. Le combat fut long; le carnage fut terrible; les fleuves qui traversent la plaine ne semblaient rouler vers la mer que des flots de sang; les Orientaux enfin furent mis en déroute. Les Illyriens les poursuivent, ils en blessent et en jettent une partie jusqu'à la mer; ils pressent l'épée dans les reins ceux qui fuient du côté des montagnes, et les égorgent avec un grand nombre d'hommes du pays, qui, accourus des villes et des campagnes environnantes, s'étaient rassemblés sur les coteaux, croyant qu'ils pourraient y contempler la bataille en sûreté.

XIV. Niger, monté sur un cheval vigoureux,

parvient à Antioche avec une suite peu nombreuse. Là il trouve les débris fugitifs d'un peuple entier (si même il en restait des débris)! Il voit la désolation, il entend les plaintes d'une foule de malheureux pleurant leurs fils et leurs frères. Désespéré, il s'enfuit lui-même d'Antioche, il se cache dans un faubourg; mais il est découvert par les cavaliers romains qui le poursuivent, et on lui tranche la tête. Telle fut la fin de ce prince; c'est ainsi qu'il subit la peine de ses retards et de sa funeste indolence. Du reste, il fut, dit-on, homme de bien dans sa vie privée comme dans ses fonctions publiques.

XV. Sévère, après s'être ainsi délivré de Niger, n'épargna aucun des partisans de son compétiteur, et fit périr non-seulement ceux qui s'étaient joints volontairement à sa cause, mais encore des malheureux qui s'étaient vus contraints de la soutenir. Quant aux soldats qui avaient pris la fuite, Sévère apprit qu'ils avaient traversé le Tigre et s'étaient retirés chez les Barbares, dans la terreur que leur inspirait son nom: il en ramena une partie par la promesse d'une amnistie. Mais un nombre immense de ces soldats avait passé chez l'étranger, et fut la principale cause de la résistance inattendue que déployèrent plus tard les barbares de ces contrées dans les batailles rangées que les Romains leur livrèrent. Jusqu'à cette époque, en effet, ils n'avaient connu que

l'usage de l'arc, dont ils se servaient à cheval; ils ne savaient point se couvrir d'une pesante armure; ils n'osaient point combattre avec le javelot et l'épée. Couverts de vêtements légers et flottants, ils combattaient presque toujours en fuyant, et en lançant leurs traits derrière eux. Mais quand les soldats de Niger et un grand nombre des ouvriers de cette armée se furent réfugiés chez ces barbares, et eurent adopté leur contrée pour patrie, on les vit apprendre alors non-seulement l'usage, mais encore la fabrication des armes.

XVI. Quand Sévère eut réglé les affaires d'Orient de la manière qui lui parut la plus sage et la plus conforme à ses intérêts, sa première pensée fut d'attaquer le roi des Atréniens et de marcher ensuite sur le pays des Parthes. Il reprochait au premier de ces deux peuples l'amitié qu'il avait montrée pour Niger; mais il remit sa vengeance à un autre temps. Il voulut d'abord affermir dans ses mains et dans celles de ses enfants l'empire romain tout entier. Niger n'était plus; mais Albinus restait, et cet associé au trône lui semblait incommode et importun: on lui disait d'ailleurs qu'Albinus affichait un faste royal et faisait parade du nom de César; on lui disait surtout que plusieurs des membres les plus distingués du sénat entretenaient avec lui une correspondance secrète, et l'engageaient à marcher sur

), pendant l'absence de Sévère et sa lutte contre
uples d'Orient. Les patriciens en effet préfé-
pour empereur un Romain d'une haute nais-
, et renommé pour la douceur de son carac-
Sévère se décida à ces nouvelles; cependant il
lut pas agir ouvertement contre Albinus et
r la guerre à un homme qui ne lui en avait
urni de prétexte ostensible : il aima mieux
r de se débarrasser de son rival par des voies
sées et par la ruse. Il mande donc auprès de
x de ses courriers sur lesquels il croit pouvoir
compter, et leur donne des ordres cachés :
ient, une fois parvenus auprès d'Albinus, lui
e d'abord leurs dépêches, le prier ensuite de
rer quelque temps à l'écart avec eux, pour
les nouvelles secrètes dont ils étaient por-
et, s'il y consentait, profiter de l'éloignement
gardes pour l'assaillir et le percer de coups.
leur donna en outre du poison, pour s'en
dans le cas où ils parviendraient à engager
s-uns des cuisiniers ou des échansons d'Al-
le faire prendre à leur maître; car le pre-
ojet pouvait ne pas réussir. Les amis d'Al-
taient en effet sur leurs gardes, et ils ne
t de conseiller à ce prince de se méfier de
ieux Sévère et de se prémunir contre son
perfidie : il devait cette réputation à sa con-
vers les généraux de Niger. Après les avoir

entraînés, par les prières de leurs propres fils (comme nous l'avons dit plus haut), à trahir la cause de Niger ; après avoir usé de leurs secours et réussi, grâce à eux, dans son entreprise, il les fit périr, eux et leurs enfants. Sa mauvaise foi était donc manifeste à tous les yeux. Aussi Albinus avait-il doublé les gardes de sa personne, et il ne laissait point parvenir auprès de lui aucun des envoyés de Sévère, avant qu'on leur eût fait déposer leur épée et qu'on se fût assuré qu'ils n'avaient point d'armes cachées dans leur sein.

XVII. Cependant des courriers impériaux arrivent d'Orient; ils remettent publiquement leurs dépêches à Albinus, et le prient ensuite de s'éloigner avec eux pour entendre quelques communications secrètes. Albinus soupçonne un crime; il fait arrêter ces messagers, les fait mettre, chacun séparément, à la question, apprend de leur bouche tout le complot, les livre au supplice, regarde, dès ce moment, Sévère comme ennemi et se prépare à la guerre ouvertement. Ces nouvelles parviennent à Sévère. Ce général, d'une extrême violence et incapable de maîtriser son ressentiment, ne garde plus de mesure; il convoque ses troupes et leur tient ce discours :

XVIII. « Je ne pense pas qu'aucun de vous trouve dans ma conduite passée quelque motif de me taxer

de légèreté ; je ne pense pas que vous m'accusiez de trahison et d'ingratitude envers un homme que je croyais mon ami. J'ai tout fait pour lui, puisque je l'ai associé à mon empire, déjà affermi par mes succès ; puisque j'ai partagé avec lui un bien qu'on partage à peine avec un frère. J'ai consenti à lui donner la moitié de ce trône que vous aviez offert à moi seul ; et pour prix de tant de bienfaits, c'est en ennemi que veut me traiter Albinus. Il rassemble contre moi des armes, des soldats ; il méprise votre valeur ; il viole la fidélité qu'il m'a promise ; dans son insatiable ambition, il espère conquérir, pour lui seul, et au péril de sa vie, cette couronne qu'il pouvait posséder avec moi sans trouble et sans dangers. Il outrage les dieux, au nom desquels il a juré ; il n'a point de ménagement, soldats, pour ces glorieuses fatigues que vous avez supportées pour nous avec tant d'éclat et de courage ; car ne jouissait-il pas, comme moi, du fruit de vos victoires ? S'il avait su garder ses serments, il eût conservé quelque chose de plus précieux que cet empire que vous aviez partagé entre nous : il eût conservé l'honneur. Mais s'il y a de l'injustice à jouer le rôle d'agresseur, il y aurait de la lâcheté à ne point se venger des injures qu'on a reçues. Quand nous avons marché contre Niger, c'était la nécessité, plutôt que de véritables sujets de plainte, qui nous portait à cette guerre. Niger avait-il mérité ma haine en voulant

m'enlever un trône qui m'appartînt? Non, le trône était vacant, à l'abandon, et chacun de nous se le disputait avec une égale ardeur. Mais Albinus a rompu le traité, les serments qui nous unissaient. Après avoir obtenu de moi ce qu'un fils seul pourrait espérer de son père, c'est la haine, et non son amitié qu'il me donne; il veut que je sois son ennemi! Je le serai. Autant il a reçu de moi de bienfaits, autant je l'ai comblé jusqu'ici de gloire et d'honneurs; autant je veux aujourd'hui le couvrir d'opprobre, et prouver, en l'écrasant, qu'il est aussi faible que perfide. Non, soldats, sa petite armée d'insulaires ne pourra vous résister. Seuls, sans autre auxiliaire que votre courage et votre ardeur, vous avez triomphé dans vingt batailles; vous avez soumis tout l'Orient : pourquoi, maintenant que tant de troupes sont venues se joindre à vous, et que vous formez presque toute l'armée romaine, ne vaincriez-vous pas sans peine une poignée d'hommes, conduits par un chef sans expérience et amolli par la débauche? Qui de vous ignore sa vie voluptueuse et efféminée? Il est plus digne, vous le savez, de commander à une troupe de danseurs qu'à des légions. Marchons donc contre ce traître avec notre bravoure et notre impétuosité habituelles! Marchons, soutenus par la protection des dieux que son parjure a outragés, et par le souvenir de ces innombrables trophées, qu'il a méprisés dans son audace! »

XIX. Aussitôt que Sévère eut ainsi parlé, l'armée entière déclara Albinus ennemi de Rome. Les soldats poussent des acclamations en l'honneur de leur général; ils témoignent par leurs cris la plus vive impatience; leur confiance redouble l'ardeur et les espérances de Sévère. Après leur avoir distribué de fortes sommes, il se met en marche. Auparavant, il avait envoyé des troupes assiéger Byzance; cette ville, où s'étaient réfugiés les généraux de Niger, ne lui avait pas encore ouvert ses murs. Elle fut prise plus tard par famine; la ville entière fut détruite; on renversa ses théâtres, ses bains publics et tous les édifices qui l'embellissaient: cette superbe capitale, devenue un faible bourg, perdit encore sa liberté, et fut donnée aux Périnthiens, de même qu'Antioche se vit livrée aux habitants de Laodicée. Sévère consacra en outre de fortes sommes à relever les villes qu'avaient dévastées les soldats de Niger. Cependant il s'avançait avec une extrême rapidité, ne prenant aucun repos, ne s'arrêtant pas même les jours de fête, bravant également des froids excessifs et les chaleurs les plus fortes. On le voyait franchir tête nue les plus hautes montagnes, au milieu des glaces amoncelées, de la pluie et des neiges, inspirant aux soldats, par son exemple, l'activité et le courage. Aussi faisaient-ils tous leur devoir, non par crainte ni par nécessité, mais par un noble désir d'imiter leur empereur et de rivaliser avec lui.

XX. Sévère avait aussi envoyé une armée occuper les défilés des Alpes, et fermer l'accès de l'Italie. Quand on apprit à Albinus la marche de son compétiteur et sa prochaine arrivée, cette nouvelle, qui le surprit au milieu de l'indolence et des plaisirs, le jeta dans le plus grand trouble. Il passa de la Bretagne dans les Gaules, prit position avec son armée, et envoya des courriers aux gouverneurs de toutes les provinces voisines, pour leur ordonner de lui faire parvenir de l'argent et des vivres. Quelques-uns eurent le malheur de lui obéir : ils en furent punis plus tard ; ceux qui n'eurent pas égard à ses ordres se trouvèrent bien d'une conduite moins prudente cependant qu'heureuse, car ce fut l'événement qui décida du bon et du mauvais parti.

XXI. L'armée de Sévère entra enfin dans les Gaules ; il y eut quelques engagements de part et d'autre ; mais ce fut près de Lyon, grande et riche cité, qu'on en vint à une affaire décisive. Albinus s'était enfermé dans cette ville après avoir envoyé son armée au combat. La bataille fut sanglante, le succès fut longtemps douteux : les Bretons ne le cèdent en rien aux peuples d'Illyrie pour le courage et la férocité : le combat devait donc être opiniâtre et acharné entre deux armées également fortes et belliqueuses. Selon le récit de plusieurs historiens sans flatterie, les troupes de l'armée d'Albinus opposées

à l'aile que commandait Sévère en personne eurent un avantage si marqué, que ce prince prit la fuite, et, étant tombé de cheval, se dépouilla, pour n'être point reconnu, de la chlamyde impériale.

XXII. Les Bretons s'étaient mis à la poursuite des fuyards et poussaient déjà le cri de victoire, quand Lætus, un des généraux de Sévère, tomba tout à coup sur eux avec des troupes fraîches; on accusa ce général d'avoir attendu l'événement, et d'avoir à dessein différé de prendre part au combat : on dit qu'ambitieux de l'empire, il gardait, pour s'en servir à propos, les troupes qu'il avait sous ses ordres; et en effet, on ne le vit se mettre en mouvement, que lorsqu'il crut que Sévère avait péri. La suite des événements confirma ces soupçons : quand tous les efforts de Sévère furent couronnés d'un plein succès, quand ce prince se vit paisible possesseur du trône, il récompensa magnifiquement tous ses généraux, mais, se ressouvenant probablement de la trahison de Lætus, il le condamna à mort. Reprenons notre récit sans anticiper sur l'avenir. L'arrivée de Lætus avec son corps d'armée rallia les fuyards; les soldats de Sévère replacèrent ce prince sur son cheval, et le couvrirent de son manteau. Les troupes d'Albinus, attaquées tout à coup par des troupes qui n'avaient pas encore donné, et au moment où la certitude de la victoire avait mis le désordre dans

leurs rangs, plièrent après une courte résistance. L'ennemi victorieux en fit un grand carnage, et les poursuivit jusqu'à Lyon. Les écrivains du temps ne s'accordent point sur le nombre de soldats qui furent tués ou pris de part et d'autre.

XXIII. Les troupes de Sévère pénètrent dans Lyon, pillent et incendient cette ville, s'emparent d'Albinus, lui coupent la tête et l'apportent à leur général. Elles dressent ensuite deux trophées, l'un à l'orient, l'autre au nord, emblème de leur double victoire. Il nous semble que rien ne peut se comparer aux campagnes de Sévère, ni pour la force des armées, ni pour le nombre de nations en mouvement, ni pour la multiplicité des combats, ni pour la longueur et la rapidité des marches. Sans doute les guerres civiles de César contre Pompée, d'Auguste contre les enfants de ce dernier et contre Antoine, furent sanglantes; sans doute Marius et Sylla ont fait de grandes choses dans le cours de leurs guerres intestines et extérieures; mais qu'un seul homme soit parvenu à détruire trois compétiteurs, déjà maîtres de l'empire; qu'il ait été renverser le premier jusque dans son palais de Rome, après avoir triomphé, sans verser de sang, des prétoriens qui le gardaient; qu'il ait ensuite vaincu par sa valeur deux nouveaux ennemis, dont l'un, maître de tout l'Orient, avait été désigné empereur par les Romains mêmes, et dont l'autre

était revêtu du nom et de l'autorité des Césars : c'est une gloire dont il n'est point facile de trouver dans l'histoire un second exemple. Albinus ne jouit donc que peu de temps des dangereux honneurs de la royauté.

XXIV. Sévère tourna sa fureur contre les amis que ce sénateur avait à Rome. Il envoya dans cette capitale la tête d'Albinus, qu'il fit exposer sur la place publique au bout d'un poteau, et il termina par ces mots la lettre qu'il adressa au peuple pour lui annoncer sa victoire : « J'ai envoyé à Rome la tête de mon ennemi, et j'ai ordonné qu'on l'exposât à tous les yeux, pour apprendre au peuple romain jusqu'où va ma colère contre ceux qui m'offensent, et jusqu'où ira mon ressentiment contre les partisans d'Albinus. » Après avoir réglé les affaires de la Bretagne, divisé cette contrée en deux gouvernements, organisé avec soin celui des Gaules, et privé de leurs biens et de la vie tous ceux qui dans ces deux provinces avaient été attachés à Albinus, soit par inclination, soit par nécessité, il se dirigea vers Rome, traînant après lui toute son armée pour inspirer plus de terreur.

XXV. Il fit cette marche avec sa vitesse accoutumée, qu'augmentait encore son ressentiment pour les amis d'Albinus qui se trouvaient à Rome, et il

entra bientôt dans la capitale. Le peuple, accouru au-devant de lui avec des branches de laurier, poussa de vives acclamations et lui fit un brillant accueil. Les sénateurs le complimentèrent. Tous tremblaient néanmoins : ils savaient que Sévère, implacable dans ses haines, et se livrant sous les plus légers prétextes à des actes de violence, ne les épargnerait point dans une circonstance où il semblait avoir des motifs suffisants de plainte. L'empereur entra dans le temple de Jupiter, et après les sacrifices accoutumés, se retira dans son palais. Il fit de grandes largesses au peuple en l'honneur de sa victoire, et distribua de fortes sommes aux soldats, dont il augmenta les priviléges. Le premier, il leur fit donner plus de blé, leur permit de porter au doigt un anneau d'or et de demeurer avec leurs femmes. Toutes ces concessions, contraires à la discipline, ne pouvaient que nuire au courage et à l'activité des troupes. Sévère fut donc le premier qui détruisit cette vigueur, cette tempérance, cette aptitude aux fatigues, cette discipline et cette docilité qui distinguaient le soldat romain ; il le rendit cupide et efféminé.

XXVI. Après ces dispositions diverses, il vint au sénat, monta sur le siége impérial, et s'emporta violemment contre les amis d'Albinus ; il produisit contre les uns des lettres secrètes qu'il avait trouvées dans les papiers de ce général, accusa les autres de lui

avoir fait des présents trop considérables. Il reprochait à tous un crime différent : « Ceux-ci, qui s'étaient trouvés en Orient, avaient servi Niger ; ceux-là étaient coupables d'avoir seulement connu Albinus. » Il sut ainsi se défaire des plus puissants sénateurs, et de tous les gouverneurs de provinces distingués par leur naissance ou par leur fortune. C'était en apparence le ressentiment, mais en réalité son insatiable avarice qui le portait à ces violences : jamais empereur, en effet, ne poussa si loin la soif de l'or ; et s'il se montra l'égal des plus grands capitaines par sa fermeté, sa patience dans les fatigues, son habileté dans le commandement, il se dégrada, en retour, par une cupidité qui, pour se satisfaire, ne reculait ni devant le sang, ni devant aucune espèce d'excès. Aussi, ne régnant que par la crainte et non par l'amour, il s'efforçait de se rendre populaire : il donnait sans cesse au peuple de magnifiques spectacles et des jeux où l'on tuait souvent jusqu'à cent animaux, tant de nos climats que des régions barbares. Il distribuait l'argent en abondance. Il fit concourir publiquement des musiciens et d'habiles athlètes, qu'il envoyait chercher au loin. Nous vîmes aussi, sous ce règne, des jeux de toute espèce sur tous les théâtres à la fois, des sacrifices et des cérémonies nocturnes, à l'imitation des mystères de Cérès. Ces fêtes étaient les Jeux séculaires, qu'on n'avait pas, disait-on, célébrés depuis un siècle. Des hérauts parcoururent

la capitale et toute l'Italie pour inviter tous les habitants à assister à un spectacle qu'ils n'avaient jamais vu et qu'ils ne devaient point revoir. C'était faire entendre qu'entre la célébration de ces solennités s'écoule un espace de temps que la vie humaine ne peut remplir.

XXVII. Sévère prolongea quelque temps son séjour, et après avoir associé à l'empire et nommé Césars ses deux fils, las de n'avoir encore vaincu que des armées romaines (triste victoire pour laquelle il eût rougi de réclamer les honneurs du triomphe), il désira une gloire moins funeste et voulut élever chez les Barbares de plus glorieux trophées. Trouvant un prétexte de guerre dans l'alliance qu'avait formée avec Niger Barsémius, roi des Atréniens, il marche contre l'Orient. Arrivé dans ces contrées, il voulut, par occasion, faire une incursion en Arménie; mais le roi de ce pays le prévint en lui envoyant de l'or, de riches présents, des otages, en lui demandant son alliance et son amitié. Content de ces marques de soumission, Sévère continua sa marche vers le pays des Atréniens. Augarus, roi des Osroëniens, accourut à son passage, lui livra ses enfants comme gages de sa fidélité, et lui amena un secours considérable d'archers.

XXVIII. Sévère traversa la Mésopotamie, le pays

des Adiabéniens, et parcourut l'Arabie-Heureuse, contrée qui doit son nom à ces herbes odoriférantes, d'où nous tirons nos aromates et tous nos parfums. Il dévasta un grand nombre de villages et de villes, ravagea les campagnes et, pénétrant enfin chez les Atréniens, mit le siége devant Atra, leur capitale. Cette ville, située sur le sommet d'une montagne très-élevée, entourée d'une haute et forte muraille, avait une nombreuse garnison d'archers. L'armée de Sévère en poussa le siége avec la plus grande vigueur; on battit les murs par des machines de toute espèce; on n'oublia aucun des moyens d'attaque. Mais les Atréniens résistaient avec vaillance; les flèches et les pierres qu'ils lançaient du haut de leurs remparts portaient la mort chez les soldats romains; ils leur jetaient aussi des vases de terre, remplis d'insectes ailés et venimeux qui, s'attachant à leurs yeux et aux parties découvertes de leur corps, les blessaient de piqûres mortelles. Les maladies produites par l'insupportable chaleur d'un climat embrasé en firent aussi périr un grand nombre, et furent plus funestes aux assiégeants que le fer de l'ennemi.

XXIX. Sévère, voyant que son armée se détruisait peu à peu, que le siége n'en avançait pas davantage, et qu'il y avait plutôt à perdre qu'à gagner en le continuant, résolut de le lever, pour ne point voir

son armée périr tout entière. Les soldats roma s'éloignèrent, inconsolables de n'avoir point réu Habitués à de continuels succès, pour eux c'était vaincus que de ne point vaincre. Mais la fort n'abandonnait point leur général, et elle leur porta des consolations. Sévère ne quitta point l rient avec la honte d'une campagne inutile; il plus même qu'il n'avait espéré. La flotte nombre sur laquelle s'était embarquée l'armée faisait v pour l'Italie; mais elle fut jetée par les vents c traires sur les côtes du royaume des Parthes, à de journées de Ctésiphonte, leur capitale, réside du roi. Ce prince y vivait dans une paix profonde voyant tout à fait étranger à la lutte engagée e Sévère et les Atréniens, et ne prenant de c guerre aucun ombrage.

XXX. Mais l'armée romaine, poussée malgré et par la tempête sur ces rivages, y fit une descen ravagea la campagne, enleva les troupeaux, mit sa route le feu à tous les villages, et s'avança pe peu jusqu'à Ctésiphonte, où était le grand roi tabane. Les Romains, prenant les barbares à l'i proviste, massacrent des hommes sans défense, s cagent les villes, et font esclaves les enfants et femmes; ils pillent le trésor du roi, qui s'était sa avec quelques cavaliers, et ne s'en retournent qu près s'être emparés de tous les diamants et de tou

les richesses du roi fugitif. Ainsi Sévère dut au hasard la gloire de triompher des Parthes.

XXXI. Dans l'enivrement de ce succès, il écrivit au sénat et au peuple, leur annonçant ses victoires avec emphase; il les fit même représenter sur des tableaux qui furent exposés publiquement. Le sénat lui décerna les plus grands honneurs, et le décora du surnom des peuples qu'il avait vaincus. Ayant ainsi terminé sa campagne d'Orient, il prit le chemin de Rome avec ses deux fils, qui entraient déjà dans l'adolescence.

XXXII. Sur son passage, il mit l'ordre dans les provinces dont les affaires avaient besoin d'être réglées, passa en revue les armées de Mysie et de Pannonie, et fit enfin dans Rome une entrée triomphale, au milieu de toutes les acclamations du peuple et des cérémonies les plus pompeuses. Il y eut des sacrifices, des spectacles et des jeux qui attirèrent un concours immense; l'empereur distribua au peuple des sommes considérables. Après toutes ces fêtes, il resta à Rome, où il passa plusieurs années, rendant assidûment la justice, s'occupant des affaires de l'État et donnant le plus grand soin à l'éducation de ses enfants.

XXXIII. Mais le bon naturel de ces jeunes princes

se corrompait par la vie molle et voluptueuse de Rome : ils se livraient avec excès au goût des spectacles ; ils aimaient avec passion l'exercice des chars et la danse. En outre, ces deux frères nourrissaient entre eux une haine qui s'était manifestée dès leurs premiers ans. Soit qu'alors ils fissent lutter des cailles et des coqs, soit qu'ils figurassent dans ces combats simulés qui sont un des jeux de l'enfance, ils prenaient toujours un parti différent : ils montrèrent les mêmes sentiments dans les jeux du cirque et pour le choix de leurs plaisirs. Souvent opposés l'un à l'autre, ils étaient toujours séparés et n'avaient aucun goût commun : ce qui plaisait à l'un déplaisait nécessairement à l'autre. Ils étaient assiégés de courtisans, de favoris officieux qui flattaient les passions de leur âge et entretenaient leur animosité mutuelle. Sévère, qui les observait, fit tous ses efforts pour les rapprocher et leur faire changer de conduite.

XXXIV. Il maria son fils aîné : ce jeune prince se nommait Bassien avant que son père fût empereur ; mais Sévère, lors de son avénement au trône, l'avait fait appeler Antonin, en mémoire d'Antonin le Pieux. Espérant que le mariage changerait son caractère, il lui donna pour épouse la fille de Plautien, chef des cohortes prétoriennes. Ce Plautien avait vécu très-obscur dans sa jeunesse ; on dit même qu'il

avait été banni, comme convaincu de complot et de plusieurs crimes. Il était Africain, comme Sévère, et son parent, selon quelques historiens. D'autres prétendent qu'il dut son élévation à la passion infâme qu'avait conçue pour lui l'empereur. Quoi qu'il en soit, Sévère le fit passer de la condition la plus humble au plus haut pouvoir, et l'enrichit des dépouilles qu'il arrachait alors à ses nombreuses victimes. Il aurait partagé l'empire avec Sévère, qu'il n'aurait pas joui d'une autorité plus grande. Mais il en abusait : sa vie était une suite de cruautés et de violences, et aucun des tyrans de cette époque n'inspira plus de terreur. Tel était l'homme dont l'empereur unit la maison à la sienne.

XXXV. Mais Antonin, mécontent de ce mariage, qu'il n'avait conclu que par nécessité, avait de l'éloignement pour son beau-père et pour sa femme : il ne partageait avec elle ni son lit, ni même sa maison. En un mot, il la détestait, et la menaçait chaque jour de la faire périr, elle et son père, dès qu'il serait seul maître de l'empire. La jeune princesse allait tout rapporter à Plautien, et l'exasperait par ses justes plaintes. Plautien, voyant que Sévère était vieux et toujours malade, connaissant l'audace et la violence du jeune Antonin et redoutant ses menaces, aima mieux par un coup de désespoir en prévenir l'effet que l'attendre. D'autres motifs d'ailleurs nourrissaient

son ambition et lui faisaient désirer l'empire. Jamais la fortune d'un particulier n'avait égalé la sienne; il pouvait disposer des troupes, et se voyait révéré de la multitude, qu'éblouissait la pompe qu'il déployait en public. Compté parmi les consuls en second, il portait le laticlave, avait une épée à son côté et d'autres marques d'une haute distinction, qui n'étaient accordées qu'à lui seul. Sa démarche était arrogante et terrible; personne n'osait l'aborder; tout le monde au contraire se retirait devant lui; il était précédé d'esclaves qui enjoignaient aux passants de ne point l'approcher, de ne point même le regarder, mais de s'écarter et de détourner la tête.

XXXVI. Sévère, instruit de cette conduite, était bien loin de l'approuver; Plautien commença à lui devenir incommode et odieux; il lui retrancha une partie de sa puissance, et l'engagea à mettre plus de mesure dans ses actions. C'était trop pour Plautien: il voulut renverser l'empereur; il conspira.

XXXVII. Il avait sous lui un tribun, nommé Saturnin, qui lui témoignait une vénération toute particulière: quoique tout le monde en usât ainsi auprès du favori, cet officier avait trouvé moyen de se distinguer par des flatteries plus empressées. Sûr de sa fidélité, de sa discrétion, et croyant que seul il pouvait exécuter son dessein, il le fait venir un soir

auprès de lui, et lui parle sans témoin : « Il s'offre une occasion brillante, lui dit-il, de me prouver que les témoignages de ton affection et de ton zèle ne sont point trompeurs, comme à moi de te récompenser selon tes services et ma reconnaissance. Je te laisse l'option de devenir ce que tu me vois être aujourd'hui, et de succéder à mon pouvoir, ou de périr à l'instant, si tu refuses de m'obéir. Ne te laisse point effrayer par la grandeur de l'entreprise, ni troubler par le nom de l'empereur. Ta charge te donne entrée dans la chambre de Sévère et d'Antonin; cette nuit, tu es de garde au palais, tu ne trouveras donc point d'obstacle dans l'exécution. N'attends point que je donne à ton zèle des ordres plus précis. Va sur-le-champ au palais; entre chez les princes, sous prétexte d'avoir à leur faire de ma part une communication secrète et urgente. Sois sans crainte; tu viendras facilement à bout d'un vieillard et d'un enfant. Tu auras partagé mon péril, tu partageras aussi tout le fruit de mon succès. »

XXXVIII. Le tribun fut frappé de ces paroles, mais il resta maître de lui et garda toute sa présence d'esprit. C'était un Syrien; et l'on connaît le discernement et la pénétration des Orientaux. Voyant l'aveugle fureur de Plautien, et connaissant sa puissance, il se garde bien de s'attirer la mort par un

refus ; il feint au contraire le plus vif empressement, la plus grande joie, se prosterne devant Plautien, qu'il salue du nom d'empereur, mais lui demande par écrit l'ordre d'assassiner les deux princes. Les empereurs ont en effet l'habitude, lorsqu'ils envoient tuer un homme qui n'a pas été jugé, de donner à celui qu'ils chargent de l'exécution un ordre qui mette à couvert sa responsabilité. Plautien, aveuglé par la passion, remet l'écrit demandé et ne se sépare pas du tribun sans lui recommander de l'envoyer prévenir dès que le crime sera accompli, et avant que le bruit s'en répande ; il voulait s'être montré au palais avant qu'on sût dans Rome qu'il était maître de l'empire. Le tribun promet tout et part ; il se rend au palais, qu'il parcourt, selon sa coutume, sans aucun obstacle. Mais il réfléchit à la difficulté de tuer deux princes qui habitent des appartements séparés ; il prend son parti, s'arrête à l'entrée de la chambre de Sévère, appelle les officiers de service, leur dit qu'il veut parler à l'empereur, qu'il y va de la vie du prince. On avertit Sévère, qui fait introduire le tribun. Il s'écrie en entrant : « Si j'exécutais, ô mon maître, les ordres de celui qui m'envoie, je serais votre meurtrier, votre bourreau ; mais je n'écoute que l'impulsion de mon cœur, je viens vous défendre et vous sauver. Plautien conspire contre vous ; il m'a ordonné de vous égorger, vous et votre fils ; il ne m'a pas seulement donné un ordre verbal, mais cet écrit

répond de mes paroles. Je lui ai promis d'obéir craignant, sur mon refus, qu'il ne fît exécuter son crime par un autre; mais je me suis hâté de venir tout vous révéler. »

XXXIX. En disant ces mots, il versait des larmes. Sévère, cependant, était loin d'ajouter foi à ce discours; la passion qu'il avait eue pour Plautien n'était pas éteinte : il crut voir dans cette dénonciation quelque trame coupable; il pensa que son fils Antonin, par haine pour son épouse et pour Plautien, avait eu recours, pour le perdre, à une délation calomnieuse. Il fait venir Antonin, et lui reproche de former de pareilles machinations contre un homme qui lui est uni par les liens de l'amitié et par ceux du sang. Antonin proteste de son innocence; il affirme qu'il ne sait rien de cette affaire, et, lisant l'écrit présenté par le tribun qui en appelle à sa justice, il l'encourage, il l'exhorte à soutenir son accusation. Le tribun, sentant toute l'étendue de son danger, redoutant l'ancienne affection de Sévère pour Plautien, et certain de périr, s'il ne prouve pas victorieusement le complot, dit à l'empereur : « Puisque cet écrit ne vous paraît pas une preuve assez forte, un indice assez manifeste, permettez-moi de sortir un instant du palais pour envoyer un homme sûr prévenir Plautien que le coup est porté. Il accourra, croyant trouver le palais sans maître; il ne tiendra

qu'à vous alors de connaître la vérité. Mais ordonnez que l'on garde ici le silence le plus profond; car une indiscrétion pourrait renverser tous nos projets. »

XL. Aussitôt il va charger une personne qui lui est dévouée d'avertir Plautien « qu'il vienne au plus vite, que les deux princes sont morts, que sa présence au palais est nécessaire, avant que l'événement se répande parmi le peuple; qu'une fois mis en possession du siége de l'empire, une fois empereur de fait, tout le monde lui obéira de gré ou de force. » La soirée était déjà avancée quand Plautien reçut cette nouvelle. Transporté de confiance et d'espoir, il monte sur son char, après avoir toutefois placé une cuirasse sous ses vêtements, dans la crainte de quelque danger, et vole au palais, accompagné seulement de quelques personnes qui s'étaient trouvées présentes, et qui pensèrent que l'empereur l'avait appelé pour une affaire d'une grande urgence.

XLI. Il arrive, il entre au palais au milieu des gardes, qui ignorent ce qui se passe. Le tribun court au-devant de lui, et pour mieux le tromper, le salue empereur, lui prend la main avec tous les signes d'une vive amitié, et le conduit dans la chambre de Sévère, où il allait lui montrer, disait-il, le cadavre

des deux princes. Mais Sévère y avait placé déjà des soldats de sa garde, qui devaient saisir le coupable. Plautien se précipite plein d'espoir. Quelle est sa surprise? Il voit les deux empereurs debout, et les soldats qui l'entourent et qui l'arrêtent. Stupéfait de sa position, il a recours aux prières; il prend le ciel à témoin de son innocence : « Tout est faux, tout est controuvé ; on a inventé, pour le perdre, une fable odieuse. » Sévère lui reproche avec amertume tous les bienfaits, tous les honneurs dont il l'a comblé; Plautien, de son côté, rappelle à l'empereur toutes les marques de fidélité et d'amour qu'il n'a cessé de lui donner. Sévère commençait à croire à ses protestations, lorsque la robe de Plautien laissa voir en s'écartant la cuirasse qu'elle devait cacher.

XIII. A cette vue, le fougueux Antonin, incapable de maîtriser sa fureur et sa haine, s'écrie : « Répondras-tu au moins aux deux questions que je vais te faire? Pourquoi venir le soir trouver les empereurs sans leur ordre? et surtout pourquoi cette cuirasse? Prend-on des armes pour aller à un souper? » A ces mots, il ordonne au tribun et aux gardes de le frapper de leurs épées, comme un ennemi de l'empire. Ils obéissent sur-le-champ aux ordres du jeune prince, tuent Plautien, et jettent son corps devant le palais, sur la place, pour

l'exposer aux regards de la multitude et aux insultes de ses ennemis. Ainsi finit Plautien, qui avait couronné par la trahison une vie livrée à des passions insatiables.

XLIII. Averti par le danger qu'il avait couru, Sévère partagea entre deux officiers le commandement des cohortes prétoriennes, et depuis ce jour passa la plus grande partie de son temps dans ses maisons de campagne aux environs de Rome et sur les côtes de la Campanie. Il y rendait la justice et s'y occupait des affaires publiques. Il laissait à Rome ses fils, dont l'éducation occupait toutes ses pensées; mais il les voyait avec peine se livrer au goût des spectacles avec une ardeur peu convenable à leur rang. En outre, la rivalité qui existait dans leurs plaisirs, leurs goûts toujours divers, toujours opposés, nourrissaient entre eux un éloignement mutuel et attisaient le feu de leur haine et de leur animosité. Antonin surtout, qui se voyait délivré de Plautien, était d'un orgueil insupportable; la crainte seule l'empêchait de se porter ouvertement à des actes de violence; et il tâchait par mille moyens secrets de se défaire d'une femme qu'il haïssait, comme il avait détesté son père. Mais Sévère la fit partir pour la Sicile avec son frère, et leur assigna un revenu suffisant pour y vivre d'une manière brillante. C'est ainsi qu'Au-

guste en avait usé envers les enfants d'Antoine, son ennemi.

XLIV. L'empereur faisait de continuels efforts pour ramener ses fils à l'amitié, les exhorter à l'union et à la concorde. Il leur rappelait les anciennes fables et les tragédies grecques, pour leur faire remarquer que la discorde entre frères avait souvent causé la chute des trônes. Il leur disait que son trésor était immense, que tous les temples étaient remplis de ses richesses, qu'il n'y avait point d'homme assez puissant ni assez riche pour leur porter aucun ombrage, puisque par leurs largesses ils pouvaient s'assurer l'attachement des soldats : « les cohortes prétoriennes étaient quatre fois plus nombreuses qu'auparavant; hors de la ville campait une armée considérable; enfin aucune puissance étrangère n'était capable de leur résister, ni de soutenir avec eux la comparaison, soit pour le nombre et la beauté des troupes, soit pour les ressources pécuniaires. » « Mais, ajoutait-il, tous ces avantages deviendront nuls, si vous continuez à vous haïr, à vous faire une guerre intestine. » Il ne se passait pas de jour qu'il n'essayât de les ramener par de tels discours, employant tour à tour, pour les réconcilier, le reproche ou la prière.

XLV. Mais, loin d'avoir égard à ses paroles, ils

ne connaissaient plus de frein, et leur haine devenait plus violente de jour en jour. Brûlant de tout le feu de la jeunesse, élevés dans la licence du pouvoir suprême et toujours altérés de nouveaux plaisirs, ils avaient en outre des flatteurs qui entretenaient leur division. Ces hommes vils ne se contentaient point d'être les ministres de leurs passions et de leurs débauches, mais ils cherchaient sans cesse de nouveaux moyens de plaire à celui qu'ils servaient, en offensant son frère. Sévère en convainquit plusieurs de ces manœuvres, et les punit de mort.

XLVI. Pendant que Sévère voyait avec indignation la conduite de ses fils et leurs goûts pour de frivoles plaisirs, il reçut une dépêche du gouvernement de la Bretagne, qui lui annonçait que les Barbares s'étaient soulevés, et que dans leurs incursions ils pillaient et dévastaient tout le pays. Le gouverneur demandait un secours de troupes, ou même la présence de l'empereur. Sévère reçut cette nouvelle avec plaisir : il aimait avec passion la gloire ; après avoir obtenu dans l'Orient et dans le Nord des victoires éclatantes et de glorieux surnoms, il désirait pouvoir élever de nouveaux trophées jusque chez les Bretons. Il voulait en outre éloigner de Rome ses fils, pour les habituer, loin du luxe et des plaisirs de la capitale, à la vie sobre et pénible des camps. Il décréta donc une expédition contre la Bretagne, et voulut la

diriger, malgré son grand âge et la goutte qui le tourmentait. Mais il avait encore plus de fermeté d'âme qu'aucun des plus jeunes Romains. Il se mit en route, se faisant presque toujours porter en litière, pressant sa marche et s'arrêtant le moins possible. Ses fils l'accompagnaient : il traversa l'Océan et débarqua en Bretagne, avant qu'on y sût son départ, ou qu'à Rome on pût espérer son arrivée. Il rassembla de toutes parts des troupes, forma une armée nombreuse et se prépara vigoureusement à la guerre.

XLVII. Mais les Bretons furent effrayés de l'arrivée soudaine de l'empereur ; et dès qu'ils apprirent qu'il réunissait contre eux des forces considérables, ils lui envoyèrent des députés pour traiter de la paix, et offrirent des dédommagements pour les hostilités qu'ils avaient commises. Mais Sévère gagna du temps : il ne voulait point retourner à Rome sans avoir combattu, et désirait plus que jamais gagner en Bretagne un nouveau triomphe et un nouveau nom ; il renvoya donc les députés sans rien conclure, et acheva ses préparatifs. Il eut soin surtout de faire construire des ponts sur les marais, pour que ses soldats pussent les traverser facilement et avec sûreté, et combattre de pied ferme sur un terrain solide. La plus grande partie de la Bretagne est en effet couverte de marais formés par les inondations périodiques de l'Océan. Les Barbares les traversent à la nage, ou ils

marchent ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Presqu'entièrement nus, ils s'inquiètent peu de l'eau et de la fange. Ils n'ont point de vêtements, mais des colliers de fer et des ceintures de même métal autour des reins. Le fer est pour eux une parure et un signe de richesse, comme l'or chez tous les autres Barbares. Ils se dessinent sur le corps différentes figures d'animaux, et c'est pour les faire voir qu'ils restent nus. Ils sont belliqueux et sanguinaires; ils ont pour armes un petit bouclier, une lance et une épée suspendue à leur ceinture. Ils ne se servent ni de cuirasse ni de casque, persuadés que cet équipement les gênerait dans le passage de leurs marais. Le ciel de ces contrées est toujours sombre, à cause des épaisses vapeurs qu'exhalent les eaux marécageuses.

XLVIII. Instruit de tous ces détails, Sévère prit toutes les mesures capables de favoriser les opérations de son armée et d'entraver l'impétueux élan des Barbares. Quand il crut ses préparatifs suffisants, il laissa son plus jeune fils, nommé Géta, dans la partie de la province soumise aux Romains, pour y rendre la justice et administrer les affaires publiques, avec l'aide de ses plus anciens amis, qu'il lui laissa pour conseillers. Il prit avec lui Antonin, et s'avança contre les Bretons. L'armée romaine passa les fleuves et les retranchements qui servaient de limite aux possessions de l'empire : il y eut aussitôt un

grand nombre de combats et d'escarmouches, dans lesquels les Barbares furent toujours mis en déroute; mais ils avaient une retraite facile, ils se cachaient au fond des bois et des marais. La connaissance qu'ils avaient des lieux rendait la guerre pénible aux Romains et la faisait traîner en longueur.

XLIX. Cependant Sévère, déjà fort âgé, fut attaqué d'une maladie opiniâtre. Il fut obligé de prendre un repos nécessaire, et pressa Antonin de diriger le reste des opérations militaires. Mais celui-ci, se souciant peu de faire la guerre aux Barbares, mit tous ses soins à gagner les soldats, et chercha à les dévouer exclusivement à sa cause. Il employait tous les moyens de s'assurer l'empire à lui seul, en décriant son frère; il voyait même avec chagrin et impatience que leur père fût longtemps malade et tardât à mourir. Il pressait ses médecins et ses officiers de recourir dans le traitement à quelque poison pour l'en délivrer plus tôt. Sévère mourut enfin, de chagrin plutôt que de maladie, après avoir acquis comme guerrier plus de gloire qu'aucun des empereurs. Jamais prince, en effet, ne remporta plus de victoires, soit dans des guerres civiles, soit dans des guerres extérieures. Après un règne de dix-huit ans, il mourut laissant à ses jeunes fils un trône assuré, d'immenses richesses, et une armée invincible.

L. Antonin, après la mort de son père, usa d'abord du pouvoir qui lui était transmis, pour faire périr la plupart des personnes attachées à la maison de l'empereur. Il commença par les médecins qui avaient refusé de hâter par le poison la fin de Sévère ; il n'épargna point ses gouverneurs, ni ceux de son frère, qui ne cessaient de lui recommander la concorde ; en un mot, il ne laissa vivre aucun de ceux qui avaient été en faveur auprès de Sévère ou qui avaient eu de l'attachement pour ce prince. Il cherchait à engager les généraux par de riches présents et par des promesses à le faire déclarer seul empereur par l'armée. Il n'était point de sourdes menées qu'il ne pratiquât contre son frère. Mais il n'obtint rien des soldats. L'armée n'avait point oublié Sévère ; elle avait vu ces jeunes princes élevés, depuis leur enfance, sur le pied d'une égalité parfaite ; elle avait pour tous deux la même obéissance et le même amour.

LI. Voyant l'inutilité de ses tentatives auprès des troupes, Antonin traita avec les Barbares ; il leur donna la paix, reçut leurs serments de fidélité, et quitta le sol ennemi pour aller rejoindre son frère et sa mère. Quand ils se trouvèrent réunis, l'impératrice, secondée des Romains les plus distingués par leur rang et des anciens amis de l'empereur, fit de nouveaux efforts pour rétablir la concorde entre ses enfants. An-

tonin, ne trouvant plus personne qui entrât dans les intérêts de sa passion, céda à la nécessité plutôt qu'à son penchant, et se laissa aller à une réconciliation simulée. Les deux frères convinrent donc de partager également les honneurs du rang suprême; ils voulurent quitter la Bretagne et partirent pour Rome, emportant les restes de leur père. Le corps du prince avait été livré aux flammes, et ses cendres avaient été renfermées avec des parfums dans une urne d'albâtre, que ses fils devaient placer à Rome dans le tombeau des empereurs. Ils se mirent à la tête de l'armée, passèrent l'Océan, et débarquèrent en triomphateurs dans les Gaules. Nous terminons ce livre à la mort de Sévère et à l'avénement de ses deux fils.

LIVRE IV.

s le livre précédent, nous avons raconté
uit années du règne de Sévère. Après sa
jeunes fils partirent en toute hâte pour
ccompagnés de leur mère. Pendant la
liscorde commença de nouveau à se ma-
ntre eux. Ils logeaient séparément, ne
nt jamais ensemble et se défiaient de
nets, de tous les breuvages. Chacun d'eux
d'être devancé par l'autre et de recevoir
a des mains de son rival ou de celles d'un
ret. Cette inquiétude même hâtait leur
ls espéraient trouver à Rome la sécurité,
tageant les vastes appartements du palais,
d qu'une ville entière, et en vivant sui-
goût, tout à fait séparés l'un de l'autre.

leur arrivée, le peuple alla à leur ren-
ec des branches de laurier ; le sénat leur
ses hommages. Les deux princes, revê-
pourpre impériale, ouvraient le cortége;
ils les suivaient, portant l'urne où repo-
s restes de Sévère. On accourait pour sa-

luer les nouveaux empereurs, et l'on s'inclinait religieusement devant l'urne funéraire. C'est dans cet appareil pompeux qu'ils la déposèrent au temple où sont placés les tombeaux de Marc-Aurèle et de ses prédécesseurs.

III. Après l'accomplissement des sacrifices et des cérémonies accoutumées, les deux princes se retirèrent dans le palais, qu'ils se partagèrent par moitié, fermant soigneusement les issues secrètes, et n'ayant d'entrées communes que les portes des vestibules et des cours. Ils avaient chacun une garde particulière, et ne se trouvaient ensemble que pendant les courts instants où ils se montraient au peuple. Toutefois, il faut le dire, leur premier soin fut de rendre hommage aux mânes de leur père. Il est d'usage à Rome de diviniser les empereurs qui laissent en mourant des fils pour héritiers de leur puissance. Cette consécration solennelle s'appelle « apothéose. » Dans cette cérémonie, Rome offre un spectacle de fête et de deuil tout à la fois. Le corps du défunt est enseveli avec un magnifique appareil dans le dernier asile, commun à tous les hommes; mais son image, faite en cire, d'une ressemblance parfaite, est placée dans le vestibule du palais, sur un lit d'ivoire fort élevé et couvert d'étoffes d'or : son visage est incliné, et pâle comme celui d'un malade. Pendant presque tout le jour, on voit siéger à

ache de ce lit funèbre, les sénateurs vêtus de
s noires, et à la droite, toutes les dames romai-
distinguées soit par leur naissance, soit par le
; de leurs époux. On ne voit briller sur elles ni
lat de l'or, ni celui des perles; mais vêtues de
iples robes blanches, elles paraissent abattues
r la douleur. Pendant les sept jours que dure ce
ectacle, les médecins s'approchent du lit de l'em-
ereur, l'examinent comme un homme souffrant,
t proclament de moment en moment les progrès
le la maladie. Lorsqu'enfin il est censé avoir rendu
l'âme, les principaux chevaliers et l'élite des jeunes
sénateurs portent le lit, et, en passant par la voie
Sacrée, vont le déposer dans le vieux forum, où
les magistrats abdiquent leurs fonctions. On dresse
de chaque côté deux espèces d'amphithéâtres, où
se groupent des chœurs de jeunes patriciens et de
jeunes filles des plus illustres familles de Rome,
qui chantent, en l'honneur du défunt, des hymnes et
des poésies funèbres sur des airs graves et lugubres.
Après ce pieux concert, on transporte le lit hors
de la ville dans le Champ de Mars. Au milieu de la
place s'élève un vaste édifice carré, formé de lon-
gues planches étroitement jointes; l'intérieur est
rempli de matières combustibles; des étoffes bro-
dées et brillantes d'or, des bas-reliefs d'ivoire et di-
verses peintures décorent l'extérieur : cette construc-
tion est surmontée d'un autre édifice, tout semblable

au premior pour la forme et la décoration, mais plus petit et percé de plusieurs portes ouvertes. Au-dessus s'élèvent encore un troisième et un quatrième étage, dont la dimension va toujours en décroissant, de sorte que tout l'édifice se termine en pointe. Il rappelle, pour la structure, ces tours élevées connues sous le nom de phares, et qui, placées à l'entrée des ports, en montrent le chemin aux navires pendant la nuit. On place le lit funéraire au second étage, on le couvre de toute espèce d'aromates; on y entasse tout ce qu'on peut rassembler de fruits odorants, d'herbes, d'essences parfumées. Dans cette circonstance, il n'est pas de province, pas de ville, ni un seul citoyen distingué qui ne s'empressent d'apporter de pareilles offrandes, comme un dernier tribut de respect. Quand un immense monceau de parfums a été formé, et que le lit du prince en est rempli, on commence une cavalcade autour de ce monument. Toute la classe des chevaliers exécute avec ordre et en mesure des évolutions régulières, et forme un cercle mobile et cadencé; des chars circulent dans le même ordre; les conducteurs, couverts de la robe prétexte, représentent par leurs masques tous les généraux, tous les princes qui ont commandé avec gloire les armées ou la république. Après cette cérémonie, le nouvel empereur prend une torche allumée, et la pose sur le monument. L'assemblée imite à l'instant son exemple; en un

it les parfums et les matières combustibles
t embrasé. Aussitôt, du faîte du dernier édifice
s'élever avec les flammes, comme des cré-
d'une tour, un aigle qui emporte au ciel, sui-
pinion commune, l'âme de l'empereur; dès
nent l'Olympe compte un Dieu de plus.

Les deux princes, après avoir ainsi rendu
ge à la mémoire de leur père, retournèrent
ur palais. Aussitôt éclatèrent entre eux la
e, la haine, les complots. On vit de nou-
acun d'eux mettre tout en œuvre pour se dé-
er de son frère et occuper le trône sans par-
ls se disputaient l'attachement de tous les
s considérés à Rome par leur rang ou par
issance; chacun de son côté entretenait avec
s correspondances secrètes et cherchait par la
on des promesses à les engager dans les in-
le sa haine. Cependant presque toutes les af-
s se tournaient vers Géta; il annonçait de la
ition; il prévenait par la douceur de son
Ses goûts étaient nobles; il aimait à recevoir
mmes distingués par leur mérite; il se plai-
a lutte et à tous les exercices généreux. Son
re doux et aimable l'avait rendu populaire et
it sur lui la bienveillance et le devouement du
and nombre. Antonin, au contraire, portait
t la rudesse et la dureté de ses mœurs. Il mé-

prisait les goûts de son frère, il affectait d'aimer la vie des camps. Violent dans toutes ses actions, il ne cherchait pas à persuader; c'était par la terreur et non par la bienveillance qu'il voulait se faire des amis.

V. Leur mère essaya vainement de rapprocher deux frères divisés de sentiments jusque sur les objets les moins importants. Enfin, craignant les embûches mutuelles auxquelles le séjour de Rome les exposait, ils prennent la résolution de se partager l'empire. Ils assemblent les amis de leur père, et en présence de Julie, ils demandent que l'empire soit divisé; qu'Antonin reste maître de l'Europe, tandis que Géta régnera sur le continent opposé, sur l'Asie. La providence elle-même, suivant eux, avait fait ce partage, en jetant la Propontide entre les deux continents: « Antonin, ajoutaient ils, aurait une armée campée près de Bysance; Géta aurait la sienne à Chalcédoine en Bithynie; ces deux armées, ainsi opposées l'une à l'autre, défendraient les frontières des deux empires et fermeraient le passage à tout ennemi. Les sénateurs nés en Europe resteraient à Rome. Ceux dont l'origine était asiatique devaient suivre Géta. Ce prince trouvait pour son empire un siége convenable à Antioche ou à Alexandrie, villes dont la grandeur, disait-il, le cédait à peine à celle de Rome. Les peuples du midi de l'Afrique, les Maures, les Numides

la patrie occidentale de la Libye devaient Antonin ; le reste de l'Afrique jusqu'à l'O-partiendrait à Géta. »

andis qu'ils réglaient ainsi le partage, et que, attachés à la terre, les assistants gardaient le silence ; tout à coup Julie s'écrie : « O enfants, vous avez trouvé le moyen de diviterre et la mer ; les flots de la Propontide sé-t, dites-vous, les deux continents ; mais votre, comment vous la partagerez-vous ? Malheu-, comment puis-je me diviser entre vous, et distribuer à tous deux une portion de moi-? Commencez donc par me frapper ; que n de vous ensevelisse une moitié de mon dans sa moitié d'empire ; c'est ainsi que vous ez faire de votre mère le même partage e la terre et des ondes. » En prononçant ces és de sanglots et de larmes, elle serrait ses s dans ses bras, les réunissait sur son cœur rçait de les réconcilier. A ce spectacle, l'as-, vivement émue, se sépare en rejetant le s empereurs, qui se retirent dans leur palais.

Cependant la haine et la discorde faisaient de ix progrès dans leurs cœurs. Fallait-il nomgénéral, un magistrat, chacun d'eux voulait es créatures. Rendaient-ils la justice, ils

étaient divisés d'opinion, au grand détriment des citoyens, car ils avaient plus à cœur de se contredire que d'être justes. Dans les jeux même ils se rangeaient toujours sous deux bannières. Ils ne cessaient de se dresser des piéges de toute espèce. Ils tentaient mutuellement la fidélité de leurs cuisiniers et de leurs échansons. Mais leur défiance toujours en haleine et leur prévoyance soupçonneuse leur rendaient difficile à tous deux le succès de leur perfidie. Enfin, impatient de régner seul et dominé par sa violente ambition, Antonin se détermina à porter un coup décisif, funeste à son rival ou à lui-même, et à ne plus employer d'autre arme que le fer, d'autre moyen que le meurtre.

VIII. Il avait vu ses manœuvres secrètes échouer; il voulut recourir, dans l'aveuglement de son ambition, à un acte de désespoir. Il envahit soudainement la chambre de son frère, qui ne s'attendait à rien de semblable; il frappe Géta d'un coup mortel; l'infortuné tombe et inonde de sang le sein de sa mère. Antonin, après avoir commis le crime, s'échappe aussitôt et parcourt le palais, s'écriant qu'il vient d'être préservé du plus grand péril, et qu'il n'a sauvé sa vie qu'avec peine. En même temps il ordonne à ses gardes de l'entraîner avec eux dans le camp, seule retraite, disait-il, qui pût garantir ses jours et le défendre; car s'il restait au palais il était perdu.

Les soldats ajoutent foi à sa frayeur, et, ignorant ce qui venait de se passer dans l'intérieur du palais, se précipitent sur ses pas et l'accompagnent. Le peuple, cependant, s'agite, étonné de voir l'empereur s'élancer en fuyard à travers la ville. Arrivé au camp, il se jette dans le temple où sont renfermés les enseignes et les images sacrées de l'armée. Il se prosterne, et fait aux dieux qui l'ont sauvé un sacrifice d'actions de grâces. Au bruit de cet événement, les soldats qui se baignaient ou se reposaient accourent dans le camp pleins d'effroi. Alors Antonin s'avance au milieu d'eux, et sans avouer encore la vérité, il s'écrie « qu'il vient d'échapper aux embûches meurtrières de son ennemi, de l'ennemi de l'État (c'est ainsi qu'il désignait son frère); après avoir lutté longtemps, il a triomphé de son adversaire; le danger a été égal pour tous deux, mais enfin la fortune a laissé à Rome un empereur. » Antonin voulait, à la faveur de ce langage équivoque, faire deviner la vérité sans la dire.

IX. En l'honneur de sa conservation et de son avénement au trône, il promet à chaque soldat deux mille cinq cents drachmes attiques et le double de la ration de blé ordinaire. Il ajoute même qu'ils peuvent aller chercher leur récompense dans les temples et dans les trésors publics, dissipant ainsi en un seul jour toutes les richesses que l'avarice

tyrannique de Sévère avait amassées pendant dix-huit années de rapines. Les soldats, à qui ces largesses apprennent un crime dont on veut leur acheter le pardon, ne répondent aux citoyens qui parcourent la ville et publient le meurtre du prince, qu'en proclamant son assassin seul empereur et Géta ennemi de l'empire. Antonin passa la nuit dans le temple du camp. Le lendemain, plein de confiance dans la fidélité des troupes, que son or a gagnées, il marche au sénat accompagné de tous ses soldats, armés comme pour une expédition, et non comme pour un simple cortége. Après avoir fait un sacrifice, il entre au sénat, monte sur le siége impérial et prononce le discours suivant :

X. « L'homme accusé d'avoir tué un de ses proches devient sur-le-champ un objet d'exécration : je ne l'ignore pas. Au seul nom de parricide, mille voix s'élèvent contre le meurtrier. La pitié s'attache au vaincu, et l'envie à celui qui triomphe ; le premier est toujours innocent, le second toujours coupable. Mais qu'un homme éclairé et impartial réfléchisse sur le funeste événement dont gémit l'empire ; qu'il en recherche les causes et l'origine, et il pensera sans doute que la justice non moins que la nécessité font à l'homme un devoir de prévenir un crime plutôt que d'en être la victime innocente ; car on succombe alors doublement malheureux, puisqu'on

laisse après soi la mémoire d'un lâche, tandis que le vainqueur peut s'enorgueillir à la fois de son bonheur et de son courage. Les tortures des complices de Géta vous révéleront, sénateurs, les empoisonnements, les piéges sans nombre auxquels a échappé ma vie. J'ai fait conduire ici tous les ministres de ses perfidies, pour que vous puissiez connaître la vérité tout entière. Quelques-uns ont déjà été interrogés, et vous entendrez leurs aveux. J'étais avec ma mère, quand il vint à moi, accompagné d'assassins armés. Le ciel permit que je pénétrasse ses intentions, et je me vengeai d'un ennemi, car ce n'était plus un frère : il en avait abjuré tous les sentiments. Non-seulement la justice, mais tous les exemples autorisent la punition d'un agresseur. Le fondateur de cette ville, Romulus, ne souffrit pas de son frère une simple raillerie. Je ne rappellerai point le sort de Germanicus, frère de Néron, ni celui de Titus, frère de Domitien. Mais Marc-Aurèle, ce prince qui tenait tant à son renom de philosophie et d'humanité, ne put supporter un outrage de Lucius Vérus son gendre, et il le fit assassiner. Pour moi, c'est après avoir couru les hasards de vingt empoisonnements, c'est à la vue d'un poignard prêt à me frapper, que je me suis vengé d'un ennemi. Car, je le répète, il ne mérite pas un autre nom. Votre devoir, sénateurs, est de rendre d'abord grâce aux dieux qui vous ont du moins conservé un de vos princes, et de bannir en-

suite toute division, toute discorde, pour réunir sur un seul empereur vos affections et vos légitimes espérances. Jupiter, qui seul possède l'empire parmi les dieux, n'a aussi voulu donner à la terre qu'un seul maître. »

XI. Après ce discours, qu'il prononça d'une voix forte, avec l'accent de la colère, et en jetant des regards menaçants sur les amis de Géta, il rentra dans son palais, leur laissant l'effroi dans l'âme et la pâleur sur le front. Aussitôt commença le carnage des amis de Géta et de toutes les personnes attachées à son service; aucun âge, pas même l'enfance, ne fut épargné. Les cadavres étaient jetés sur des chariots au milieu d'outrages de toute espèce, et transportés hors de la ville: Là on les brûlait pêle-mêle, par monceaux, ou on les laissait ignominieusement exposés; aucun de ceux qui avaient eu le moindre rapport avec Géta ne survécut au massacre. Athlètes, conducteurs de chars, musiciens, danseurs, en un mot, tous ceux qui avaient servi à ses plaisirs, charmé ses oreilles, flatté ses yeux, furent indistinctement égorgés. Tous les sénateurs distingués par leurs richesses ou par leur naissance, sur le plus léger prétexte, ou même sans aucun motif apparent, et sur la foi des délations les plus hasardées, périssaient comme partisans de Géta. L'empereur n'épargna pas même

la sœur de Commode, déjà vieille, et que tous les empereurs avaient entourée des hommages dus à la fille de Marc-Aurèle. Il l'accusait d'avoir pleuré la mort de Géta chez Julie, leur mère. Il fit également périr la fille de Plautien, son ancienne épouse, reléguée en Sicile; son cousin, qui portait le nom de Sévère, le fils de Pertinax, celui de Lucilla, sœur de Commode, et enfin toutes les personnes du sang royal, et tous les sénateurs issus de familles patriciennes. Il envoya des bourreaux dans les provinces tuer tous les généraux et les gouverneurs dénoncés comme amis de Géta. Des nuits entières se passèrent en massacres de toute espèce. L'empereur fit enterrer vivantes des vestales qu'il accusa faussement d'avoir enfreint leur vœu de virginité; enfin il donna l'exemple d'un crime inouï : il assistait aux jeux du cirque; le peuple osa faire quelques plaisanteries sur un conducteur de char qu'il protégeait. Aussitôt, pensant que cette insulte s'adresse à lui, il ordonne à ses soldats de se précipiter sur le peuple, d'arrêter et de massacrer ceux qui avaient outragé son cher favori. Les soldats, ainsi autorisés à toute espèce de violence et de rapines, ne pouvant d'ailleurs dans une pareille foule reconnaître les coupables, qui n'avaient garde de s'avouer, n'épargnèrent personne, entraînèrent, égorgèrent tout ce qui tomba sous leurs mains, et laissèrent à peine la vie à ceux qui se dépouillèrent de tout pour la racheter.

XII. Après tant de cruautés, Antonin, tourmenté par ses remords, et dégoûté du séjour de Rome, résolut de quitter la capitale, sous prétexte de rétablir l'ordre dans les armées et d'inspecter les provinces. Il quitte l'Italie, et arrive sur les bords du Danube. Là, dans ces provinces du nord qu'il voulait, disait-il, organiser, il ne s'occupe qu'à conduire des chars, qu'à combattre et tuer des animaux de toute espèce; il ne rendait que rarement la justice, et, doué apparemment d'une intelligence toute particulière, il prononçait alors sur-le-champ et sans écouter. Il se rendit populaire chez les Germains de ces contrées, et gagna à tel point leur affection qu'il reçut d'eux un corps de troupes auxiliaires, et choisit pour sa garde les plus beaux et les plus vigoureux de leurs soldats. Souvent, dépouillant la chlamyde romaine, il prenait le costume germain, et se montrait avec leur cotte d'armes, bigarrée d'argent. Il portait une chevelure blonde, taillée à la mode des barbares. Charmés de ces manières, ceux-ci lui témoignèrent un amour sans bornes; les troupes romaines ne lui étaient pas moins dévouées, parce qu'il partageait toutes leurs fatigues, comme un simple soldat, et surtout parce qu'il les comblait de libéralités. Fallait-il creuser un fossé, jeter un pont, construire une chaussée, faire quelque ouvrage pénible, Caracalla était le premier à donner l'exemple; il se faisait servir les mets les plus communs, mangeant et buvant dans

des vases de bois; il partageait le pain grossier des soldats; souvent il broyait entre ses mains sa portion de blé, et la roulait en gâteau; il la mettait au feu, et la mangeait ainsi. Il s'abstenait de toute somptuosité; il choisissait de préférence les objets les plus communs et à la portée de la bourse du plus pauvre de ses soldats. L'appelaient-ils leur camarade, au lieu de lui donner le nom d'empereur, il en témoignait la joie la plus vive; il faisait à pied avec eux la plus grande partie du chemin, et montait rarement en litière ou à cheval; il portait lui-même ses armes; souvent on le voyait, saisissant de longues enseignes chargées d'ornements d'or, et dont le poids faisait plier les plus robustes soldats, les porter sur ses épaules. Cette conduite plaisait à l'armée, qui l'aimait comme un bon soldat, et qui admirait sa vigueur. Il y avait en effet quelque chose de prodigieux à voir un homme d'une si petite taille s'exercer à de si pénibles travaux.

XIII. Après avoir réorganisé l'armée du Danube, il passa en Thrace, pays voisin de la Macédoine. Dès lors, ce fut un autre Alexandre. Il voulut rajeunir pour ainsi dire, par mille hommages nouveaux, la mémoire de ce conquérant; il fit placer son image et sa statue dans toutes les villes. Rome, le capitole, les temples des dieux, furent peuplés des statues du

héros dont il adoptait la gloire. On vit même de ridicules images qui représentaient sur un seul corps et sur une seule tête les deux figures d'Alexandre et d'Antonin. Il paraissait lui-même en public avec le costume des rois macédoniens, leur large toque et leurs sandales. Il forma un corps de jeunes gens d'élite qu'il nomma la phalange macédonienne, et il donna aux chefs les noms des généraux d'Alexandre. Il fit venir aussi une troupe de jeunes Spartiates, qu'il appela la centurie lacédémonienne, ou la *Pitanate*.

XIV. Après ces innovations militaires, et lorsqu'il eût réformé autant que possible le gouvernement des villes, il alla à Pergame en Asie, voulant implorer le secours d'Esculape. Arrivé au temple du Dieu, il s'y endormit à plusieurs reprises, dans l'attente d'une vision, et se dirigea ensuite vers Troie pour en examiner les ruines et visiter le tombeau d'Achille. Il déposa sur ce monument des fleurs, de magnifiques couronnes, et il prit dès lors Achille pour modèle. Il lui fallait un Patrocle, il s'en fit un de Festus, son affranchi favori et son secrétaire, qui mourut pendant son séjour à Troie. Selon les uns, l'empereur l'empoisonna, afin de pouvoir l'ensevelir comme Patrocle; suivant d'autres, il mourut de maladie. Aussitôt le prince ordonne les funérailles. On dresse une immense bûcher au milieu duquel on

corps ; l'empereur, après un sacrifice d'a- de toute espèce, met le feu au bûcher, et, n flacon à la main, il fait des libations et il les vents. Par malheur il était chauve, et l chercha des cheveux pour les jeter dans les s, il fut la risée des spectateurs. Toutefois, il ous ceux qu'il put rassembler. Il vouait aussi niration particulière à Sylla et même au Car- is Annibal ; il éleva des statues et des monu- n leur honneur.

Il quitte ensuite Ilion, parcourt l'Asie, la Bi- change, en passant, l'administration de ces s, et arrive à Antioche. Il y reçoit le plus accueil, y fait un assez long séjour, et se ers Alexandrie, pour contenter son désir le voir une ville élevée à la mémoire d'A- e, et pour consulter le dieu du pays, objet vénération particulière. Il se montre alors ément occupé du culte de ce dieu et de la e de son héros. Il donne ordre de préparer tombes et toutes les purifications nécessaires érémonie funèbre. Instruit de ces pieuses in- , le peuple d'Alexandrie, naturellement léger, sible à toutes les impressions, court, dans le e sa joie, implorer la faveur et la bienveil- l'empereur, et donne à son entrée une so- lont aucun prince n'avait encore obtenu les

honneurs. Une foule d'instruments formait harmonieux concerts; les chemins exhal parfums de mille aromates; sur toute la ro des flambeaux se mêlait à celui des fleur dans la ville avec son armée, il va droit au immole un grand nombre de victimes, brûl cens sur les autels, et après cette cérémoni siter le monument élevé à la mémoire d'Al Là, il détache son manteau de pourpre, neaux étincelants de pierreries, son baudri ses plus riches ornements, et les dépose su beau. Enivré du spectacle de sa piété, le p livrait jour et nuit à de continuelles réjoui ignorant ce que lui préparait la pensée se l'empereur.

XVI. Toutes ces démonstrations religieuse autant de moyens que sa perfidie employ égorger plus à son aise la population d'Ale Voici quelle était la cause de son ressentim avait appris à Rome, du vivant de son frère, après la mort de Géta, qu'on tenait sur lui d ville des propos injurieux. Les habitants d'Al sont en effet naturellement moqueurs; ils on saisir les ridicules, de manier le sarcasme gramme, et ils n'épargnent, dans leur hum rique, ni la vertu ni la puissance. Ces raille ne sont, à leurs yeux, qu'un badinage, n'en

moins une insulte pour ceux à qui elles s'adressent : les plaisanteries qui portent sur des vérités blessent surtout profondément. L'esprit caustique des habitants d'Alexandrie s'était exercé sur Antonin, et au lieu de garder sur l'assassinat de Géta le silence de la circonspection, ils appelaient la mère des deux empereurs une Jocaste, et riaient de voir un pygmée comme Caracalla jouer les grands héros Achille et Alexandre. Ces plaisanteries, qu'ils croyaient sans importance, allumèrent contre eux l'humeur irascible et sanguinaire d'Antonin, qui, dès lors, médita leur perte.

XVII. Après avoir pris part aux réjouissances et aux fêtes publiques, remarquant l'affluence que ces solennités attiraient de toutes parts dans la ville, il saisit cette occasion pour ordonner par un édit à toute la jeunesse de se réunir dans une plaine, voulant, disait-il, ajouter à ses deux phalanges une cohorte en l'honneur d'Alexandre : tous ces jeunes gens devaient se ranger sur une seule ligne, afin que le prince pût examiner leur âge, leur taille, et juger de leur aptitude au service militaire. Abusés par ces promesses, dont la sincérité semblait garantie par les honneurs dont le prince comblait alors leur ville, ils se réunissent tous au rendez-vous, accompagnés de leurs parents, de leurs frères qui les félicitent. Cependant l'empereur parcourt les rangs, s'approche

de chacun des jeunes gens en particulier, distribue à tous des éloges, jusqu'à ce que son armée les ait insensiblement, et à leur insu, investis de toutes parts. Lorsqu'il les vit renfermés dans ce cercle immense de soldats et pris comme dans un vaste filet, il congédia l'assemblée et se retira lui-même avec sa suite. Aussitôt le signal est donné ; ses soldats fondent de tous côtés sur la multitude, massacrant au hasard les jeunes gens surpris, désarmés, et la foule des spectateurs. Tandis que les uns étaient occupés au carnage, les autres creusaient de grandes fosses, et les remplissaient de corps qu'ils précipitaient pêle-mêle. La terre dont ils les recouvraient forma bientôt un tertre immense ; on jetait dans ces fosses des malheureux qui respiraient encore ; il y en eut même qu'on ensevelit sans blessure. Des soldats en assez grand nombre périrent victimes de leur barbarie : car les blessés qu'un reste de vie et de force soutenait encore, s'attachant à ceux qui les précipitaient dans ces vastes tombeaux, les y entraînaient avec eux. Le carnage fut tel que les ruisseaux de sang qui coulaient à travers la plaine rougirent l'immense embouchure du Nil et le quai dont est bordée la ville. Après cet acte de férocité, Antonin quitta Alexandrie et retourna à Antioche.

XVIII. Peu de temps après, il imagina de se faire donner le surnom de Parthique : il désirait vive-

ment pouvoir écrire à Rome qu'il avait dompté les barbares de l'Orient. Il était en pleine paix avec les Parthes ; il eut recours à son arme ordinaire, la perfidie. Il écrivit à Artaban, leur roi, et lui adressa une députation chargée de présents aussi précieux pour la richesse de la matière, que pour la perfection du travail. Il lui demandait dans sa lettre la main de sa fille : « Empereur, fils d'empereur, il devait à sa gloire de ne point devenir le gendre de quelque obscur citoyen, mais de s'unir à la fille d'un roi puissant. Grâce à cette alliance, il n'y aurait plus d'Euphrate; les deux plus grands empires du monde, l'empire romain et celui des Parthes, réunis par un lien commun, formeraient une puissance invincible, et les autres nations barbares, encore indépendantes, se soumettraient facilement, si on leur laissait leurs mœurs et leurs lois. Les Romains avaient une infanterie habituée à combattre de près, et sans égale pour le maniement de la lance ; les Parthes, une cavalerie nombreuse, composée d'excellents archers. Forts de tous ces avantages, et possédant ainsi tous les éléments de la victoire, ils subjugueraient sans peine sous un seul sceptre l'univers entier. » Il ajoutait que les productions des Parthes, leurs parfums, leurs précieuses étoffes, les métaux des Romains, et tous les chefs-d'œuvre de leur industrie, ne seraient plus des raretés d'un trafic clandestin, mais que ces richesses, répandues sur une

même terre, dans un même empire, viendraient liberté s'offrir aux besoins des deux nations.

XIX. Artaban rejeta d'abord ces propositio « Une femme étrangère, disait-il, ne pouvait c venir à un Romain. Quelle harmonie règnerait e deux époux différents de langage, de mœ d'habitudes? Il y avait d'ailleurs à Rome vingt milles patriciennes où l'empereur pouvait se ch un beau-père, comme Artaban un gendre p les Arsacides. Pourquoi alors se mésallier? » T fut la première réponse du Parthe : les offres de racalla étaient donc repoussées.

XX. Cependant ses instances, des présents, serments d'amitié, les protestations de son vif sir d'un tel mariage, triomphèrent de la sage défi du roi barbare. Il lui promet sa fille, il l'ap déjà son gendre. A la nouvelle de cette alliance Parthes se préparent avec empressement à rece l'empereur, et embrassent avec joie l'espér d'une paix éternelle. Cependant, après avoir pas Tigre et l'Euphrate sans aucun obstacle, Ant traverse le pays des Parthes, comme il eût tra ses propres États. A son passage on couvrait le tels du sang des victimes et de fleurs; on lui o de toutes parts les parfums les plus précieux. I cevait tous ces hommages avec une feinte re

ice. Lorsqu'après un long trajet, il approcha de la capitale, le roi vint à sa rencontre ne plaine hors de la ville, pour recevoir l'é- iteur de sa fille. Il était accompagné d'une de de Parthes qui, couronnés de fleurs du revêtus d'habits brillants d'or et de l'éclat de ouleurs, se livraient à la joie la plus vive, et nt au son de la flûte et des cymbales. Les Par- nent avec passion la danse et la musique, le vin a échauffé leur esprit. Lorsque les bar- urent inondé la plaine, ils abandonnèrent evaux, déposèrent leurs arcs et leurs jave- rent des libations, et se livrèrent aux plai- l'ivresse. Réunis par groupes dans l'impru- curité d'un joyeux désordre, ils se pressent ir le nouvel époux : aussitôt Antonin donne le t toute son armée se précipite sur cette foule es désarmés. Épouvantés de cette attaque e, ils reçoivent, en fuyant, les coups du fer ; le roi lui-même, enlevé par ses gardes et un cheval, s'échappe à peine avec une fai- rte. Les Parthes privés de leurs chevaux, quels ils ne peuvent combattre et qui pais- ans la plaine, tombaient par milliers ; la lon- e leur robe flottante les embarrassait dans te et entravait l'agilité de leur course. Ils it avec eux ni leurs flèches ni leurs arcs. t-ils garder ces armes pour une fête ? Après

avoir fait un affreux massacre, Antonin s'éloigna, emportant, sans trouver de résistance, un riche butin et un grand nombre de prisonniers; il permit à ses soldats d'incendier sur leur passage les bourgs et les villes, les laissant maîtres de tout enlever et de tout piller.

XXI. Après avoir ainsi surpris et égorgé un peuple sans défense, il pénètre bientôt jusqu'au fond du royaume des Parthes; et quand ses soldats sont las de meurtres et de rapines, il retourne en Mésopotamie, et écrit au sénat et au peuple romain qu'il a soumis l'Orient et réduit sous son obéissance tous les rois de ces vastes contrées. Le sénat, quoique instruit de tout (car les actions des princes ne peuvent rester cachées), lui décerne cependant, par crainte et par flatterie, les honneurs du triomphe. Antonin se reposa quelque temps en Mésopotamie de la gloire de son expédition, uniquement occupé à conduire des chars et à tuer des bêtes féroces.

XXII. Il avait dans son armée deux généraux dont l'un, déjà vieux, passait pour un chef expérimenté, mais était, pour le reste, dépourvu de toutes lumières et de toutes connaissances des affaires. Audence était son nom. L'autre, nommé Macrin, était versé dans l'étude du barreau, et savant jurisconsulte; il était l'objet des insultantes railleries du prince, qui se moquait publiquement de ses habitudes peu

militaires et de ses goûts efféminés. Il savait que Macrin avait une table délicatement servie, et que sa sensualité dédaignait les aliments et les boissons des soldats, tandis que lui-même se faisait gloire de les partager; il était toujours vêtu d'une chlamyde ou de quelque robe élégante; aussi l'empereur se répandait-il en outrageants sarcasmes sur sa mollesse, sur sa coquetterie féminine, et il ne cessait de le menacer du dernier supplice.

XXIII. Macrin, indigné, ne supportait qu'avec peine de tels outrages. Antonin ne devait point vivre éternellement; un caprice du hasard hâta sa mort. Il était naturellement curieux, et cherchait à découvrir, non-seulement les secrets des hommes, mais encore ceux des dieux et des génies. Sa défiance, qui lui faisait voir partout des conspirations, augmentait sa curiosité; il s'attachait à l'étude des augures, et rassemblait de tous côtés des devins, des astrologues, des aruspices; aucun de ces imposteurs n'échappait aux recherches de sa crédulité. Cependant, soupçonnant qu'il entrait un peu de flatterie dans l'avenir que ces fourbes lui promettaient, il écrivit à un certain Maternianus, son agent à Rome, le plus fidèle de ses amis et le seul dépositaire de tous ses secrets, de rassembler les plus habiles devins, et d'employer le secours des évocations pour lui révéler la durée de sa vie et les complots qui mena-

çaient son pouvoir. Autorisé par les instructions de son maître, Maternianus lui répondit, soit d'après les inspirations mystérieuses des devins, soit d'après les inspirations personnelles de sa haine contre Macrin, que ce général conspirait contre son autorité et qu'il fallait le prévenir : il remet suivant l'usage cette lettre et plusieurs autres dépêches à des courriers qui en ignorent le contenu. Ces messagers arrivent, avec leur rapidité ordinaire, auprès d'Antonin. Celui-ci était prêt à conduire un char, et déjà il y était monté, lorsqu'on lui remet le message. Parmi ces lettres il s'en trouvait quelques-unes adressées à Macrin. Tout occupé de sa course, et impatient de partir, l'empereur ordonne à Macrin d'examiner les dépêches, de les lui communiquer si elles contenaient quelque nouvelle importante, sinon, d'y répondre lui-même, suivant l'usage, en sa qualité de préfet militaire. L'empereur, en effet, se reposait souvent sur lui des soins de sa correspondance. Après avoir donné ses ordres, il court se livrer à son exercice favori. Resté seul, Macrin ouvre toutes les lettres, et, arrivant à celle qui le désignait au supplice, il voit avec effroi le danger qui le menace. Prévoyant bien que l'humeur emportée de son maître saisirait le prétexte de cette délation avec une sanguinaire avidité, il soustrait la lettre, et présente à l'empereur, suivant la coutume, un rapport sur les autres dépêches.

Toutefois, craignant que Maternianus n'écrivît une seconde fois au prince, il résolut de prévenir hardiment le coup, au lieu de rester dans une périlleuse inaction. Voici le plan que conçut son audace : Il y avait parmi les gardes d'Antonin un centurion nommé Martial, qui accompagnait toujours le prince, et dont celui-ci, peu de jours auparavant, avait fait périr le frère, sur la foi d'une simple dénonciation. Il traitait Martial lui-même outrageusement, l'appelant lâche, efféminé, et digne ami de Macrin. Ce dernier n'ignorait pas le double ressentiment que la mort d'un frère et des insultes personnelles avaient allumé dans le cœur de Martial : il le fait venir, et, comptant sur son zèle depuis longtemps à l'épreuve, et surtout sur le souvenir de nombreux bienfaits, il lui propose de saisir la première occasion pour assassiner Antonin. Martial, séduit par les promesses de Macrin, entraîné par son propre ressentiment contre l'empereur, et par le désir aveugle de venger son malheureux frère, s'engage sans délibérer à saisir la première circonstance pour tout oser.

XXIV. Peu de temps après cette entrevue, Antonin qui se trouvait à Carrhes, ville de Mésopotamie, eut envie d'aller visiter le temple de la Lune, divinité que les habitants honorent du culte le plus respectueux. Ce temple était assez éloigné de la ville pour que le trajet fût presque un voyage ; aussi Antonin, pour en

épargner la fatigue à toute son armée, ne prit-il pour escorte qu'un petit nombre de cavaliers, se proposant d'ailleurs de revenir après avoir sacrifié à la déesse. Au milieu du chemin, se sentant pressé d'un besoin, il quitte sa suite, et, accompagné d'un seul de ses gens, il veut le satisfaire. Alors Martial, qui épiait sans cesse l'instant favorable, voyant l'escorte rangée à l'écart loin de l'empereur, par respect pour la bienséance, et l'empereur seul, court vers lui comme s'il en eût été appelé du geste ou de la voix, et au moment où le prince avait le dos tourné et détachait ses vêtements, il le frappe à la gorge d'un poignard qu'il tenait caché dans ses mains. La blessure était mortelle, et Antonin tomba mort à l'instant sans pouvoir se défendre.

XXV. Après ce coup, Martial monte à cheval et s'enfuit; mais déjà les cavaliers germains, objets de la prédilection d'Antonin, attachés à sa garde, et qui, se trouvant les plus avancés, sont les premiers témoins de l'événement, poursuivent Martial et le percent de leurs javelots. Au bruit de cet événement, toute l'armée accourt, et Macrin, des premiers, se jette sur le corps du prince, affectant par ses gémissements et ses larmes la douleur la plus profonde. La mort d'Antonin affligea vivement l'armée, qui regrettait en lui un ami, un compagnon d'armes, plutôt qu'un empereur. Aucun soupçon ne s'élevait encore

contre Macrin : on pensait que Martial avait satisfait sa haine personnelle, et, pénétrés de cette idée, tous les soldats rentrèrent au camp.

XXVI. Cependant Macrin, après avoir livré aux flammes le corps d'Antonin, envoya ses cendres renfermées dans une urne, à sa mère Julie, alors à Antioche, afin qu'elle pût lui rendre les honneurs de la sépulture. Cette princesse à qui deux assassinats avaient ravi ses deux fils, cédant à son désespoir, ou obéissant à quelque ordre secret, se donna la mort. Telle fut la fin d'Antonin et de sa mère ; telle avait été leur vie ; Antonin n'avait régné seul que six années.

XXVII. Après sa mort, l'armée, incertaine et irrésolue, resta deux jours sans empereur, délibérant sur le choix d'un nouveau chef. Cependant on apprend qu'Artaban, à la tête d'une armée nombreuse, vient demander compte aux Romains de leur perfidie, et venger les mânes de ses sujets lâchement égorgés au milieu d'une alliance et de la paix. Les soldats se hâtent alors d'élire Audence, qu'ils estimaient à la fois comme soldat et comme général. Mais il s'excusa sur sa vieillesse, et refusa l'empire ; leur choix tomba sur Macrin, à l'instigation des tribuns, que l'on soupçonna, comme nous le verrons dans la suite, d'avoir été complices du meurtre d'Antonin, et d'avoir participé à la conspiration. Macrin reçut donc la cou-

ronne, mais il en fut moins redevable à la confiance et à l'amour des soldats, qu'à la nécessité et à l'empire des circonstances.

XXVIII. A peine cette élection est-elle faite, qu'Artaban arriva, traînant à sa suite une armée immense: il avait une nombreuse cavalerie, une multitude d'archers, et des soldats couverts de cuirasses, montés sur des chameaux, qui combattaient avec d'énormes lances. A cette nouvelle, Macrin rassemble son armée et s'exprime en ces termes :

XXIX. « La douleur universelle qu'excite parmi vous la mort d'un prince, ou plutôt d'un compagnon d'armes, n'a rien qui m'étonne. Mais la sagesse fait un devoir de ne pas se montrer trop sensible aux coups de la fortune et aux événements qui affligent l'humanité. La mémoire d'Antonin vivra dans nos cœurs, elle s'étendra jusqu'à la postérité. Tant d'actions glorieuses, son amour, son zèle pour vous, et cette persévérance à partager tous vos travaux, sont des titres bien suffisants à l'admiration de nos neveux. Mais après avoir payé à ses restes, à sa mémoire, un juste tribut de respects et d'honneurs, il est temps de songer à nos propres dangers. Artaban est devant vous; il est environné de toutes les forces de l'Orient, et prêt à combattre pour une juste cause. Car, il le faut avouer; nous l'avons provoqué en violant les traités,

en lui apportant la guerre au sein même de la paix. L'espoir de l'empire romain tout entier repose donc sur votre valeur, sur votre dévouement; ce n'est pas pour les bornes de l'empire ou les limites d'un fleuve, que nous combattons; nous combattons pour notre existence même, contre un roi puissant qui vient venger ses enfants, toute sa famille, victimes innocentes, selon lui, de la cruauté parjure des Romains. Saisissons donc nos armes; observons dans toute sa rigueur l'antique discipline romaine. N'en doutez pas; cette multitude désordonnée, cette masse tumultueuse de barbares s'embarrassera elle-même dans la mêlée, tandis que l'ordre de vos bataillons, l'ensemble de vos mouvements, votre expérience dans la guerre seront le gage de votre salut et de la défaite de vos ennemis. Marchez donc au combat avec cette assurance qui sied à des Romains, et qui ne vous a jamais abandonnés; vous verrez bientôt les Parthes fuir devant vous; vous vous couvrirez d'une gloire immortelle, et vous persuaderez ainsi à Rome et à l'univers entier que vous ne devez votre premier triomphe ni à la perfidie, ni à la violation des traités, mais à la seule force de vos armes. »

XXX. Les soldats, convaincus par ce discours de la nécessité d'unir leurs efforts, se mettent sous les armes et se rangent en bataille. Au lever du soleil

apparaît à leurs yeux Artaban suivi de son innombrable armée. Les barbares saluent le soleil de leurs hommages accoutumés, et aussitôt ils se précipitent sur les Romains en poussant de grands cris, et lancent en courant leurs javelots. Les Romains dans un ordre parfait, soutenus à leurs deux ailes par la cavalerie maure, tenant habilement leurs rangs, où de distance en distance sont semés des fantassins armés à la légère, résistent courageusement et soutiennent, sans s'ébranler, le choc des barbares; ceux-ci cependant font pleuvoir sur les Romains, du haut de leurs coursiers et de leurs chameaux, une grêle meurtrière de traits et d'énormes javelots. Mais lorsqu'on en venait à combattre l'épée à la main, les Romains obtenaient facilement l'avantage. Quand ils se sentaient pressés trop vivement par la cavalerie et les nombreux chameaux de l'ennemi, ils feignaient de fuir et jetaient derrière eux sur le chemin des chausse-trapes, et autres instruments de fer pointus qui, enfoncés dans la terre, et inaperçus des cavaliers, étaient funestes aux chevaux et surtout aux chameaux, dont la corne est plus tendre. Foulant cette route hérissée de pointes, ils s'abattaient et renversaient leurs cavaliers. On sait que les barbares de ces contrées, tant qu'ils sont montés sur leurs chevaux ou sur leurs chameaux, se battent avec vigueur; mais quand ils descendent ou sont renversés de leur monture, incapables de combattre de pied ferme, ils of-

à leurs adversaires une proie facile. Leurs robes antes embarrassent tellement leurs jambes, qu'ils uvent ni fuir ni poursuivre l'ennemi. Cependant ombattit deux jours depuis le matin jusqu'au La nuit séparait les deux partis, qui se retiraient leurs camps, s'attribuant tous deux les honneurs journée. Le troisième jour, la lutte s'engagea une plaine; les barbares, comptant sur la supériorité de leur nombre, essayèrent d'envelopper omains et de les enfermer comme dans un filet; -ci répondirent à cette manœuvre en diminuant sseur de leur phalange et en élargissant leur , à mesure que l'ennemi étendait son cercle. Le ge fut affreux; toute la plaine fut couverte de s. On voyait s'élever de tous côtés des monceaux avres, et une prodigieuse quantité de chameaux dans la mêlée. Les deux armées, gênées dans mouvements par cette multitude de corps morts, avant à peine se voir à travers ces barrières antes qui séparaient les combattants, furent ées de suspendre la bataille et de se retirer dans camps. Cependant Macrin vint à comprendre si Artaban luttait avec l'opiniâtreté du désesc'est qu'il croyait combattre Antonin. Les ares, qui ordinairement faiblissent et lâchent à la première résistance qu'on leur oppose, raient cette fois une incroyable vigueur; et ils osaient à recommencer le combat, quand des

deux côtés on aurait enlevé et brûlé les cadavres. Macrin fut convaincu qu'ils ne soupçonnaient point la mort du prince qui avait soulevé tant de haine. Il envoya aussitôt à Artaban des ambassadeurs et une lettre: « Antonin, lui apprenait-il, n'existait plus; l'homme qui avait violé ses serments et la plus sainte alliance avait subi le digne châtiment de ses crimes. » Il ajoutait que les Romains, rentrés dans leurs droits, lui avaient déféré le pouvoir souverain : « Jamais il n'avait approuvé la perfidie d'Antonin. Il était prêt même à rendre au roi des Parthes les prisonniers qui vivaient encore et tout le butin que son prédécesseur avait fait. Il espérait qu'Artaban changerait sa haine en amitié, et il lui offrait de cimenter leur alliance par des serments et des sacrifices. » Artaban, instruit de son erreur par cette lettre et par le récit du meurtre d'Antonin, que lui firent les ambassadeurs, pensa qu'une telle mort avait assez puni le parjure, et, satisfait de voir qu'on lui rendait ses prisonniers et ses trésors, sans qu'il lui en coutât plus de sang, accepta la paix et s'en retourna dans ses États.

XXXI. Macrin, de son côté, quitta la Mésopotamie avec ses troupes, et partit pour Antioche.

LIVRE V.

I. Nous avons raconté dans le livre précédent comment régna et comment mourut Antonin ; nous avons dit le complot qui causa sa mort et un nouveau règne. Arrivé à Antioche, Macrin envoie au sénat et au peuple romain la lettre suivante : « J'écris à des hommes qui connaissent quelle a été de tout temps ma conduite, quelle est la douceur naturelle de mon caractère, et la modération dont j'ai fait preuve dans l'exercice d'une fonction peu éloignée de l'autorité et de la puissance souveraine, puisque la vie de l'empereur lui-même est entre les mains du préfet des soldats. Ainsi je regarde de longues paroles comme inutiles. Vous savez que je n'ai jamais approuvé les actions d'Antonin, et que plus d'une fois j'ai exposé pour vous mes jours, lorsque ce prince, accueillant toutes les délations, voulait vous traiter avec la plus grande rigueur. Aussi ai-je été toujours l'objet de son blâme ; il raillait publiquement ma modération, mon humanité envers des subordonnés : il se moquait de ma faiblesse, de ma pusillanimité. Heureux au milieu do

ses flatteurs, il ne regardait comme ses amis dévoués et fidèles que les conseillers de crime qui fournissaient des aliments à sa fureur et ne cessaient d'exciter sa colère par des calomnies. Pour moi, j'ai toujours aimé la clémence et la douceur; grâce à ces immuables principes, cette guerre des Parthes, si importante, et qui a fait chanceler tout l'empire, se trouve enfin terminée. Non-seulement nous avons combattu avec courage, et préservé nos drapeaux de tout désastre; mais par un heureux traité nous nous sommes unis au grand roi qui était venu avec une immense armée; nous nous sommes fait un ami fidèle d'un redoutable ennemi. Sous mon empire, la liberté et la vie de tous seront sacrées. C'est une aristocratie, bien plutôt qu'un gouvernement absolu, que j'ai l'intention d'établir. Et qu'on ne reproche pas à la fortune comme un crime, comme une grande erreur, de m'avoir choisi, pour m'élever au trône, parmi les simples chevaliers. A quoi sert la noblesse, sans la bonté, sans l'humanité? Les dons du sort tombent souvent sur des mortels indignes; mais la vertu nous donne une gloire qui nous appartient réellement. Une grande naissance, de la fortune, et tous les avantages de cette nature sont décorés du nom de bonheur, mais n'obtiennent point l'estime, parce que nous ne tenons pas ces biens de nous-mêmes. Mais la clémence, mais la bonté attirent l'admiration et la gloire sur celui qui les possède. A quoi vous

ont servi et la noblesse de Commode et la légitimité d'Antonin ? De tels princes, voyant dans l'empire un héritage qui leur est dû, en usent avec injustice et avec violence, comme d'une propriété defamille. Mais les hommes qui l'ont reçu de vous, vous doivent une gratitude éternelle et s'efforcent toute leur vie de reconnaître un si grand bienfait. La noblesse des empereurs patriciens dégénère souvent en orgueil : ils méprisent leurs sujets, comme des hommes d'une nature inférieure. Mais ceux qui d'un état médiocre se sont élevés à l'empire veulent remplir avec honneur un rang qu'ils ont acquis par leurs travaux. Ils continuent de respecter et d'honorer ceux qu'ils ont vus autrefois au-dessus d'eux. Mon intention est de ne rien faire sans votre autorité, de vous associer en quelque sorte à mon gouvernement, de vous consulter dans toutes les affaires publiques. Vous vivrez dans cette sécurité, dans cette liberté, que vous ont enlevées tant d'empereurs de familles nobles, et que s'étaient efforcés de vous rendre d'abord Marc-Aurèle, puis Pertinax, tous deux sortis d'un berceau plébéien. Il vaut mieux commencer son illustration et la laisser à ses descendants, que ternir par la dépravation de ses mœurs celle qu'on a reçue de ses aïeux. »

II. Quand on eut fait la lecture de cette lettre, le sénat salua de vives acclamations le nom du nou-

veau prince, et lui décerna tous les honneurs souverains : c'était moins la joie de voir Macrin parvenir au trône, qu'une vive et universelle réjouissance de se voir délivrer d'Antonin. Tous croyaient (surtout ceux qui étaient investis de quelque dignité ou de quelque charge publique) qu'une main protectrice avait détourné le glaive suspendu sur leur tête. Les délateurs et tous les esclaves qui avaient dénoncé leurs maîtres furent pendus. Rome entière, et pour ainsi dire tout l'empire romain, purgé de ses malfaiteurs (dont les uns furent mis à mort, les autres exilés, tandis que ceux qui avaient eu le bonheur de rester cachés étaient contenus par la crainte dans le repos), tout l'empire, disons-nous, vécut dans une grande sécurité, et vit reparaître l'image de la liberté antique, pendant la seule année que dura le règne de Macrin. Le tort de ce prince fut de n'avoir point sur-le-champ licencié son armée et renvoyé chaque soldat dans ses foyers, pour se rendre lui-même à Rome, qui était avide de le posséder et dont le peuple ne cessait de l'appeler à grands cris. Mais il restait à Antioche, soignant sa barbe, marchant avec une lenteur affectée, répondant nonchalamment à ceux qui s'adressaient à lui, et se faisant à peine entendre, tant il s'efforçait de parler bas; il se piquait d'imiter ainsi quelques-unes des manières de Marc-Aurèle, mais il n'imitait point sa conduite. Chaque jour, au contraire, il devenait

plus dissolu ; passionné pour les spectacles de baladins, il passait son temps au milieu des musiciens et des danseurs de toute espèce, et négligeait l'administration des affaires publiques. Il ne se montrait qu'avec des agrafes d'or et une ceinture étincelante de pierres précieuses. Un pareil luxe n'était pas en grande estime auprès des soldats romains, et il leur paraissait mieux convenir à des barbares et à des femmes qu'à un empereur.

III. Ils étaient loin d'approuver ce qu'ils voyaient journellement ; ils étaient choqués de cette vie molle, indigne d'un homme de guerre, et lorsqu'à ce luxe, ils comparaient dans leurs souvenirs la vie dure et toute militaire d'Antonin, c'est alors surtout qu'ils blâmaient leur nouveau prince. Ils s'indignaient en outre de vivre sous la tente, sur une terre étrangère, manquant souvent des choses nécessaires, et de ne pouvoir retourner dans leur patrie, quoique tout parût en paix, tandis qu'ils voyaient Macrin vivre dans les délices et dans la débauche. Devenus bientôt plus hardis, ils le maudissaient entre eux, et n'attendaient que la moindre cause pour renverser une autorité qui leur était odieuse. Le destin voulut qu'après une année d'un règne perdu au sein des plaisirs, Macrin vît finir à la fois sa vie et son empire. La fortune fournit aux soldats un bien faible et bien léger prétexte d'accomplir leur résolution.

IV. Il y avait une femme appelée Mæsa, Phénicienne de nation, et ainsi nommée à cause d'Émésa, ville de Phénicie. C'était la sœur de Julie, épouse de Sévère, et mère d'Antonin. Tant que sa sœur avait vécu, elle habita la cour impériale ; elle y avait résidé longtemps, et pendant toute la durée du règne de Sévère et d'Antonin. Mæsa, après la mort de sa sœur et le meurtre d'Antonin, avait reçu de Macrin l'ordre de retourner dans sa patrie, et de vivre paisiblement dans sa maison en conservant tous ses biens. Elle possédait d'immenses richesses, fruit de sa longue participation à l'autorité souveraine. De retour dans sa patrie, cette femme y reposait sa vieillesse.

V. Elle avait deux filles ; Soémis était le nom de l'aînée, Mammée celui de la plus jeune. Toutes deux avaient un fils : celui de Soémis se nommait Bassien ; et l'autre Alexien. Ils étaient élevés sous les yeux de leurs mères et de leur aïeule. Bassien était âgé d'environ quatorze ans ; Alexien entrait dans sa dixième année. Ils étaient tous deux prêtres du Soleil ; car les habitants du pays adorent cet astre, appelé Hélæagabale en langue phénicienne. Ils lui ont élevé un temple immense, décoré d'une grande quantité d'or et d'argent et éblouissant de pierres précieuses. Le dieu n'est pas adoré seulement par les indigènes ; mais tous les satrapes et les rois barbares des contrées voisines lui envoient à l'envi chaque année de ma-

gnifiques présents. On ne voit pas dans le temple, comme chez les Grecs et les Romains, de statue faite à l'image du dieu par la main d'un artiste habile; mais on y remarque une grande pierre, ronde par le bas et se terminant en pointe : elle a la figure d'un cône; sa couleur est noire : les habitants se glorifient de cette pierre, qu'ils disent tombée du ciel; ils font voir aux étrangers qui la considèrent quelques inégalités, quelques formes peu apparentes. Ils affirment que c'est une image imparfaite du soleil, et ils la révèrent à ce titre. Bassien exerçant les fonctions du sacerdoce, qui lui avaient été déléguées comme étant l'aîné, se montrait vêtu à la manière des barbares; il portait une tunique de pourpre, brodée d'or, à longues manches, et qui lui descendait jusqu'aux talons. Une chaussure, également d'or et de pourpre, le couvrait depuis les pieds jusqu'aux cuisses. Sa tête était ornée d'une couronne que des pierres précieuses faisaient étinceler de mille couleurs. Lui-même était dans tout l'éclat de l'adolescence, et le plus beau de tous les jeunes gens de son âge. Tout se réunissait en lui, perfection du corps, fleur de la jeunesse, richesse de la parure : vous l'eussiez comparé aux belles images de Bacchus.

VI. Quand il sacrifiait et que, selon l'usage des barbares, il dansait autour de l'autel au son des trompettes, des flûtes et de toute espèce d'instru-

ments, sa vue excitait l'attentive curiosité de tous les spectateurs, et surtout des soldats, qui connaissaient son origine auguste, et qui ne pouvaient détourner les yeux de sa beauté. Il y avait alors près de la ville d'Émésa une armée considérable, qui protégeait la Phénicie, et qui fut plus tard appelée ailleurs, comme nous le dirons dans la suite de cette histoire. Les soldats, qui allaient souvent à la ville, et qui entraient au temple sous prétexte de remplir un devoir religieux, ne pouvaient se lasser de contempler Bassien. Quelques-uns d'entre eux étaient bannis de Rome, et avaient avec Mæsa d'anciennes relations d'amitié. Cette femme, les voyant dans l'admiration de son enfant, leur fit un récit supposé ou véritable : elle leur annonça « que Bassien était fils naturel d'Antonin, quoiqu'il passât pour le fils d'un autre ; qu'Antonin avait eu commerce avec ses filles qui étaient dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté à l'époque où elle demeurait elle-même au palais avec sa sœur. » Quand ces hommes eurent reçu cette confidence, ils la répétèrent peu à peu à leurs compagnons, et donnèrent bientôt à ce bruit tant de publicité, qu'il se répandit dans toute l'armée. On ajoutait que Mæsa avait des monceaux d'or, et qu'elle les distribuerait sur-le-champ aux soldats, s'ils rendaient le trône à sa race. Les soldats lui promettent enfin qu'ils lui ouvriront les portes du camp, si elle veut s'y rendre de nuit et en secret; qu'ils la rece-

ront parmi eux, elle et toute sa famille, qu'ils déclareront Bassien empereur et fils d'Antonin. Mæsa s'abandonne à leur promesse; elle veut s'exposer à tout danger, plutôt que de rester dans la vie privée et dans un état d'abaissement. Elle sortit de nuit et en secret avec ses filles et ses petits-fils : sous la conduite des proscrits, ils arrivent au mur du camp, où on les reçoit sans difficulté. Aussitôt tous les soldats saluèrent l'enfant du nom d'Antonin, le couvrirent d'une chlamyde de pourpre, et le gardèrent au milieu d'eux. Après avoir rassemblé toutes les provisions nécessaires, reuni près d'eux leurs femmes, leurs enfants et tout ce qu'ils possédaient dans les bourgs et dans les champs voisins, ils fermèrent les portes de leur camp, et semblèrent préparés à soutenir un siége au besoin.

VII. Dès que cet événement fut annoncé à Macrin, qui résidait à Antioche, et que le bruit vint à se répandre dans les autres armées, qu'on avait trouvé un fils d'Antonin et que la sœur de Julie faisait de grandes largesses, les soldats regardèrent tout ce qu'on racontait comme possible, et par cela même comme véritable, et une grande attente remplit leurs esprits. Ils se sentaient disposés et poussés à un changement de choses, par la haine qu'ils portaient à Macrin, par l'amour qu'ils gardaient à la mémoire de son prédécesseur, et avant tout par l'appât de

l'or. Aussi un grand nombre de transfuges alla-t-il grossir l'armée du nouvel Antonin. Macrin, cependant, méprisa ces mouvements comme puérils, et, gardant son indolence accoutumée, il resta à Antioche, et fit marcher un de ses préfets militaires, auquel il confia un nombre de troupes suffisant, selon lui, pour vaincre les forces des rebelles. Mais quand Julien (c'était le nom de l'éparque) fut arrivé et eut pris position au pied des murs du camp, les soldats qui le remplissaient, couvrant aussitôt les tours et les créneaux, montrèrent à l'armée assiégeante le jeune prince qu'ils proclamaient fils d'Antonin, et des sacs d'argent, grande amorce de trahison. Les assiégeants, croyant que c'était en effet le fils d'Antonin, et même qu'il ressemblait beaucoup à cet empereur (leurs yeux complaisants le voulaient ainsi), coupent la tête à leur général et envoient cette tête à Macrin; aussitôt les portes du camp leur sont ouvertes, et ils y sont tous reçus. Les troupes de Bassien, ainsi augmentées, se trouvèrent capables, non-seulement de soutenir un siége avec avantage, mais de combattre de près et en bataille rangée. La multitude de transfuges qui arrivaient, par petites troupes il est vrai, mais chaque jour et sans relâche, avait également grossi leurs forces.

VIII. Macrin, instruit de ces nouvelles, rassemble toutes les troupes dont il dispose, et s'avance comme

pour assiéger l'armée rebelle. Mais Antonin voit que ses soldats, sans attendre le siége, pleins de confiance et d'élan, veulent sortir du camp, courir au-devant de Macrin et combattre en bataille rangée; il marche à leur tête. Les deux armées en vinrent aux mains sur les frontières de la Phénicie et de la Syrie. Les soldats d'Antonin combattaient avec ardeur, craignant, s'ils étaient vaincus, de porter la peine de leur rébellion. Ceux de Macrin, au contraire, faisaient plus mollement leur devoir : un grand nombre prit la fuite, et passa du côté d'Antonin. A ce spectacle, Macrin, redoutant de se voir entièrement abandonné de ses troupes, fait prisonnier, et accablé des plus honteux traitements, n'attendit pas la fin du combat, et vers le soir, dépouillant sa chlamyde et tous les autres ornements impériaux, s'enfuit secrètement avec un petit nombre de centurions qu'il crut les plus dévoués à sa personne; il coupa sa barbe pour ne pas être reconnu, prit un vêtement de voyage, et, la tête toujours couverte, marcha nuit et jour, prévenant le bruit de sa défaite. Les centurions pressaient les chars en toute hâte, et répandaient le bruit que Macrin, toujours empereur, les avait envoyés en mission pour une affaire importante. Pendant que ce prince fuyait ainsi, le combat durait toujours entre les deux armées. Pour Macrin ne combattaient plus déjà que les gardes de sa personne, les troupes

prétoriennes, qui résistaient seules avec courage à tout le reste de l'armée, car c'étaient des hommes d'une haute stature, des soldats d'élite. Toute la masse des troupes combattait pour Antonin. Mais lorsqu'un temps assez long se fut écoulé sans que les soldats de Macrin vissent ce prince ni les insignes impériaux, ils manifestèrent de l'hésitation, de l'incertitude : était-il au nombre des morts ? avait-il pris la fuite ? ils ne savaient à quoi se résoudre eux-mêmes en cette circonstance. Ils ne voulaient plus combattre pour un homme qui avait disparu, et ils rougissaient de se livrer, de se rendre à discrétion comme des esclaves.

IX. Mais dès qu'Antonin fut instruit par des transfuges de l'évasion de Macrin, il leur envoya des messagers pour les informer qu'ils combattaient vainement pour un lâche, pour un fugitif. Il leur promet, sous la foi du serment, leur pardon, l'oubli du passé, et leur propose de devenir ses propres gardes. Ils y consentent, et passent dans ses rangs. Aussitôt il envoie des hommes à la poursuite de Macrin, qui se trouvait déjà fort loin. Ce malheureux fut pris à Chalcédoine, ville de Bithynie, où il s'était arrêté fort malade et accablé par la continuité de sa course. Ceux qui le poursuivaient le surprirent caché dans un faubourg de cette ville, et ils lui tranchèrent la tête. Il avait voulu, dit-on, se rendre à Rome en toute hâte,

comptant sur l'amour du peuple pour lui ; mais comme il passait en Europe par le détroit de la Propontide, et que déjà il approchait de Byzance, il fut assailli, assure-t-on, par un vent contraire qui le poussa vers la mort qui l'attendait. Tant il s'en fallut peu que cet infortuné n'échappât à la poursuite de ses bourreaux. Il périt d'une mort honteuse, pour avoir voulu trop tarder à se rendre à Rome où il eût dû marcher dès le commencement. Il manqua à la fois de prudence et de fortune. Telle fut la fin de ce prince ; et avec lui fut égorgé son fils Diaduménien, qu'il avait fait César.

X. Quand l'armée tout entière fut passée du côté d'Antonin, l'eut salué empereur, et qu'il fut entré en possession du pouvoir ; quand les affaires les plus pressées d'Orient eurent été réglées par son aïeule, par les amis qu'il avait autour de lui (car lui-même était dans un âge tendre, et tout à fait dépourvu d'expérience et d'instruction), il ne s'arrêta pas longtemps en Asie, et se prépara au départ que désirait surtout Mæsa, impatiente de revoir cette cour de Rome à laquelle elle était habituée. Ces événements furent bientôt connus du sénat et du peuple romain ; et on les apprit généralement avec douleur. Mais on se soumettait à la nécessité et aux volontés de l'armée ; on accusait l'indolence et la mollesse de Macrin ; on disait qu'il n'y avait eu d'autre auteur de son infortune que lui-même.

XI. Antonin cependant était parti de Syrie; arrivé à Nicomédie, il y passa l'hiver, la saison l'obligeant à ce séjour. Il mena dès lors une vie déréglée; il reprit ces fonctions sacerdotales pour lesquelles il avait été élevé, et célébra par des danses continuelles le dieu de son pays. Ils se couvrit des vêtements les plus précieux, où se mêlaient l'or et la pourpre; porta des colliers, des bracelets, et plaça sur sa tête une couronne en forme de thiare, et brillante d'or et de pierreries. Son costume tenait le milieu entre la robe des prêtres phéniciens et l'habillement somptueux des Mèdes. Il détestait les vêtements grecs ou romains, disant qu'ils étaient faits de laine, étoffe trop grossière. Les tissus syriens lui plaisaient seuls. Il marchait au son des flûtes et des tambours, quand il célébrait les orgies sacrées de son dieu.

XII. Mæsa ne souffrait qu'avec peine un pareil spectacle : elle s'efforçait par ses prières de déterminer le jeune prince à revêtir le costume romain, avant d'arriver à Rome et de se rendre au sénat, de peur qu'au premier aspect on ne le prît pour un étranger, pour un barbare, et qu'il ne blessât des hommes peu accoutumés à ces vêtements étrangers, et convaincus qu'un pareil luxe ne pouvait convenir qu'à une femme. Mais Antonin méprisait les conseils de son aïeule, et n'écoutait ceux d'aucun autre. Il

n'admettait dans sa société que des hommes dont les mœurs ressemblaient aux siennes, et qui flattaient tous ses vices. Il voulut habituer à la vue de son costume le sénat et le peuple romain, et faire pendant son absence l'épreuve de l'impression que produirait ce spectacle. Il fit exécuter son portrait en pied dans le costume qu'il portait aux processions et aux sacrifices, fit représenter dans le même cadre le dieu auquel il rendait hommage, et il envoya ce tableau à Rome. Il ordonna qu'on le plaçât au milieu du sénat, dans le liéu le plus élevé, au-dessus de la tête de la statue de la Victoire, afin qu'en se rendant à l'assemblée, chaque sénateur brûlât de l'encens et fît des libations de vin en son honneur. Il ordonna de plus que tous les magistrats romains, et tous ceux qui sacrifiaient en public, reconnussent le nouveau dieu Hélæagabale avant tous les autres dieux qu'on invoque dans les sacrifices.

XIII. Lors donc qu'il vint à Rome dans le costume que nous avons décrit, les Romains ne virent rien de nouveau, habitués qu'ils étaient à l'aspect du tableau. Il distribua au peuple les dons accoutumés pour son avénement à l'empire, fit célébrer avec beaucoup de pompe et de magnificence des spectacles variés, et construire à son Dieu un vaste et superbe temple, qu'il entoura d'un grand nombre d'autels. Chaque matin il sortait de son palais pour immoler des héca-

tombes de taureaux et une énorme quantité de brebis; il plaçait ces victimes sur les autels, que couvraient toute espèce d'aromates et qu'arrosaient de nombreuses amphores des vins les plus précieux et les plus exquis. Aussi voyait-on couler ensemble des fleuves de vin et de sang. Il dansait lui-même autour des autels, aux sons des instruments les plus variés. Des femmes de son pays dansaient avec lui, courant, comme lui, autour des autels, portant dans leurs mains des cymbales et des tambours. Tout le sénat, ainsi que l'ordre des chevaliers, assistait à ce spectacle, rangé en cercle sur une espèce d'amphithéâtre. Ce n'étaient point des esclaves ou des hommes des derniers rangs qui portaient sur leurs têtes dans des vases d'or les entrailles des victimes et les parfums; c'étaient les chefs de l'armée, les hommes les plus élevés en dignité qui s'acquittaient de ces fonctions, vêtus, selon l'usage phénicien, de tuniques traînantes et à larges manches, portant au milieu du corps une ceinture de pourpre, et chaussés de lin, comme les devins de Phénicie. Antonin semblait faire le plus grand honneur à ceux qu'il admettait ainsi à prendre part à ses sacrifices.

XIV. Mais quoiqu'il parût toujours occupé de sacrifices et de danses, il n'en fit pas moins périr plusieurs illustres et riches citoyens qu'on lui avait dénoncés comme improuvant et raillant sa manière

de vivre. Il prit pour épouse une femme d'une des premières familles de Rome, lui donna le nom d'Augusta, et peu après, l'ayant répudiée, il lui prescrivit de vivre comme une simple citoyenne, dépouillée de tous ses honneurs. Bientôt (jaloux sans doute de donner une marque de virilité), il feignit d'être pris d'amour pour une jeune prêtresse de Vesta, obligée par les lois religieuses de vivre chaste et de conserver sa virginité jusqu'à la fin de sa vie; il l'arracha du temple même, de ce saint asile de vierges, et la prit pour seconde épouse. Il informa le sénat de ce nouvel hymen par une lettre où il justifiait ainsi cette impiété et ce grand crime : « Il avait éprouvé une des faiblesses humaines, écrivait-il; cette jeune fille lui avait inspiré une passion insurmontable; c'était d'ailleurs une chose convenable et digne de tout respect que le mariage d'un prêtre et d'une prêtresse. » Mais peu après il renvoya encore cette seconde femme, et en épousa une troisième qui descendait de Commode.

XV. Il ne se jouait pas seulement du mariage humain, mais on le vit chercher une épouse pour le dieu dont il était le pontife. Il fit transporter dans sa chambre à coucher la statue de Pallas, que les Romains dans leur adoration cachent et dérobent à tous les yeux. Depuis que cette statue avait été apportée de Troie, on ne l'avait changé de place qu'une fois,(lors

de l'incendie du temple). Antonin ne se fit point scrupule de la déplacer, et la fit amener dans son palais comme une épouse à son Dieu. Puis, disant que cette déesse guerrière et toujours armée déplaisait à son mari, il fit apporter à Rome la statue d'Uranie, pour laquelle les Carthaginois et les autres nations d'Afrique professent une extrême vénération. On dit que l'illustre phénicienne Didon avait érigé cette statue lorsqu'à l'aide de peaux dépecées elle traça l'enceinte de l'antique cité de Carthage. Les Africains appellent cette déesse Uranie, et les phéniciens Astroarchès, affirmant que c'est la lune. Antonin prétendit que l'union de la lune et du soleil était très-sortable; il fit venir la statue de Carthage à Rome, et voulut de plus que la déesse apportât avec elle, à titre de dot, tout l'or, toutes les sommes d'argent que renfermait son temple. Quand la statue fut arrivée, il la maria à son Dieu. Tous les citoyens, tant à Rome que dans toute l'Italie, reçurent l'ordre de fêter cet événement, et de se livrer, soit en particulier, soit en public, à toutes sortes de plaisirs et aux joies de la table, comme si le mariage des deux divinités eût été réel.

XVI. Antonin fit construire dans un faubourg de Rome un temple immense et magnifique; chaque année, au plus fort de l'été, il y conduisait son idole. Il ordonnait pour ce jour diverses solennités: des hippodromes, des théâtres étaient construits

d'avance ; des courses de chars, des spectacles variés, de nombreuses symphonies, des festins splendides, des nuits entières de fêtes et de plaisirs occupaient le peuple, dont Antonin croyait ainsi faire le bonheur. Il conduisait lui-même de la ville au faubourg le dieu placé sur un char étincelant de lames d'or et des pierres les plus précieuses. Le char était traîné par un attelage de six chevaux blancs, de haute taille, sans tache, tout brillant d'or et magnifiquement caparaçonnés. Antonin tenait les rênes. Jamais homme ne montait sur ce char, mais on se tenait tout auprès, et le dieu semblait le diriger lui-même. Antonin courait à reculons devant le char, le visage tourné vers le dieu, et tenant les guides des chevaux. Il faisait tout le chemin courant ainsi en arrière, et regardant le dieu face à face. De peur qu'il chancelât ou ne tombât, ne voyant pas où il marchait, on couvrait abondamment le sol de sable doré, et ses gardes le soutenaient de chaque côté, rendant ainsi sa course assurée. Le peuple courait également des deux côtés du char, agitant une multitude de torches, semant la route de guirlandes et de fleurs. Les statues de tous les dieux, avec leurs magnifiques offrandes, tous les ornements impériaux, les meubles les plus précieux de la couronne, et enfin la cavalerie et toute l'armée suivaient le char du dieu. Quand le prince avait conduit et placé la divinité dans le temple, il célébrait alors ces sacrifices

solennels que nous avons déjà décrits ; puis, montant sur des tours très-élevées construites à cette occasion, il jetait au peuple des vases d'or et d'argent, des robes, des étoffes de toute espèce dont chacun était maître de s'emparer ; il faisait distribuer aussi toutes sortes d'animaux privés ou non privés, à l'exception des porcs, car il s'abstenait de cette viande, selon la coutume phénicienne. Beaucoup de citoyens périrent dans cette espèce de pillage, en s'écrasant mutuellement ou en se jetant sur les lances des soldats : aussi la fête devenait-elle un sujet d'infortune pour bien des familles. Antonin ne cessait de se montrer en public conduisant des chars ou dansant ; il ne se souciait nullement de cacher ses vices ; il se peignait les yeux, se fardait les joues, défigurait par des teintures indécentes la beauté naturelle de son visage, et dans cet état s'exposait aux yeux du peuple.

XVII. Mæsa, voyant tous ces excès, et soupçonnant que cette conduite de l'empereur devait déplaire aux soldats, craignit que, s'il arrivait au prince quelque malheur, elle ne fût obligée elle-même de reprendre sa vie privée. Elle persuada donc à Antonin, qui joignait à ses vices la légèreté et toute l'imprudence de son âge, d'adopter pour fils et de déclarer César son cousin germain, le fils de Mammée, la seconde fille de Mæsa. Elle le détermina par d'adroites flatteries : « Il fallait qu'il s'oc-

cupât uniquement du sacerdoce et du culte de son Dieu; il se devait à la joie de ses fêtes, à ses orgies saintes, à ses devoirs divins; c'était à un autre d'administrer les choses terrestres, et de lui rendre l'exercice de l'autorité souveraine exempt d'embarras et de soucis. Mais il ne fallait pas qu'il cherchât pour cette fonction un homme étranger à sa patrie, à sa famille; c'est à son cousin qu'il devait la confier. » Aussitôt Alexien change de nom, et on l'appelle Alexandre : on métamorphosa ainsi son nom en celui du prince macédonien, tant par respect pour la gloire de ce héros qu'en souvenir de l'espèce de culte que lui avait voué le père présumé des deux princes. Car chacune des filles de Mæsa se glorifiait hautement (et leur mère les imitait), d'avoir eu un commerce adultère avec Antonin, fils de Sévère : leur but, en accréditant ce bruit, était de rendre les jeunes princes chers aux soldats.

XVIII. Alexandre est donc déclaré César, et nommé consul avec Antonin. L'empereur se rend au sénat où il fait approuver ces mesures : il commande, et tous les sénateurs, sans craindre le ridicule, décrètent à l'unanimité qu'Antonin, âgé de seize ans environ, est le père d'Alexandre, qui entrait dans sa douzième année. Quand ce dernier eut reçu le titre de César, Antonin voulut l'initier à ses goûts, lui apprendre la danse, le faire parti-

ciper à son sacerdoce, lui faire prendre le même costume, remplir les mêmes fonctions. Mais sa mère Mammée le détournait de ces actes honteux et peu convenables à un empereur. Elle appelait au contraire en secret des maîtres de toutes sciences, cultivait l'esprit de son fils par des études sévères, l'accoutumait à la palestre et aux exercices virils, et le faisait instruire dans les lettres grecques et latines.

XIX. Cette conduite excitait chez Antonin la plus vive indignation : il se repentit d'avoir adopté Alexandre, d'avoir partagé l'empire avec lui. Il chassa de la cour impériale tous ces professeurs, punit soit par la mort, soit par l'exil, quelques-uns des plus illustres ; il alléguait les motifs les plus ridicules : ces maîtres corrompaient, selon lui, son fils adoptif, en ne lui permettant pas de danser, de se livrer à tous les désordres, en ne songeant qu'à régler sa vie, qu'à l'élever en homme. Il poussa bientôt la démence jusqu'à faire descendre de la scène et des théâtres publics une multitude de comédiens, pour leur confier les charges les plus importantes de l'État. Il mit à la tête des armées un homme qui avait été bateleur et qui dans sa jeunesse avait dansé publiquement sur le théâtre de Rome; un autre de ces personnages quitta également la scène pour diriger l'éducation et les mœurs de la jeunesse, et

fut nommé censeur du sénat et de l'ordre des chevaliers. Antonin remit enfin les plus hautes dignités de la couronne à des conducteurs de chars, à des comédiens, à des mimes, les plus vils des histrions. Pour peu qu'un de ses esclaves ou de ses affranchis se distinguât par quelque turpitude d'éclat, il l'investissait du gouvernement consulaire d'une des provinces de l'empire.

XX. Tout ce qui autrefois semblait digne de respect se trouvait ainsi livré au mépris et à une sorte de prostitution; tous les citoyens, et surtout les soldats s'indignaient de pareils excès et ne les souffraient qu'avec peine. Ils témoignaient hautement leur haine pour la personne du prince, quand ils le voyaient farder son visage avec autant de soin qu'une courtisane, se décorer comme une femme de colliers d'or et de robes somptueuses, et danser en présence de tout le peuple. Aussi avaient-ils pour Alexandre des dispositions plus favorables, et plaçaient-ils de meilleures espérances dans un enfant élevé avec tempérance et avec sagesse. Ils veillaient tous sur lui, voyant qu'Antonin l'environnait de toute espèce de piéges.

XXI. Sa mère Mammée ne lui laissait goûter aucune boisson, aucun mets qui lui fût envoyé par l'empereur. Alexandre ne se servait point des cui-

siniers et des échansons attachés à la cour et au service du palais; il en avait d'autres que lui avait choisis sa mère, et dont la foi était éprouvée. Elle donnait aussi secrètement de l'argent, qu'elle faisait distribuer dans l'ombre aux soldats, pour assurer leur bienveillance à Alexandre par l'appât de l'or, le principal objet de leurs désirs.

XXII. Antonin, qui n'ignorait pas cette conduite, tendait de son côté toutes sortes d'embûches à Alexandre et à sa mère. Mais tous ces complots échouaient grâce à l'aïeule des deux princes, Mæsa, qui joignait à son adresse naturelle l'avantage d'avoir habité pendant de longues années la cour impériale, comme sœur de l'épouse de Sévère, Julie, auprès de laquelle elle avait toujours vécu au palais. Aussi rien ne lui échappait-il de toutes les manœuvres d'Antonin, dont le caractère était d'une extrême légèreté, et qui disait et faisait ouvertement et sans précaution tout ce qu'il méditait. Quand il vit que les piéges lui réussissaient peu, il voulut dépouiller son jeune rival de la dignité de César. Alexandre cessa donc de recevoir chaque matin les salutations d'usage et de se montrer en public; on ne lui rendit plus aucun honneur. Mais les soldats le demandaient hautement; ils s'indignaient qu'on l'eût dépouillé de l'empire. Antonin répandit alors le bruit qu'Alexandre était sur le

point de mourir; il voulut éprouver comment les soldats supporteraient cette nouvelle. Mais ceux-ci, dès qu'ils cessèrent absolument de voir le prince, et que ce bruit eut frappé leurs esprits, firent éclater leur fureur. Ils n'envoyèrent plus à Antonin la garde accoutumée, et, se renfermant dans leur camp, demandèrent à voir Alexandre dans les temples. Antonin, pénétré alors d'une grande terreur, prit avec lui Alexandre, et, le plaçant à ses côtés dans la litière impériale, qui étincelait d'or et de pierres précieuses, vint au camp avec le jeune prince.

XXIII. Les portes s'ouvrent, on les accueille, on les conduit dans le temple du camp. Les soldats saluaient Alexandre avec une joie extraordinaire; ils le poursuivaient de leurs acclamations, et traitaient Antonin avec une froideur marquée. Il en fut courroucé; il passa la nuit dans le temple, tourmenté de cette injure, et furieux contre les soldats. Le lendemain, il ordonna que tous ceux qui s'étaient fait remarquer par la chaleur de leurs acclamations fussent arrêtés comme des séditieux et des perturbateurs, et conduits au supplice. Mais les soldats, transportés d'indignation, poussés d'ailleurs par tant d'autres motifs de haine pour Antonin, veulent renverser enfin un empereur déshonoré. Ils pensent surtout qu'il faut secourir leurs

compagnons emprisonnés. Le temps leur semble opportun, le prétexte légitime; ils tuent Antonin, sa mère Soémis, qui était présente, comme mère, comme impératrice, et enveloppent dans le massacre tous ceux de son cortége qui furent pris dans l'intérieur du camp et reconnus pour ministres et complices de tous ses crimes. Ils abandonnèrent à ceux qui voulurent s'en emparer les corps d'Antonin et de Soémis, pour être honteusement traînés dans Rome. Ces deux cadavres, après avoir été promenés par toute la ville, et accablés de tous les outrages, furent jetés dans les égouts qui coulent vers le Tibre. Ce fut ainsi qu'Antonin, arrivé à la sixième année de son règne, finit, avec sa mère, une vie que nous avons fait connaître. Les soldats, après avoir salué Alexandre empereur, conduisirent au palais ce jeune prince, qui n'était encore que dans sa première jeunesse, et tout à fait soumis à la direction de sa mère Mammée et de son aïeule.

LIVRE VI.

I. J'ai raconté dans le livre précédent comment mourut Antonin. Alexandre, à son avénement au trône, se vit bien entouré de l'appareil extérieur de la dignité souveraine, mais l'administration des affaires publiques et tous les soins de l'empire étaient réglés par les deux princesses. Elles s'efforcèrent de tout ramener aux bonnes mœurs et à la gravité antique. Elles choisirent d'abord dans l'ordre des sénateurs seize membres qui leur parurent les plus distingués par la gravité de leur âge et l'intégrité de leur vie, pour siéger près de l'empereur et former un conseil ordinaire. Rien ne se disait ou ne s'exécutait qu'ils ne l'eussent sanctionné d'abord par leur jugement et par leur suffrage. Le peuple, l'armée et le sénat étaient ravis de cette forme nouvelle du gouvernement, qui, de la plus insolente tyrannie, se trouvait transformé en une sorte d'aristocratie.

II. On s'empressa de rendre à leurs anciens temples, à leurs sanctuaires particuliers, les statues des dieux qu'Antonin avait enlevées ou déplacées. On priva des avantages qu'ils avaient reçus tous ceux

qu'il avait élevés aux honneurs et aux dignités, soit sans motif, soit pour les crimes qui les avaient illustrés : chacun fut obligé de revenir à son rang et à sa condition première. On confia toutes les affaires, tous les emplois civils et ceux du barreau à des hommes renommés pour leur science, et versés dans la connaissance des lois; les fonctions militaires à ceux qui s'étaient fait un nom par leur habileté dans la guerre et dans l'administration. Après avoir ainsi longtemps gouverné l'empire, Mæsa, parvenue à une extrême vieillesse, cessa de vivre. Elle reçut les honneurs réservés aux impératrices et, selon l'usage des Romains, fut placée au rang des déesses. Mammée, restée seule auprès de son fils, s'efforça de le gouverner et de le diriger dans les mêmes principes. Voyant ce jeune homme placé dans le rang suprême, et craignant que l'ardeur de son âge, aidée par la licence du pouvoir absolu, ne le poussât dans quelqu'un des vices naturels à sa famille, elle gardait de toutes parts l'entrée de la cour et ne laissait parvenir auprès du jeune prince aucun homme qui fût décrié pour l'irrégularité de ses mœurs. Elle ne voulait point que son bon caractère fût corrompu par des flatteurs qui tourneraient vers de honteuses passions la fougue naissante de ses désirs.

III. Elle l'engageait à rendre la justice ; et cela fréquemment, et la plus grande partie du jour, afin

que, livré à une occupation honorable et nécessaire à l'empire, il n'eût point de temps à donner au vice. Alexandre était d'ailleurs d'un esprit naturellement doux, indulgent et humain, comme il le montra dans un âge plus avancé. Son règne eut quatorze ans de durée; et il régna sans verser injustement une goutte de sang. On ne peut nommer personne que sa volonté ait sacrifié. On vit des hommes qui s'étaient rendus coupables des plus grands crimes devoir cependant la vie à sa clémence. Aucun empereur, de notre temps, ne donna depuis le règne de Marc-Aurèle un si rare exemple de modération. Il serait impossible de nommer, de se rappeler aucun citoyen qu'Alexandre, pendant tant d'années, ait fait périr sans condamnation.

IV. Le jeune prince blâmait souvent sa mère, et se plaignait de la voir dominée par une extrême avarice et tournant vers ce but toutes ses pensées. Sous prétexte, en effet, d'amasser de l'or pour qu'Alexandre pût au besoin faire aux soldats de généreuses et faciles largesses, elle accumulait des trésors pour elle-même. C'était une tache pour le règne de son fils, quoiqu'il s'opposât à ces excès, quoiqu'il reprochât à sa mère de ravir injustement à quelques citoyens leur fortune et leur héritage.

V. Cependant Mammée donna au prince une épouse

de famille patricienne, puis elle chassa de la cour cette jeune femme, que chérissait son époux, et l'accabla des plus durs traitements, parce que seule elle voulait porter le nom d'Impératrice. Elle refusait ce titre à la jeune princesse, et en vint, à son égard, à un tel point d'insolence, que le beau-père d'Alexandre, quoiqu'il fût traité par son gendre avec les plus grands égards, ne pouvant plus endurer les injures dont Mammée l'accablait lui et sa fille, se réfugia au camp, où il témoigna hautement sa reconnaissance pour Alexandre, qui, disait-il, le comblait d'honneurs, et accusa Mammée des outrages qu'elle lui faisait souffrir. Celle-ci, indignée, ordonna sa mort, et exila en Afrique sa fille, qu'elle avait déjà chassée du palais. Ces violences s'exerçaient contre le gré et la volonté d'Alexandre; sa mère avait trop d'empire sur lui, et il exécutait aveuglément tous ses ordres. C'était en effet le seul reproche qu'on pût lui faire : par sa trop grande douceur, par une déférence excessive et condamnable, il obéissait à sa mère, même dans ce qu'il désapprouvait le plus.

VI. Pendant treize ans, il administra ainsi l'empire, ne donnant, autant qu'il était en lui, sujet de plainte à personne; la quatorzième année de son règne, on reçut soudain des lettres des généraux de Syrie et de Mésopotamie annonçant : « qu'Artaxerce, roi des Perses, après avoir vaincu les Parthes

et leur avoir enlevé l'empire de l'Orient, tué Artaban, qui se faisait appeler le grand roi, et qui portait un double diadème, soumis enfin et rendu tributaires de ses armes tous les barbares de ces contrées, ne voulait point rester en repos, ni se contenir en deçà du Tigre; mais que, franchissant les rives du fleuve et les frontières de l'empire romain, il faisait une incursion en Mésopotamie, menaçait la Syrie, et voulait reconquérir à l'empire des Perses tout ce continent d'Asie que la mer Égée et le détroit de la Propontide séparaient d'Europe. Il était persuadé que ces provinces étaient son patrimoine, et affirmait que depuis Cyrus, qui, le premier, transféra l'empire des Mèdes aux Perses jusqu'à Darius, leur dernier roi, dont Alexandre le Macédonien renversa l'empire, tout ce pays, jusqu'à l'Ionie et la Carie, avait été gouverné par des satrapes perses : qu'ainsi c'était un devoir pour lui de rétablir dans son intégrité et dans toute son étendue l'empire de ses aïeux. » Quand ces événements furent annoncés par les lettres des généraux d'Orient, cette nouvelle soudaine et inopinée troubla vivement Alexandre, qui, depuis son enfance, avait été élevé dans la paix, et s'était toujours livré aux délices de Rome. Aussi résolut-il d'abord, après en avoir conféré avec ses amis, de faire partir une ambassade pour arrêter, s'il était possible, par une lettre énergique, la fougue et les espérances du bar-

bare. Il lui écrivait qu'il ferait bien de rester dans ses limites, de ne point former de nouveaux projets, de ne pas provoquer, dans l'enivrement d'un fol espoir, une aussi vaste guerre. « Chacun, ajoutait-il, devrait se contenter de ses possessions. La guerre qu'il aurait à soutenir contre les Romains ne ressemblerait point à celle qu'il avait faite aux barbares ses voisins et ses compatriotes. » Il rappelait aussi les trophées qu'Auguste et Trajan, Lucius Vérus et Sévère avaient remportés sur ces peuples. Alexandre croyait que l'envoi d'une telle lettre engagerait Artaxerce, soit par la persuasion, soit par la crainte, à se tenir en repos.

VII. Mais celui-ci, s'embarrassant peu du message, pensant que la chose devait se décider par les armes et non par des paroles, poursuivait ses excursions, chassait devant lui et enlevait tout ce qui appartenait aux Romains. Il parcourut et traversa ainsi toute la Mésopotamie, fit un riche butin, et vint assiéger les camps placés sur les rives des fleuves pour la protection de l'empire romain. Présompteux de sa nature, et enflé par ses succès inopinés, il espérait qu'il lui serait facile de tout soumettre. Ce n'étaient point d'ailleurs de faibles raisons qui le poussaient à ambitionner un plus vaste empire. Le premier, en effet, il avait osé attaquer la puissance des Parthes, et rendre la souveraineté aux Perses. Après Darius,

fut dépouillé de son royaume par Alexandre de Macédoine, les Macédoniens et les successseurs d'Alexandre, s'étant partagé toute l'Asie par contrée, gouvernèrent pendant de longues années les nations de l'Orient. Mais la discorde s'étant mise entre eux, et la puissance des Macédoniens s'étant affaiblie par ces guerres continuelles, Arsace, Parthe de nation, fut le premier, dit-on, qui engagea les barbares de ces contrées à secouer le joug de la Macédoine. Il prit le diadème; il régna du consentement des Parthes et des peuples voisins, et la royauté se maintint fort long-temps chez ses descendants jusqu'à Artaban, qui occupa le trône de nos jours. Artaxerce, l'ayant tué, rendit l'empire aux Perses, et, vainqueur de toutes les nations barbares du voisinage, il conçut facilement l'idée de menacer l'empire romain.

VIII. Quand on apprit à Alexandre, qui était toujours resté à Rome, que le barbare poursuivait en Orient ses conquêtes, voyant enfin qu'il lui était impossible de tolérer cette audace, appelé d'ailleurs par les généraux de ces contrées, il se prépara à la guerre, mais avec peine et contre le gré de son cœur. On fit des levées d'hommes en Italie et dans toutes les provinces; et l'on enrôla tous ceux qui par leur force corporelle et la vigueur de l'âge semblaient propres au service militaire. Un grand mouvement se fit dans tout l'empire pour rassembler

des troupes qui fussent égales à cette multitude immense de barbares dont l'on annonçait l'invasion. Alexandre, ayant convoqué les gardes prétoriennes, et leur ayant ordonné de se rendre dans l'enceinte accoutumée, monta sur son tribunal et prononça ces paroles :

IX. « J'aurais voulu, compagnons d'armes, vous faire, comme d'ordinaire, un de ces discours qui m'attiraient autant d'honneur et d'applaudissements que vous éprouviez de plaisir à les entendre. Après avoir joui d'une douce paix pendant de longues années, si l'on vous annonce quelque changement, peut-être vous effrayerez-vous d'appendre ces nouvelles inattendues. Mais si l'homme courageux et sage peut désirer qu'il ne lui arrive rien que d'heureux, il doit aussi savoir supporter les événements les plus contraires. Si le bonheur procure de douces jouissances, les circonstances fâcheuses et difficiles amènent la gloire, quand on s'en tire avec courage. Être l'agresseur, c'est agir avec autant de légèreté que d'injustice ; s'opposer à l'agression, c'est puiser une nouvelle audace dans sa bonne conscience. L'idée seule que nous n'apportons point l'outrage, mais que nous le repoussons, nous remplit d'une forte espérance. Artaxerce, un Perse, après avoir tué son maître Artaban et transféré l'empire à sa nation, s'est enhardi jusqu'à braver vos armes, et au mépris de la

majesté romaine, il ose envahir et dévaster nos provinces. J'ai d'abord essayé de le détourner par des lettres, par la persuasion, de cette folle et insatiable ambition. Mais, entraîné par l'insolence naturelle aux barbares, il refuse de rester sur son territoire, et nous provoque à la guerre. Loin de nous tout délai, toute hésitation : Vétérans, rappelez-vous les trophées qu'avec Sévère et mon père Antonin, vous avez remportés souvent contre ces barbares; et vous, qui êtes dans la force de la jeunesse, désirez l'honneur et la gloire; montrez que si, dans la paix, vous savez être doux et modérés, vous savez aussi, quand la nécessité l'exige, faire la guerre en vaillants soldats! Les barbares ont de l'audace devant une armée qui se retire, qui hésite à les combattre; ils ne résistent pas à qui les attend de pied ferme. Ils ne savent pas se battre en bataille rangée; ils n'espèrent rien d'un engagement général avec l'ennemi; mais ils s'avancent, ils fuient tour à tour; ils n'attendent d'autre fruit de la guerre que leurs rapines. Nous avons tout pour nous, l'ordre, la discipline, et de plus l'habitude de les avoir toujours vaincus. »

X. Ce discours d'Alexandre fut accueilli par les acclamations joyeuses de toute l'armée; et les soldats témoignèrent la plus vive ardeur pour cette guerre. L'empereur leur fait de magnifiques largesses, et leur ordonne de se préparer au départ; il entre ensuite au

sénat, et après y avoir parlé dans le même sens, il décrète l'expédition. Quand le jour fixé arriva, on célébra le sacrifice d'usage au commencement des guerres ; puis Alexandre, conduit par le sénat et tout le peuple, partit de Rome, se tournant de temps en temps vers la ville et pleurant. Il n'était pas un citoyen qui l'accompagnât sans larmes ; car il avait inspiré un grand amour pour sa personne à tout ce peuple au sein duquel il avait été élevé et qu'il avait gouverné avec clémence pendant tant d'années. Il fit la route en grande hâte, visita rapidement les peuples et les armées d'Illyrie, d'où il tira encore de nombreuses troupes, et arriva à Antioche. Là, il disposa tout pour la guerre prochaine, exerça ses soldats et les forma aux habitudes militaires.

XI. Il voulut encore une fois cependant envoyer au Perse une ambassade, et traiter avec lui de paix et d'alliance. Il espérait que sa présence persuaderait ou effrayerait le barbare. Mais Artaxerce renvoya les ambassadeurs romains sans qu'ils eussent pu remplir leur mission, et de son côté adressa, comme députés, à Alexandre quatre cents Perses de la plus haute stature, couverts d'or et de vêtements précieux, remarquables par la beauté de leurs chevaux et de leurs arcs. Il croyait intimider les Romains par l'aspect menaçant de ces hommes, par la pompe de leur costume. Ces ambassadeurs venaient dire « que le grand

roi Artaxerce ordonnait aux Romains et à leur prince d'abandonner toute la Syrie et toutes les provinces d'Asie qui font face à l'Europe, et de laisser les Perses régner jusqu'à l'Ionie et la Carie, sur toutes les nations que séparent d'Europe la mer Égée et le Pont-Euxin; car tout ce territoire appartenait aux Perses, depuis leurs ancêtres. » Quand les quatre cents députés eurent fait cette sommation, Alexandre ordonna qu'on les saisît tous, et après les avoir dépouillés de tout le luxe de leur costume, il les envoya en Phrygie, leur accordant des villages pour y habiter et des champs pour les cultiver. Le seul châtiment qu'il leur infligea fut l'exil. Il eût regardé comme un crime, comme une lâcheté, de priver de la vie des hommes qui ne combattaient pas et qui ne faisaient qu'annoncer les ordres de leur maître.

XII. Sur ces entrefaites, comme Alexandre se préparait à traverser les fleuves et à conduire son armée sur le territoire des barbares, quelques soldats de ceux qui étaient venus d'Égypte quittèrent ses drapeaux, et plusieurs Syriens osèrent former un complot contre l'empereur. Ils furent aussitôt arrêtés et mis à mort. Alexandre fit passer plusieurs corps de troupes sur divers points qui paraissaient les plus propres à arrêter les incursions des barbares. Quand ces dispositions eurent été prises, une armée

immense rassemblée, et que le prince pensa que ses troupes étaient égales en nombre et en force à la multitude des barbares, il les divisa en trois corps, après en avoir délibéré avec ses amis. Il ordonna à l'un de se diriger vers le nord du pays ennemi, de traverser l'Arménie, qui paraissait favorable aux Romains, et de faire invasion sur le territoire des Mèdes. Il envoya le second du côté de l'Orient, vers le point où les confluents du Tigre et de l'Euphrate se jettent, dit-on, dans des marais fangeux, ce qui fait que ces fleuves sont les seuls dont on ne connaisse point l'issue. Gardant avec lui le troisième corps d'armée, qui était le plus considérable, il devait lui-même le conduire aux barbares, en prenant la route du milieu. Il pensait que, par cette diversité de marches, il écraserait les Perses surpris au dépourvu et à l'improviste, et que leurs troupes nombreuses, forcées toujours de se diviser pour résister à ces attaques, en seraient plus faibles, et combattraient avec moins d'ordre et de discipline que de coutume. Les barbares en effet n'ont point, comme les Romains, de troupes soldées, d'armées fixes, permanentes, formées au service militaire. Mais toute la masse des habitants mâles, et quelquefois même des femmes, se rassemble quand le roi l'ordonne. La guerre terminée, chacun rentre dans ses foyers, avec plus ou moins d'avantages, selon la part du butin qui lui est échue. Ce n'est point seulement en temps de

guerre, comme les Romains, qu'ils se servent d'arcs et de chevaux ; mais, dès leur enfance, on les élève au milieu de cet appareil guerrier ; ils passent leur vie à la chasse, ne déposent jamais le carquois, ne descendent point de cheval, et se servent toujours de l'un et de l'autre, soit contre l'ennemi, soit contre les bêtes féroces.

XIII. Alexandre croyait donc avoir pris d'excellentes mesures ; mais la fortune trompa tous ses desseins. L'armée qui avait été envoyée à travers l'Arménie, après avoir franchi, avec beaucoup de peine et de fatigue, les montagnes hautes et escarpées de ce pays (quoique l'été, qui durait encore, lui rendit la route moins pénible), fit irruption dans le royaume des Mèdes, le dévasta, brûla beaucoup de villages et fit un riche butin. Le roi de Perse, instruit de cette attaque, marcha au secours de la Médie avec toutes les forces dont il put disposer. Mais il lui fut impossible d'arrêter entièrement les progrès des Romains ; car ce pays montueux permettait aux fantassins une marche assurée et un passage facile. Mais la cavalerie des barbares, arrêtée dans sa course par l'aspérité des montagnes, ne pouvait ni entourer ni charger l'ennemi. Tout à coup on vint annoncer au roi de Perse qu'une autre armée romaine se montrait dans la partie orientale du pays des Parthes, et qu'elle ravageait les campagnes. Artaxerce, crai-

gnant que les Romains, après avoir facilement dévasté cette région, ne se jetassent sur la Perse, laissa en Médie les forces qu'il crut suffisantes pour la défense de cette province, et se dirigea lui-même avec toute son armée vers l'Orient. L'armée romaine marchait négligemment, ne rencontrant ni ennemi, ni résistance; elle espérait d'ailleurs qu'Alexandre, avec le troisième corps, le plus fort et le plus nombreux, s'était précipité sur le centre des barbares, que ceux-ci, occupés à repousser cette attaque, leur laisseraient un accès facile et assuré. On avait recommandé à tous les corps d'armée de s'avancer en pillant, et un lieu avait été assigné, où les trois divisions devaient se réunir, emmenant leur butin et leurs prisonniers. Mais Alexandre trompa cet espoir; il n'amena point la troisième armée; il n'entra pas sur le territoire ennemi, soit qu'il craignît le danger, et qu'il ne voulût pas exposer sa vie et sa personne pour l'empire romain; soit que sa mère, par les craintes naturelles à son sexe et par son excessive tendresse, l'eût retenu. Cette princesse étouffait en lui toute ardeur belliqueuse, en lui persuadant que c'était à d'autres à s'exposer pour sa cause, et qu'il ne devait point combattre lui-même. Ce contre-temps causa la perte de l'armée qui était entrée chez les Parthes. Le roi de Perse, survenant avec toutes ses troupes, lorsqu'elle s'y attendait le moins, cerne les Romains, les entoure comme d'un immense filet, fait pleuvoir sur

eux de toutes parts une multitude de traits, et détruit cette armée entière. En petit nombre, les soldats romains ne pouvaient résister à cette foule immense d'ennemis. Il leur fallait continuellement couvrir de leurs boucliers les parties nues de leur corps, exposées à une grêle de flèches. Tout ce qu'ils désiraient, c'était de sauver ainsi leur vie : ils ne pouvaient plus songer à combattre. Serrés en masse, entourés de leurs boucliers comme d'un rempart, ils soutenaient une espèce de siége : écrasés sous une nuée de javelots, ils résistèrent aussi vaillamment qu'ils le purent dans cette position, jusqu'à ce qu'enfin ils périrent tous. Calamité terrible et presque sans exemple pour les Romains ! Une grande armée était détruite, qui ne le cédait ni en courage, ni en force, à aucune des anciennes armées romaines. Un succès aussi important enfla l'orgueil du Perse et lui fit espérer de plus grandes choses.

XIV. Quand ces nouvelles furent apportées à Alexandre, qui était alors malade, soit de chagrin, soit par l'influence d'un climat nouveau pour lui, il tomba dans une affliction profonde, et le reste de l'armée conçut contre lui une violente colère. Les soldats s'indignaient que par un mensonge, par un manque de parole, il eût livré l'armée qui, sur son ordre, avait pénétré chez les Parthes. Cependant il devint impossible à l'empereur de supporter plus

longtemps son mal et la chaleur du climat; il voyait d'ailleurs toute son armée malade, et surtout les soldats illyriens, qui, habitués à une température humide et froide, et ne cessant de prendre trop de nourriture, selon leur coutume, succombaient à une épidémie mortelle. Il résolut donc de retourner à Antioche. Il envoya des courriers porter à l'armée, qui était en Médie, l'ordre de revenir. Une grande partie de cette armée périt dans les montagnes pendant sa retraite. Beaucoup de soldats perdirent dans cette région glacée les extrémités de leurs membres: à peine revint-il quelques hommes de ce corps nombreux. Alexandre ramena à Antioche les troupes qu'il avait avec lui et qui étaient aussi fort diminuées. Ce fut une grande douleur pour toute l'armée et une grande honte pour Alexandre, qu'il eût manqué ainsi de prudence et de fortune, et que ces trois corps d'armée, formés par lui, eussent presqu'entièrement succombé à des calamités diverses, aux maladies, à la guerre, aux frimats.

XV. L'empereur, de retour à Antioche, se rétablit facilement, grâce à l'air salubre et tempéré par des cours d'eau qu'il respirait dans cette ville après les brûlantes chaleurs de la Mésopotamie; il songea alors à regagner l'amour des soldats, et à consoler le chagrin de leurs revers par d'abondantes largesses (le seul remède qu'il connût pour reconquérir leur bienveil-

lance). On le vit aussi rassembler et exercer de nouvelles troupes dans le dessein de marcher de nouveau contre les Perses, s'ils recommençaient les hostilités et refusaient de se tenir en repos chez eux. Mais on ne tarda pas à apprendre que le roi de Perse avait licencié son armée et renvoyé chaque soldat dans ses foyers. Quoique les barbares eussent eu, par les résultats de la guerre, l'apparence de la supériorité, cependant ils avaient été fort affaiblis par les fréquents combats dont la Médie fut le théâtre, et par la bataille qui s'était livrée chez les Parthes; ils avaient eu beaucoup de morts, beaucoup de blessés. Les Romains n'avaient pas été vaincus par le défaut de courage; ils avaient souvent porté à leurs ennemis des coups funestes, et leur infériorité numérique causa seule leur perte. Des deux côtés, le nombre des morts fut à peu près le même; mais la victoire resta au grand nombre de barbares qui survivaient, et non pas à leur courage. Ce qui prouva, d'une manière assez décisive, le mal qu'on leur fit dans cette guerre, c'est que, pendant trois ou quatre ans, ils restèrent en paix et ne prirent point les armes. Alexandre, instruit de leur situation, demeurait à Antioche.: joyeux de son repos et délivré de tous les soucis de la guerre, il se livrait aux plaisirs de cette voluptueuse cité. Il pensait que, si les Perses s'étaient mis sur le pied de paix, leur repos ne pouvait s'interrompre de longtemps, que le roi barbare aurait de longs délais, de longs re-

tards à subir, avant de pouvoir faire marcher de nouveau son armée. Car dès qu'elle est une fois congédiée, il n'est point facile de la réunir sous les drapeaux. Les Perses, comme nous l'avons déjà dit, n'ont point de troupes disciplinées; c'est une multitude confuse plutôt qu'une armée; les soldats ne reçoivent point d'autres vivres que ceux qu'ils apportent chacun pour leur usage, à leur arrivée; ce n'est qu'avec peine qu'ils se laissent arracher de leurs demeures; ce n'est qu'à regret qu'ils abandonnent leurs femmes, leurs enfants et leurs foyers. Tout à coup des courriers et d'importantes dépêches vinrent troubler Alexandre et le jeter dans de plus grandes inquiétudes. Les généraux auxquels était confié le gouvernement de l'Illyrie lui écrivaient « que les Germains, franchissant le Rhin et le Danube, dévastaient le territoire de l'empire, inquiétaient, par de continuelles incursions, les armées campées sur le bord des fleuves, et envahissaient en corps nombreux les villes et les villages; que les peuples d'Illyrie, placés sur les frontières et dans le voisinage de l'Italie, se trouvaient dans un grand péril; que sa présence était nécessaire, ainsi que celle de toute l'armée qu'il commandait. » Ces nouvelles alarmèrent Alexandre, et contristèrent les soldats illyriens, qui se regardaient comme frappés d'un double malheur, en songeant aux revers qu'ils avaient éprouvés dans la guerre de Perse, et en apprenant que leurs familles étaient

massacrées par les Germains. Ils ne cachaient point
ur indignation; ils accusaient Alexandre, qui avait
erdu, par négligence ou par crainte, les affaires
'Orient, et qui montrait de l'hésitation et de la len-
ur à s'occuper de celles du Nord. L'empereur et
s amis qui l'entouraient commençaient à trembler
ur l'Italie elle-même. A leur avis, le danger était
ien moindre de la part des Perses que de celle des
ermains. Les peuples d'Orient, séparés de l'Italie
ar une grande étendue de terre et de mer, entendent à
eine parler de cette contrée, tandis que les nations
'Illyrie, resserrées dans un étroit espace, et n'occu-
ant qu'une faible partie du territoire de l'empire,
endent les Germains limitrophes et tout-à-fait voi-
ins de l'Italie. L'empereur ordonna donc le départ,
on sans regret et sans chagrin, mais parce que la
écessité l'y forçait. Il laissa le nombre de troupes
u'il crut suffisant pour la défense des rives romai-
s, fortifia avec soin les camps, les citadelles, en
ompléta les garnisons, et se mit lui-même en marche
our la Germanie avec le reste de son armée. Il fit
route en grande hâte, et se trouva bientôt sur les
ords du Rhin. Là il acheva tous ses préparatifs
our la guerre de Germanie. Il fit couvrir le fleuve
e bateaux qui, joints ensemble, devaient offrir à
s soldats un passage facile. Les deux plus grands
euves du Nord, le Rhin et le Danube, coulent l'un
ans la Germanie, l'autre en Pannonie; pendant l'été,

ils sont navigables, à cause de la profondeur et de la largeur de leur courant; mais pendant l'hiver, gelés par la rigueur du froid, on les traverse à cheval comme une plaine. L'eau de ces fleuves, auparavant si limpide, durcit alors jusqu'au fond, et acquiert tant de solidité que, non-seulement elle résiste à la corne du cheval et au pied de l'homme, mais ceux qui veulent s'en procurer viennent avec des haches et des coignées, en guise d'urnes et d'amphores, la brisent, et emportent dans leurs mains, comme une pierre, cette eau qu'ils ont puisée sans vase. Telle est la nature de ces fleuves.

XVI. Alexandre avait dans son armée beaucoup de Maures et un grand nombre d'archers qu'il avait emmenés avec lui d'Orient; les uns venaient du pays des Osroéniens, les autres étaient des Parthes, qui avaient déserté leurs drapeaux, ou que l'appât de l'or avait engagés à le suivre comme auxiliaires. Il formait ces troupes, songeant à les opposer aux Germains. Ce sont en effet celles qui leur sont le plus redoutables. Les Maures lançent à une grande distance leurs javelots; ils se précipitent sur l'ennemi, puis reculent avec une extrême agilité; les archers dirigent de loin, comme sur un but assuré, leurs flèches sur les têtes nues, sur les corps élevés des barbares. Souvent les Germains s'élançaient pour combattre de pied ferme; ils engageaient une lutte opi-

ilâtre, et souvent se montraient égaux aux Romains. Telle était la position des choses. Alexandre, cependant, prit le parti d'envoyer aux Germains une députation et de traiter avec eux de la paix. Il leur promettait de leur fournir tout ce dont ils auraient besoin, et de ne pas épargner l'or pour les satisfaire. C'est par cet appât surtout que se laissent prendre les Germains, extrêmement avides d'argent, et vendant toujours pour de l'or la paix aux Romains. Alexandre s'efforçait donc d'acheter d'eux la tranquillité et une alliance, plutôt que de courir les chances d'une guerre.

XVII. Mais ses soldats supportaient avec peine qu'on leur opposât de vains retards et que l'empereur, loin de montrer aucun zèle, aucun empressement pour la guerre, s'occupât uniquement de courses de chars et de plaisirs, lorsqu'il aurait dû poursuivre les Germains et tirer vengeance de leurs premiers désastres. Il y avait dans l'armée un chef nommé Maximin, né, disait-on, dans la partie la plus reculée, la plus barbare de la Thrace, et dans un simple village. Il avait d'abord gardé les troupeaux dans son enfance ; puis dans la vigueur de l'âge, sa taille élevée et sa force le firent entrer comme soldat dans la cavalerie. Peu à peu, comme si la fortune l'eût conduit par la main, il passa par tous les grades, et se vit confier le commandement des armées et le gou-

vernement des provinces. Alexandre, en considération de cette longue expérience que Maximin avait acquise de l'art militaire, l'avait mis à la tête de toutes les nouvelles levées, pour les exercer, les rendre propres à la guerre. Remplissant avec le plus grand zèle l'emploi qu'on lui avait confié, il se concilia la vive affection des soldats, qu'il ne se bornait pas à instruire de ce qu'ils devaient faire, mais auxquels il donnait lui-même l'exemple dans tous leurs travaux. Aussi n'étaient-ils pas seulement des élèves, mais des émules qui se proposaient son courage pour modèle. Il sut encore les attacher à sa personne par des présents, par des égards de toute espèce. Autant ces jeunes soldats, dont le grand nombre était composé surtout de Pannoniens, se montraient charmés du courage de Maximin, autant ils témoignaient de mépris pour Alexandre, qui, disaient-ils, était soumis aux volontés de sa mère, abandonnait à l'autorité et aux caprices d'une femme la direction des affaires, et conduisait lui-même la guerre actuelle avec tant de mollesse et de timidité. Ils se rappelaient mutuellement à la mémoire les malheurs causés en Orient par son indolence; ils se demandaient entre eux ce qu'il avait fait de courageux et de viril depuis son entrée en Germanie. Naturellement portés d'ailleurs aux choses nouvelles, lassés du règne présent, dont la longue durée leur était à charge, et qui ne leur rapportait plus rien, car toutes les munificences du prince

étaient épuisées ; convaincus que le nouveau règne qu'ils se préparaient serait aussi profitable à leur cupidité que cher à l'ambition et aux vœux de l'homme qui le recevrait contre toute attente, ils résolurent de renverser Alexandre et de déclarer « empereur et Auguste » Maximin, leur compagnon d'armes, leur camarade de tente, que son expérience et son courage rendaient si propre à la guerre actuelle. Ils se rassemblent donc en armes dans leur camp de manœuvres ; Maximin survient et arrive au milieu d'eux comme pour les exercices accoutumés, et alors, soit qu'il fût étranger à cet événement, soit qu'il l'eût préparé d'abord dans le silence, ils le couvrent de la pourpre impériale, et le proclament empereur. Maximin refuse d'abord ; il rejette la pourpre qu'on lui offre ; mais, les voyant insister le fer à la main, et le menacer de la mort, il préfère le danger de l'avenir au péril présent, et se résigne à l'honneur de la couronne : depuis longtemps d'ailleurs, disait-il, des oracles, des songes lui avaient fréquemment annoncé une telle fortune. Il proteste toutefois que ce n'est ni de son gré, ni de sa propre volonté, qu'il reçoit l'empire, mais pour obéir à la volonté des soldats ; il leur recommande en même temps de soutenir par une exécution prompte ce qu'ils ont résolu de faire ; de prendre leurs armes, de marcher sans délai vers Alexandre, avant qu'il fût instruit, et de devancer le bruit de leur révolte. Il fallait effrayer les soldats qui

l'entouraient et les gardes de sa personne, les amener à un consentement par la persuasion, ou les contraindre facilement par la force et par la surprise d'une attaque inattendue.

XVIII. Quand il eut tout à fait exalté leur dévouement et leur ardeur, doublé leur ration de vivres, promis à leur cupidité des sommes immenses, de magnifiques largesses, et accordé le pardon de toute peine afflictive et infamante, il les conduisit au danger. Le lieu où campait Alexandre avec ses troupes ne se trouvait qu'à peu de distance. Lorsqu'on vint annoncer à Alexandre ce mouvement de Maximin, frappé d'un grand trouble, épouvanté de cette nouvelle imprévue, il s'élança de la tente impériale comme un furieux, pleurant et tremblant tout à la fois. Tantôt il accusait Maximin, l'appelant ingrat et perfide, énumérant tous les bienfaits dont il l'avait comblé; tantôt il reprochait aux jeunes soldats d'avoir, sans motifs et au mépris de tous leurs serments, formé cet audacieux complot; il promettait d'accorder tout ce qu'on lui demanderait, de faire dans le gouvernement toutes les réformes qu'on pourrait exiger de lui. Les soldats de sa garde poussent ce jour-là en son honneur des acclamations inaccoutumées, et le reconduisent jusqu'à sa tente, en lui promettant de le défendre de toutes leurs forces. La nuit se passe, et au point du jour, on vient lui annoncer que Maxi-

min approche, qu'on voit au loin se soulever des tourbillons de poussière, qu'on entend les cris d'une grande multitude qui s'avance. Alexandre sort de nouveau dans la plaine, convoque ses soldats et les supplie de « combattre pour sa défense, de sauver un prince qu'ils ont élevé eux-mêmes, et qui, pendant quatorze ans de règne, ne leur a point donné le moindre sujet de plainte. » Après les avoir ainsi excités tous à la compassion et à la pitié, il leur ordonne de s'armer, de sortir du camp pour repousser l'attaque. Les soldats promettent d'abord ; mais peu à peu ils se retirent, ils refusent de prendre les armes. Quelques-uns même demandent la tête du préfet du prétoire et des autres favoris d'Alexandre, sous prétexte qu'ils sont les vrais auteurs de cette trahison. D'autres reprochent à sa mère sa cupidité, les trésors qu'elle cache à tous les yeux ; ils l'accusent d'avoir attiré sur Alexandre, par son excessive avarice, par ses économies sordides, la haine de l'armée entière. Ils restèrent pendant quelque temps immobiles à pousser ces confuses clameurs. Mais quand les soldats de Maximin se trouvèrent en vue de ceux d'Alexandre, quand ils exhortèrent leurs compagnons à abandonner une femme avare et un enfant pusillamine, esclave de sa mère, à se ranger sous les drapeaux d'un homme brave et expérimenté, d'un compagnon d'armes qui avait passé sa vie dans les camps et dans les travaux guerriers ; obéissant à la voix de leurs

frères, ils quittent Alexandre, se joignent à Maximin, et ce chef est proclamé empereur par toute l'armée. Cependant Alexandre, tremblant et à demi mort, retourne avec peine à sa tente. Il se jette dans le sein de sa mère, et là, dit-on, pleurant, l'accusant d'être la seule cause du sort qu'il éprouve, il attend son meurtrier. Maximin, salué Auguste par toute l'armée, envoie un tribun et quelques centurions pour tuer Alexandre, sa mère et tous ceux de sa suite qui pourraient opposer quelque résistance. Ces officiers arrivent, et, se précipitant dans la tente, tuent l'empereur, Mammée, et tous les courtisans qu'ils croient les amis et les favoris du prince. Quelques-uns, qui parviennent à fuir et se cacher, n'échappent à ce massacre que pour un temps ; car, peu après, Maximin les fit tous saisir et égorger. Telle fut la fin d'Alexandre et de sa mère, après qu'il eut régné quatorze ans, sans exciter parmi ses sujets aucune plainte, et sans répandre de sang. Il fut pur, en effet, de tout meurtre, de toute cruauté, de toute action injuste, toujours porté à l'humanité et à la bienfaisance. En un mot, le règne d'Alexandre mériterait d'être loué sans restriction, si la cupidité, si l'avarice sordide de sa mère n'eussent fait rejaillir sur lui une tache d'infamie.

LIVRE VII.

I. Nous avons consacré le livre précédent à la vie d'Alexandre, et nous avons raconté sa mort après un règne de quatorze ans. Maximin, parvenu à l'empire, changea totalement la face des choses : il usa de son pouvoir avec violence, avec une rigueur qui inspira l'effroi. Il s'efforça de faire succéder partout au gouvernement le plus doux et le plus modéré toutes les cruautés de la tyrannie. Il était poussé à ces excès par la conscience de son origine obscure, par l'idée que, le premier, il avait été élevé de la condition la plus abjecte à une si haute fortune. Il n'était pas moins barbare de caractère et de mœurs que de nation. Il avait conservé ces inclinations sanguinaires, naturelles à son pays et à son climat, et mettait tous ses soins à affermir son règne par la cruauté, craignant toujours qu'il ne fût un objet de mépris pour les sénateurs et pour tous ses sujets, et qu'ils songeassent moins à son élévation présente qu'aux langes grossières de son berceau. En effet, on répandait partout ce bruit déshonorant pour sa vanité, qu'après avoir gardé les troupeaux dans les montagnes de la Thrace, et s'être enrôlé, à cause de sa haute

stature et de sa force corporelle, dans l'obscure milice de ces contrées, la fortune l'avait conduit comme par la main jusqu'au trône de Rome. Maximin commença par éloigner tous les amis qui entouraient Alexandre, et les conseillers qu'on lui avait choisis dans le sénat; il renvoya les uns à Rome, écarta les autres en leur confiant des charges lointaines. Il désirait être seul à l'armée; il voulait qu'il n'y eût autour de lui personne qui se crût supérieur à lui par la conscience d'une naissance illustre. Il voulait, comme du haut d'une citadelle inexpugnable, sans qu'il y eût en sa présence aucun homme à qui il fût obligé de témoigner du respect, se livrer à son aise à tous les actes du despotisme. Il chassa de la cour impériale tous les officiers qui avaient été au service d'Alexandre pendant tant d'années, et fit périr la plupart d'entre eux, les soupçonnant de complots, car il savait qu'ils pleuraient la mort de leur maître.

II. Mais une circonstance nouvelle vint stimuler encore sa cruauté naturelle et augmenter sa fureur contre tous les Romains : ce fut la découverte d'une conjuration tramée contre ses jours, et dans laquelle avaient trempé beaucoup de centurions et le sénat tout entier. Il y avait un patricien, personnage consulaire, nommé Magnus. Ce fut lui qu'on dénonça à Maximin comme rassemblant contre lui des forces, et comme solli-

citant les soldats de transférer l'empire sur sa tête. Telle devait être, disait-on, la marche du complot. Maximin, après avoir fait jeter un pont sur le Rhin, était sur le point de s'avancer contre les Germains; car, dès qu'il eut pris en main le pouvoir, il s'était vivement occupé de la guerre. Comme on semblait l'avoir choisi pour le trône à cause de sa taille élevée, de sa force guerrière et de son expérience dans le métier des armes, il voulait confirmer sa réputation et l'opinion qu'avaient conçue de lui les soldats; il voulait prouver en même temps qu'on avait eu raison d'accuser l'indolence d'Alexandre et sa timidité dans la guerre. Aussi ne cessait-il de former et d'exercer ses soldats. Lui-même, toujours sous les armes, animait par son exemple et par ses discours le zèle de son armée. Le pont était donc achevé, et Maximin allait passer le fleuve pour attaquer les Germains. On disait que Magnus avait engagé un grand nombre de soldats, les meilleurs de toute l'armée, et surtout ceux auxquels étaient confiées la garde et la conservation du pont, à le détruire aussitôt que Maximin l'aurait passé, afin de le livrer aux barbares, tout moyen de retour lui étant enlevé. Ce fleuve est en effet très-large et d'une profondeur extrême, et Maximin n'eût jamais pu revenir sur ses pas, ne trouvant sur la rive ennemie aucune embarcation qui pût suppléer à la rupture du pont. Tel était le bruit sur ce complot, soit que l'accusation fût fondée,

soit qu'elle fût supposée par l'empereur. Il serait difficile de rien affirmer sur ce sujet, car l'affaire ne donna lieu à aucune enquête. Maximin n'accorda pas même aux accusés la faveur d'un procès, ni la liberté de la défense; mais, ayant fait saisir sur-le-champ tous ceux sur qui tombaient ses soupçons, il les fit périr sans en épargner un seul.

III. Une révolte vint aussi à éclater parmi les archers Osroéniens. Ces soldats, qu'affligeait vivement la mort d'Alexandre, ayant rencontré un des anciens amis de ce prince, personnage consulaire (il se nommait Quartinus, et Maximin l'avait renvoyé de l'armée), le saisirent, et malgré lui, sans qu'il fût prévenu de rien, le placèrent comme chef à leur tête. Ils le revêtirent de la pourpre, portèrent le feu devant lui, lui rendirent des honneurs dont il sentait le danger, et l'élevèrent à l'empire malgré sa résistance. L'infortuné, pendant qu'il dormait dans sa tente, fut lâchement attaqué de nuit, et tué par celui qui demeurait avec lui, par un homme qu'il croyait son ami et qui était l'un des anciens chefs des Osroéniens. Il se nommait Macédo et avait été l'un des partisans, l'un des auteurs de l'élévation de Quartinus à l'empire et de la révolte des archers. Sans avoir contre Quartinus aucun motif d'inimitié ou de haine, il tua celui qu'il avait élevé de force au trône, et qu'il avait sollicité vivement d'accepter l'empire. Pensant faire à Maxi-

min le plus magnifique et le plus agréable présent, il lui porta la tête du malheureux qu'il avait égorgé.

IV. Mais l'empereur, quoique charmé de cette action, qui le délivrait d'un homme en qui il voyait un ennemi, trompa les grandes espérances du meurtrier, qui s'attendait à une récompense brillante, et le fit périr, pour le punir d'avoir été l'auteur de la sédition, d'avoir tué celui qu'il y avait entraîné par force et de s'être montré sans foi envers un ami. Ces événements portèrent à une violence et à une cruauté nouvelles le caractère naturellement féroce de Maximin. Ce prince était terrible par son seul aspect; on n'eût trouvé personne, ni parmi les athlètes grecs, ni parmi les plus belliqueux des barbares, qui lui fût comparable pour la taille et pour la vigueur.

V. Quand il eut achevé tous ses préparatifs, il prit avec lui toute son armée, traversa le pont sans crainte et se livra tout entier à la guerre contre les Germains. Il emmenait avec lui une multitude immense de soldats, et presque toutes les troupes de l'empire romain, ainsi qu'un grand nombre d'archers maures, d'Osroéniens et d'Arméniens. Les uns étaient sujets de l'empire, les autres amis et alliés. Il avait aussi des Parthes que l'argent avait entraînés à la désertion, ou qui avaient été pris à la guerre et contraints de servir les Romains. Cette nombreuse

armée avait été rassemblée d'abord par Alexandre, mais accrue par Maximin et formée par lui au service militaire. Les Maures armés de javelots et les archers semblent surtout propres à combattre les Germains, parce qu'ils savent fondre sur eux brusquement, à l'improviste, et se replier avec tout autant de rapidité. Entré sur le territoire ennemi, Maximin parcourut une grande étendue de pays sans trouver de résistance : les barbares s'étaient retirés devant lui. Il dévasta toute leur contrée. C'était précisément l'époque où les blés sont mûrs ; il incendia les bourgs et les livra au pillage de ses soldats. Le feu dévore avec une extrême facilité les villes de Germanie et toutes les habitations de ces barbares : car ils manquent de pierres et de briques, mais ils ont des forêts très-fournies d'arbres ; aussi, dans cette grande abondance de bois, ils se construisent des espèces de cabanes avec des planches rapportées et jointes ensemble. Maximin s'avança fort avant et dans tous les sens, ravageant tout le pays, comme nous l'avons dit plus haut, emmenant un immense butin, et abandonnant à ses soldats les troupeaux qu'ils rencontraient sur leur passage. Les Germains, après avoir quitté les plaines et tous les lieux dépouillés d'arbres, s'étaient cachés dans les bois, et se maintenaient à l'entour de leurs marais, pour y combattre et pour y manœuvrer avec avantage. L'épaisseur des arbres devait en effet les préserver des traits et des javelots de l'ennemi, et

la profondeur des marais offrait aux Romains de grands dangers à cause de leur ignorance des lieux, tandis que, connaissant eux-mêmes par expérience les endroits impraticables et les endroits sûrs, ils les traversaient facilement, plongés dans l'eau jusqu'aux genoux. Les Germains sont d'excellents nageurs, car ils ne se baignent que dans l'eau des fleuves.

VI. Ce fut donc principalement dans ces lieux que les engagements se livrèrent, et ce fut là que l'empereur commença la guerre avec une brillante valeur. Les Germains, dans leur fuite, s'étaient retirés dans un de leurs marais; les Romains hésitaient à y entrer pour les poursuivre; Maximin le premier y lance son cheval, quoiqu'il fût plongé dans l'eau jusqu'au-dessus du ventre, et tue les barbares qui lui résistent. Le reste de l'armée, craignant de livrer son empereur qui combat pour elle, ose à son tour pénétrer dans le marais; un grand nombre d'hommes périt de part et d'autre; l'armée romaine éprouva des pertes, mais presque tous les barbares qui avaient pris part à ce combat furent taillés en pièces, grâce au courage impétueux de Maximin. Le marais fut rempli de cadavres, et le lac rougi de sang offrait l'image d'un combat naval au milieu d'une armée de terre.

VII. Maximin ne se contenta pas d'annoncer par

une lettre au sénat et au peuple romain cette bataille et ses propres hauts faits, mais il les fit peindre dans un grand tableau et exposer devant le sénat, afin que les Romains pussent, non-seulement apprendre ses exploits, mais les voir. Le sénat, dans la suite, fit enlever ce tableau, ainsi que tous les autres monuments qu'on avait érigés en l'honneur de Maximin. D'autres combats se livrèrent encore, auxquels il prit toujours la part la plus active, et qui fournirent de nouvelles occasions de louer sa valeur infatigable. Ayant fait prisonniers un grand nombre de barbares et conquis de riches dépouilles aux approches de l'hiver, il retourna en Pannonie. Il s'arrêta à Sirmium, la plus grande ville de cette province, et prépara tout pour faire au printemps une nouvelle irruption en Germanie. Il menaçait les barbares (et semblait devoir exécuter sa menace) de soumettre toute la Germanie jusqu'à l'Océan.

VIII. Tel était Maximin dans la guerre; et il se serait élevé jusqu'à la gloire, s'il n'eût été trop cruel et trop terrible pour ceux qui l'entouraient et pour tout son peuple. A quoi servait la destruction des barbares, si de nombreuses exécutions ensanglantaient Rome et les provinces? Était-ce un avantage pour l'empire qu'il fît sur les Germains tant de butin et de prisonniers, lorsqu'il dépouillait les Romains et qu'il enlevait la fortune de ses sujets? On accordait

toute licence aux délateurs, ou plutôt on les encourageait à calomnier les citoyens, à remonter, s'il le fallait, jusqu'aux aïeux pour accuser les descendants, à soulever des procès ignorés, ou qui n'avaient jamais existé. Il suffisait d'être appelé en justice par un délateur, pour sortir de sa maison vaincu d'avance et dépouillé de tous ses biens. Chaque jour on pouvait voir réduits à la mendicité des hommes qui, la veille, vivaient dans l'opulence. Telle était l'insatiable cupidité d'une tyrannie qui donnait pour prétexte à ses exactions les largesses continuelles qu'il fallait faire aux soldats. Maximin prêtait à toutes les calomnies une oreille facile; il ne tenait nul compte de l'âge ou du rang. Bien souvent sur l'accusation la plus faible, la plus légère, il faisait saisir des gouverneurs de provinces ou des commandants d'armée, personnages qui avaient exercé la dignité consulaire et qu'entourait la gloire de leurs anciens trophées; il ordonnait qu'on les emmenât seuls, sans suite, sur des chariots, qu'on les fît voyager le jour et la nuit pour les conduire ainsi d'Orient, d'Occident ou du Midi (selon le lieu de leur résidence) en Pannonie, où il demeurait alors. Après les avoir accablés de mauvais traitements et d'outrages, il les punissait de l'exil ou de la mort. Tant que Maximin ne se conduisit ainsi qu'envers quelques particuliers, et que ces malheurs ne s'étendirent pas au delà du cercle de leurs familles, les habitants des villes et ceux des provinces n'en

furent que médiocrement touchés. Le peuple, en effet, ne s'occupe guère du malheur des puissants et des riches ; souvent même, sa malignité, sa méchanceté s'en réjouit, tant il porte envie à la puissance et à la fortune.

IX. Mais quand Maximin eut réduit à la pauvreté la plupart des familles illustres (ce qui lui paraissait peu de chose et ne contentait nullement son avarice), il passa aux propriétés publiques, et détourna pour lui-même les trésors des villes, destinés soit à l'achat du blé, soit aux besoins du peuple, soit aux théâtres ou aux fêtes ; bientôt les trésors des temples, les statues des dieux et des héros, les monuments élevés aux frais publics et destinés à l'embellissement des villes, les matières propres à fabriquer de la monnaie, tout fut confisqué à son profit. Ces déprédations plongèrent le peuple dans l'affliction la plus profonde ; la douleur publique éclatait de toute part à la vue de ces villes dépouillées et comme prises d'assaut, sans qu'il y eût de guerre ni d'ennemis. On vit même des citoyens, les mains tendues vers le ciel, veiller à la garde de leurs temples, prêts à se faire tuer et à tomber au pied des autels, plutôt que d'être témoins du pillage de leur ville natale. L'esprit du peuple parut animé d'une grande effervescence dans les villes comme dans les provinces. Les soldats eux-mêmes ne supportaient qu'avec peine les excès de l'empe-

reur; ils se voyaient exposés à la haine de leurs parents, de leurs concitoyens, qui leur reprochaient d'être la cause de toutes les violences de Maximin. Tels étaient les motifs, trop légitimes, qui poussaient les peuples à la haine et à la défection; chacun adressait ses prières au ciel et invoquait les dieux outragés; mais personne n'osait donner le signal de la révolte. Enfin, lorsque la troisième année du règne de Maximin venait de s'accomplir, les Libyens, saisissant un frivole et léger prétexte (c'est toujours ainsi que les tyrannies s'écroulent), prennent les premiers les armes, et se décident à une révolte ouverte. Voici quelle fut la cause de ce mouvement.

X. Un procurateur administrait la province de Carthage de la manière la plus tyrannique; il multipliait avec une extrême cruauté les condamnations et les amendes, désirant se faire valoir auprès de Maximin; car ce prince chérissait ceux qu'il savait être d'un caractère conforme au sien; et s'il se trouvait encore quelques hommes probes dans le maniement des finances (ce qui arrivait bien rarement), comme ils avaient toujours devant les yeux l'image du danger et qu'ils connaissaient la cupidité de l'empereur, ils se voyaient contraints d'imiter les autres. Ce procurateur de Libye traitait donc avec violence ses administrés; il accablait surtout de condamnations quelques jeunes gens des familles nobles et opulentes du pays;

il voulait obtenir d'eux sans délai le payement de fortes amendes, et leur enlever le bien de leurs pères et de leurs aïeux. Ces jeunes gens, exaspérés par cette conduite, lui promettent de lui payer la somme qu'il exige, mais demandent un délai de trois jours. Ils forment alors une conjuration, y entraînent tous ceux qu'ils savent avoir éprouvé quelque injurieux traitement, ou qui tremblent d'en éprouver à l'avenir, et ordonnent aux jeunes villageois de leurs terres de se rendre de nuit à la ville, armés de bâtons et de haches. Obéissant à l'ordre de leurs maîtres, ils se rassemblent dans la ville avant le jour, cachant sous leurs vêtements les armes qu'ils ont apportées pour cette guerre improvisée. Une assez grande multitude se trouva ainsi réunie; car la Libye, région très-peuplée, avait surtout un nombre considérable d'agriculteurs. Aux pemières lueurs de l'aube, leurs jeunes maîtres viennent les trouver et leur ordonnent de marcher derrière eux, à la suite de leurs nombreux esclaves, comme s'ils faisaient partie du peuple. Ils leur prescrivent de ne découvrir les armes qu'ils portaient et de n'engager une lutte courageuse, que lorsqu'ils les verraient attaqués eux-mêmes, soit par les soldats, soit par le peuple, qui voudraient venger le coup qu'ils avaient médité. Ils cachent des poignards dans leur sein, et vont trouver le procurateur romain, comme pour traiter avec lui du payement de l'amende. L'attaquant alors à l'impro-

viste, ils le frappent et le tuent, sans qu'il ait le temps de se défendre. Les soldats qui l'entourent, tirent aussitôt leur épée, et veulent venger le meurtre commis; alors les campagnards, découvrant leurs bâtons et leurs haches, combattent pour leurs maîtres, et mettent facilement en fuite leurs adversaires. L'affaire ayant réussi selon leurs vœux, ces jeunes gens, une fois poussés au désespoir, comprennent qu'ils n'ont qu'un seul moyen de salut, c'est de soutenir leur première tentative par des actions plus hardies, d'associer à leur péril le gouverneur de la province; et d'exciter toute la nation à la révolte. Ils savaient qu'elle était généralement désirée (tant Maximin inspirait de haine), mais que la crainte l'empêchait d'éclater. Accompagnés de toute la multitude, ils se rendent au milieu du jour à la maison du proconsul. Il se nommait Gordien, et ce proconsulat lui était échu dans sa vieillesse, car il touchait à sa quatre-vingtième année. Il avait gouverné autrefois beaucoup de provinces et rempli les plus importantes fonctions de l'État. Les conjurés pensaient donc qu'il accepterait avec joie l'empire, comme le dernier faîte des hautes dignités dont il avait été revêtu, et que le sénat et le peuple romain recevraient avec transport pour empereur un homme illustre par sa naissance, et arrivé au trône après avoir passé par de nombreux commandements et comme par une suite continuelle d'honneurs.

XI. Il se trouva que le jour où se passaient ces événements, Gordien était demeuré chez lui, où il se reposait, donnant quelque relâche à ses travaux et se délassant de ses occupations habituelles. Les jeunes conspirateurs, l'épée nue et suivis de tout leur cortége, se précipitent dans son palais, après en avoir renversé les gardes, et le surprennent couché sur un lit de repos. Ils l'environnent, le couvrent de la chlamyde de pourpre, et le saluent des acclamations réservées aux empereurs. Mais Gordien, effrayé d'un événement si inattendu, pensant que c'est un piége, un complot tramé contre ses jours, s'élance à terre hors du lit, et les supplie « d'épargner un vieillard « dont ils n'ont reçu aucune injustice, de conserver « à leur prince leur fidélité et leur amour. » Comme ils ne cessaient de le presser, l'épée à la main, et qu'il restait dans la crainte et dans l'incertitude, ne connaissant point ce qui s'était passé, ni la cause de sa situation présente, un des jeunes gens qui l'emportait sur les autres en noblesse et en éloquence, ordonne à ses compagnons de se taire, de se tenir en repos, et la main sur la poignée de son épée, parle en ces termes à Gordien :

XII. « Deux périls s'offrent à toi, l'un présent, « l'autre à venir, l'un déjà visible, l'autre douteux « et incertain. Il faut que tu choisisses aujourd'hui « ou de passer sain et sauf de notre côté, et de te

« confier à ce bon espoir dont nous sommes tous « animés, ou de périr à l'instant même de notro « propre main. Si tu te ranges de notre parti sans « t'inquiéter de l'avenir, vois quels nombreux et quels « légitimes motifs d'espérance : la haine qu'inspire « à tous Maximin, la joie d'un peuple délivré du « fléau de la plus cruelle tyrannie, la gloire que tu « t'es acquise par tes actions passées, la renommée « brillante dont jouit ton nom auprès du sénat et « du peuple romain, et les honneurs dont tu as été « continuellement revêtu. Si au contraire tu repous- « ses notre demande, si tu ne conspires pas avec « nous, ce jour sera le dernier de ta vie. Nous péri- « rons nous-mêmes, s'il le faut, mais après t'avoir « d'abord immolé; car l'action que nous avons osé « commettre est celle du dernier désespoir. Le « ministre de la tyrannie n'est plus; il a subi le « châtiment de sa cruauté; il est tombé sous nos « coups. Si tu veux nous aider, devenir le compa- « gnon de nos périls, tu entreras en possession des « honneurs souverains; notre action sera louée dans « tout l'empire et ne sera plus punie comme un « crime. »

XIII. Ainsi parla ce jeune homme, et aussitôt toute la foule des conjurés, ne pouvant contenir son impatience, et voyant tous les habitants de la ville accourus au bruit de l'événement, proclame Gordien empereur.

Quoique celui-ci refusât d'abord et alléguât son âge pour excuse, cependant, comme il aimait la gloire, il se résigna sans trop de peine, préférant le danger de l'avenir au péril présent, et dans l'extrême vieillesse ne regardant point comme une destinée si horrible de subir au besoin la mort au milieu des honneurs suprêmes. Toute la Libye fut donc bientôt en mouvement. Partout les habitants renversaient les monuments élevés à Maximin, et ornaient leurs villes des images et des statues de Gordien. Ils ajoutèrent une épithète au nom de ce prince, et le nommèrent, d'après eux-mêmes, Gordien *l'Africain*; car c'est ainsi que les peuples qui habitent la partie méridionale de la Libye sont appelés dans la langue romaine.

XIV. Gordien resta à Thystrum, où ces événements s'étaient passés, pendant quelques jours encore, portant le titre d'empereur et les insignes du rang suprême ; puis, quittant ce séjour, il se rendit à Carthage, qu'il savait être la ville la plus grande et la plus peuplée du pays, pour se conduire en tout comme s'il était à Rome. Cette ville, en effet, soit pour les richesses, soit pour le nombre des habitants, soit pour la grandeur, ne le cède qu'à Rome, et dispute le second rang à Alexandrie, ville d'Égypte. Toute la pompe impériale suivait le nouveau prince; les soldats qui se trouvaient à Car-

thage et les jeunes gens des premières familles de cette ville l'escortaient à l'instar des prétorions de Rome. Ses faisceaux étaient ornés de lauriers ; ce qui est le signe d'après lequel on distingue les faisceaux du prince de ceux des magistrats. On portait le feu devant lui ; de sorte que, pendant quelque temps, la ville des Carthaginois offrit l'aspect, l'éclat et comme le fidèle tableau de Rome.

XV. Gordien écrivit un grand nombre de lettres qu'il envoya à tous les premiers citoyens de Rome, ainsi qu'aux membres les plus distingués du sénat, dont la plupart étaient ses amis ou ses parents. Il fit aussi un écrit public adressé au sénat et au peuple romain, dans lequel il annonçait le choix unanime que les Africains avaient fait de sa personne, et où il accusait en même temps la cruauté de Maximin, sachant à quel point elle était détestée. Pour lui, il promettait la plus grande douceur, punissait de l'exil tous les délateurs, accordait aux victimes de condamnations injustes le droit de faire réviser leurs jugements, et rappelait tous les exilés dans leur patrie. Il faisait espérer aux soldats des largesses inusitées, et au peuple des distributions de tout genre. Mais sa prévoyance songea d'abord à faire périr, avant tout, le préfet du prétoire, à Rome. Il se nommait Vitalien. Gor-

dien savait que ce personnage, connu par sa violence et sa cruauté, était très-attaché et entièrement dévoué à Maximin. Craignant donc qu'il n'opposât à ses projets une vive résistance, et que, par la terreur qu'il inspirait, il n'empêchât le peuple de se déclarer pour lui, il envoya à Rome le questeur de la province, jeune homme d'un caractère audacieux, dans toute la force, dans toute la vigueur de l'âge, et jaloux d'exposer ses jours pour lui; il lui donne quelques centurions et quelques soldats. Il leur remet des lettres cachetées, dans une double tablette, telles que sont les dépêches intimes et confidentielles que l'on envoie aux empereurs. Il leur prescrit d'entrer à Rome avant le jour, d'aller trouver sur-le-champ Vitalien, déjà occupé à rendre la justice, et lorsqu'il serait retiré dans la chambre du tribunal où il examinait et parcourait seul les rapports secrets qui lui paraissaient de nature à intéresser la sûreté de l'État. Ils devaient lui annoncer « qu'ils apportaient des dépêches secrètes pour « Maximin; qu'ils avaient été envoyés pour cet « objet, qui touchait vivement le salut de l'empire. » Ils devaient ensuite témoigner le désir de l'entretenir en particulier, et de lui faire quelques confidences spéciales dont on les avait chargés; puis, pendant qu'il serait occupé à reconnaître le cachet des dépêches, s'approcher de lui comme pour lui parler, et le tuer avec les poignards qu'ils tiendraient

ı dans leur sein. Tout se passa comme l'avait ıé Gordien. La nuit durait encore (car Vitavait coutume de sortir avant le jour) lorsallèrent le trouver en particulier, et avant eût foule au tribunal. Les uns en effet n'épas venus encore; les autres, après avoir préleurs salutations à Vitalien, s'étaient retirés jue le jour eût paru. Tout était donc tranquille , et un petit nombre de personnes seulement ıvaient devant la chambre du tribunal, lorss envoyés de Gordien, en déclarant ce que vons dit plus haut, se firent facilement ine près de Vitalien. Ils lui présentent leurs , et pendant qu'il fixe ses regards sur le cals découvrent leurs poignards, l'en frappent nent; puis, tenant leurs armes à la main, ils ent du tribunal; ceux qui étaient présents rèrent épouvantés, pensant qu'un ordre de in avait ordonné cette mort; car il en agissait ıt ainsi même envers ceux qui lui semblaient ı chers. Les conjurés se rendent ensuite au de la voie sacrée, publient la lettre de Goru peuple, vont remettre au consul et aux personnages les dépêches dont ils sont poret répandent partout le bruit que Maximin a ı. A ces nouvelles, le peuple court comme nence dans tous les quartiers de la ville. multitude est légère et portée aux change-

ments; mais le peuple romain, si nombreux, si immense, composé d'hommes de toutes nations, est surtout d'une grande et facile mobilité d'esprit.

XVI. Toutes les statues, toutes les images de Maximin, tous les monuments qu'on lui avait élevés sont mis en pièces. Cette haine, que la crainte cachait auparavant au fond des cœurs, devenue libre et sans danger, éclate dans toute sa violence. Le sénat se rassemble, et, avant de rien savoir de positif sur Maximin, rassuré par le présent contre l'avenir, décerne à Gordien et à son fils le titre d'Augustes, et décrète que tous les honneurs rendus à Maximin seront abolis. Les délateurs, et tous ceux qui avaient porté quelque accusation, prirent la fuite, ou furent tués par ceux qu'ils avaient persécutés. Les procurateurs et les juges qui avaient été les ministres de la cruauté du prince furent traînés par le peuple à travers la ville et jetés dans les égouts. Mais il y eut aussi un grand nombre d'hommes innocents enveloppés dans ce massacre. On assassinait ses créanciers, ceux qu'on avait eus pour adversaires dans un procès, ceux enfin contre qui on avait le plus léger motif de haine; on pénétrait subitement dans leur maison; on les injuriait comme délateurs; on les dépouillait, on les égorgeait : au nom d'une prétendue liberté,

au milieu des apparences de la sécurité et de la paix, on commettait ainsi toutes les horreurs d'une guerre civile. Le préfet de la ville lui-même (il se nommait Sabinus, et avait été plusieurs fois consul), pendant qu'il s'efforçait de réprimer de pareils excès, fut frappé et tué d'un coup de bâton sur la tête.

XVII. Telle était la conduite du peuple ; quant au sénat, une fois engagé dans le péril, la terreur que lui inspirait Maximin lui fit tout entreprendre pour exciter les provinces à se détacher de lui. Des députations, composées des citoyens les plus irréprochables, choisis dans l'ordre même des sénateurs et dans celui des chevaliers, furent envoyées de tous les côtés, à tous les gouverneurs, avec des lettres dans lesquelles on leur faisait connaître les intentions du sénat et du peuple romain. On les exhortait à secourir la patrie commune et le sénat, à persuader aux nations l'obéissance au peuple de Rome, qui, dans les temps les plus reculés, avait exercé la puissance souveraine, et dont elles étaient les alliées et les sujettes depuis leurs ancêtres. La plupart des gouverneurs reçurent favorablement ces députations ; ils déterminèrent facilement les provinces à la révolte, par la haine qu'inspirait la tyrannie de Maximin ; ils firent périr ceux des magistrats qui se montraient favorables à ce prince, et se joigni-

rent ouvertement aux Romains; d'autres, en petit nombre, punirent de mort les députés qui s'étaient rendus auprès d'eux, ou les envoyèrent avec une escorte à Maximin, qui, maître de leurs personnes, les livra à de cruels supplices.

XVIII. Telles étaient la situation de Rome et les dispositions des esprits. Toutes ces nouvelles jetèrent Maximin dans l'affliction et dans une grande inquiétude; mais il feignit de mépriser ces mouvements. Le premier et le second jour, il resta tranquille dans son palais, délibérant avec ses amis sur les mesures qu'il fallait prendre. Toute son armée et les habitants de la province où il séjournait étaient instruits de ces importantes nouvelles; et tous les esprits fermentaient au bruit d'une révolte si grave, si hardie, si inattendue. On n'osait cependant communiquer à personne ses pensées, ni montrer qu'on eût la moindre connaissance de ce qui se passait. Telle était la terreur qu'inspirait Maximin, auquel rien n'était caché, et qui faisait observer non-seulement les paroles et les propos de tous les citoyens, mais jusqu'à leurs regards et à leur physionomie. Le troisième jour, cependant, ayant convoqué les troupes dans la plaine qui se trouvait devant la ville, il sortit de son palais, monta sur son tribunal, muni d'un discours que lui avaient composé quel-

ques-uns de ses amis, et il en fit la lecture à son armée :

XIX. « Je sais, dit-il, que je vais vous apprendre des choses incroyables et inattendues, mais, selon moi, moins dignes d'étonnement que de mépris et de risée. Ceux qui prennent les armes contre moi et contre votre valeur, ce ne sont point les Germains que nous avons souvent vaincus ; ni les Sarmates, qui nous supplient chaque jour pour obtenir de nous la paix. Les Perses même, qui naguère faisaient de fréquentes incursions dans la Mésopotamie, se tiennent maintenant en repos, contents de conserver leur territoire, et retenus par la gloire de vos armes, par mon courage, dont ils ont fait l'expérience, par mes actions, qu'ils ont appris à connaître quand je commandais l'armée sur ces rives. Mais ce sont les Carthaginois (n'est-il pas ridicule de le dire?), ce sont les Carthaginois qui, atteints d'une folie subite, ont déterminé, soit par la persuasion, soit par la violence, un malheureux vieillard, tombé dans l'enfance du dernier âge, à jouer avec eux je ne sais quelle comédie de royauté. Sur quelle armée s'appuie leur révolte, lorsque chez eux quelques licteurs suffisent au service du proconsul? Quelles sont leurs armes, eux qui n'ont que de courtes lances avec lesquelles ils combattent les bêtes féroces? Leurs exercices guerriers sont

les danses, les bons mots et les chansons. Quant aux événements qui se sont passés à Rome, qu'aucun de vous ne s'en effraye. Vitalien a péri sans doute; il a été tué par surprise et par ruse; mais vous n'ignorez pas la légèreté, l'inconstance du peuple romain, son audace qui se borne à de vaines clameurs. Qu'ils voient seulement deux ou trois hommes armés, ils vont se pousser, se fouler aux pieds les uns les autres; chacun ne songera qu'à fuir son propre danger, sans se soucier en rien du péril commun. Si quelqu'un vous a fait connaître aussi la conduite des sénateurs, ne vous étonnez pas que ma vie sobre et réglée leur ait paru trop sévère, et qu'ils préfèrent, dans les mœurs efféminées de Gordien, des inclinations conformes aux leurs. Ils appellent cruauté les vertus guerrières, les actions glorieuses; ils aiment les mœurs dissolues; ils appellent la débauche douceur et modération; aussi sont-ils ennemis de mon gouvernement, trop actif, trop modéré; ils se réjouissent au contraire au seul nom de Gordien, dont vous connaissez la vie infâme. C'est contre de tels hommes que nous avons la guerre à soutenir, si l'on veut donner le nom de guerre à une pareille expédition. J'en suis convaincu, soldats, dès que nous aurons touché l'Italie, la plupart, nous présentant des branches d'olivier et leurs enfants, viendront se prosterner à nos pieds; les autres, frappés de terreur, fuiront lâchement.

le serai maître alors de vous partager tous leurs biens, comme vous le serez d'en jouir en toute liberté. »

XX. Après avoir prononcé ce discours, auquel l ajouta une foule d'invectives contre Rome et le énat, débitées sans suite et sans liaison, avec des gestes menaçants et une expression de physionomie ussi féroce que si les objets de sa colère eussent té présents, il ordonna le départ pour l'Italie. Il istribua de grandes sommes à son armée, et ès le lendemain même se mit en route, conduisant avec lui une multitude immense de soldats et outes les forces de l'empire. Il était suivi en outre un corps assez considérable de Germains, qu'il avait oumis par ses armes ou entraînés dans son alliance et dans son amitié, et de toutes les machines instruments de guerre qu'il avait emmenés en archant contre les barbares. Il ne pouvait avancer l'avec une extrême lenteur, à cause du grand ombre de chariots et de provisions qu'on allait assembler de toute part sur la route. Comme effet cette marche sur l'Italie avait eu lieu oudainement, on n'avait pu préparer, selon l'usage, tout ce qui était nécessaire à l'armée; et il vait fallu organiser à la hâte et à l'improviste service d'approvisionnement. Maximin résolut onc de faire prendre les devants à l'armée de Pan-

nonie. C'était sur ces troupes qu'il comptait le plus; car elles avaient été les premières à le proclamer empereur, et elles lui promettaient d'elles-mêmes de s'exposer pour sa cause à tous les dangers. Il leur ordonna de précéder les autres corps d'armée, et d'occuper au plus tôt le territoire de l'Italie.

XXI. Maximin, de son côté, continuait sa marche. Du reste, les choses ne se passaient pas à Carthage comme l'avaient espéré les conjurés. Un sénateur, nommé Capellien, gouvernait les Maures, sujets des Romains, et que l'on appelle Numides. Cette province était occupée par une armée, chargée de contenir la multitude de Maures insoumis qui l'environnent, et de s'opposer à leurs incursions et à leurs rapines. Capellien avait donc sous ses ordres une force militaire assez imposante. Gordien nourrissait depuis longtemps contre ce gouverneur une vive inimitié dont un procès avait été la cause. Aussitôt donc qu'il eut reçu le nom d'empereur, il lui envoya un successeur, et lui ordonna de sortir de la province. Capellien, indigné de cet outrage, et dévoué à Maximin, qui lui avait confié ce gouvernement, rassemble toute son armée, l'exhorte à conserver à l'empereur la fidélité qu'elle lui a jurée, et marche sur Carthage à la tête de troupes nombreuses, composées de soldats braves et dans toute la force

de la jeunesse, pourvues de toute espèce d'armes, aguerries par une longue expérience militaire et par l'habitude des combats qu'elles avaient eu à soutenir contre les barbares.

XXII. Quand on annonça à Gordien que cette armée approchait de la ville, il fut saisi d'une extrême terreur, et les Carthaginois furent d'abord troublés ; mais, pensant que c'est dans le nombre des combattants, et non dans la discipline d'une armée, qu'est placée l'espérance de la victoire, ils sortent tous à la fois de la ville, pour combattre Capellien. Quant au vieux Gordien, aussitôt, dit-on, que l'ennemi fut aux portes de Carthage, il tomba dans le désespoir, et songeant aux forces de Maximin, ne voyant en Afrique aucunes troupes capables de leur résister, il se pendit.

XXIII. On cacha sa mort et on mit son fils à la tête de l'armée. Bientôt on en vint aux mains. Les Carthaginois étaient supérieurs en nombre ; mais ils n'avaient aucune discipline, aucune connaissance de l'art militaire, nourris qu'ils étaient dans la paix la plus profonde, et toujours plongés dans l'oisiveté des fêtes et des plaisirs ; ils manquaient d'ailleurs d'armes et d'instruments de guerre. Chacun avait emporté à la hâte, de sa maison, une petite épée, ou une hache, ou une de ces courtes lances dont ils

se servent à la chasse. Mutilant les vaisseaux qui se trouvaient dans le port, ils en façonnèrent le bois sous mille formes, et se firent, comme ils purent, des boucliers. Les Numides excellent à lancer le javelot, et sont de si habiles écuyers, que, sans frein, et à l'aide d'une simple verge, ils dirigent la course de leurs chevaux. Ils n'eurent pas de peine à mettre en fuite la multitude confuse des Carthaginois, qui, incapables de supporter leur choc, se sauvèrent en jetant toutes leurs armes ; ils se pressèrent, se foulèrent aux pieds les uns les autres, et il en périt un plus grand nombre dans cette foule que sous le fer des ennemis. Le fils de Gordien fut tué aussi dans cette déroute avec tous ceux qui l'entouraient. Le nombre des morts fut si grand qu'on ne put enlever les cadavres pour les ensevelir, ni retrouver le corps du jeune chef. Quelques-uns des fuyards, qui avaient pénétré dans Carthage, et qui avaient pu s'y cacher, en se dispersant dans tous les quartiers de cette grande et immense ville, survécurent seuls parmi cette nombreuse multitude. Tout le reste, se trouvant resserré près des portes où chacun s'efforçait de pénétrer, tomba sous les javelots des cavaliers numides ou sous le fer des fantassins. Toute la ville retentit alors des gémissements des femmes et des enfants, qui voyaient périr sous leurs yeux ce qu'ils avaient de plus cher. Quelques-uns disent que ce fut alors seule-

ment que le vieux Gordien, que son grand âge avait retenu dans son palais, recevant ces tristes nouvelles, et apprenant que Capellien était entré dans Carthage, tomba dans un complet désespoir, s'enferma seul dans sa chambre, comme pour dormir, et s'étrangla avec le cordon de la ceinture qu'il portait habituellement. Telle fut la fin de ce vieillard, qui avait vécu heureux jusque-là, et qui mourut dans une apparence de royauté.

XXIV. Cependant Capellien, entré à Carthage, fit périr tous ceux des premiers citoyens de cette ville qui s'étaient échappés du combat. Il n'épargna point les temples, qu'il pilla, ainsi que toutes les fortunes privées et les trésors publics. Il parcourut ensuite les autres villes, qui avaient renversé les statues de Maximin, punit de mort les principaux habitants, et de l'exil, les citoyens obscurs. Il permettait à ses soldats d'incendier et de dévaster les champs et les villages, sous le prétexte de punir la contrée du crime dont elle s'était rendue coupable envers l'empereur ; mais il ne songeait au fond qu'à se concilier l'amour de ses troupes, afin qu'ayant une armée dévouée, il pût s'emparer de l'empire, pour peu que les affaires de Maximin vinssent à prendre une tournure défavorable. Telle était la situation de l'Afrique.

XXV. Dès que la mort du vieux Gordien fut connue

à Rome, un grand trouble, une profonde douleur s'emparèrent du sénat et du peuple. La victoire de Capellien les consternait moins que la mort de l'homme en qui ils avaient placé toutes leurs espérances. Les sénateurs savaient bien qu'ils n'avaient aucun pardon à attendre de Maximin. Outre qu'il nourrissait contre eux une inimitié et une aversion instinctives, il avait maintenant des causes légitimes de les accabler de sa colère, comme des ennemis déclarés. Ils résolurent donc de se rassembler à l'instant, pour examiner le parti qu'il y avait à prendre; et, puisqu'ils se trouvaient une fois engagés dans le péril, de soutenir la guerre, après avoir mis à leur tête deux empereurs qu'ils éliraient eux-mêmes. Ils voulurent qu'ils se partageassent l'empire, dans la crainte que la puissance, s'affermissant encore dans les mains d'un seul, ne dégénérât de nouveau en tyrannie. Ils se rassemblèrent donc, non pas dans le lieu habituel de leurs séances, mais au temple élevé à Jupiter Capitolin, dans la citadelle qui domine la ville. Ils s'enfermèrent seuls dans le sanctuaire, comme sous les yeux de Jupiter, qui semblait siéger au milieu d'eux et assister à leurs délibérations, et choisirent deux citoyens les plus respectables par leur âge et par la dignité de leur caractère, qui furent élus, non pas à l'unanimité, mais à la majorité des suffrages. Ils déclarèrent aussitôt et créèrent empereurs Maxime et Balbin.

Maxime avait eu de nombreux commandements militaires; il avait été gouverneur de Rome, avait déployé de l'activité dans cette fonction, et passait dans l'opinion générale pour un homme adroit, prudent et de mœurs sévères. Balbin, d'une famille patricienne, avait été deux fois consul et avait administré plusieurs provinces à la satisfaction de tous. On lui reconnaissait plus de simplicité et de franchise qu'à Maxime. Conformément à l'élection qui les avait désignés tous deux, ils furent donc déclarés Augustes, et un décret du sénat leur décerna tous les honneurs réservés à la dignité impériale.

XXVI. Mais pendant que ces choses se passaient au Capitole, le peuple, soit qu'il eût été averti par les amis et les parents de Gordien, soit que le bruit s'en fût déjà répandu au dehors, vint se placer devant les portes, et couvrir de sa multitude immense la colline qui conduit au Capitole. Cette foule portait des pierres et des bâtons pour s'opposer aux décisions du sénat. Elle exigeait surtout l'exclusion de Maxime, qui avait montré trop de sévérité quand il avait été gouverneur de Rome, et qui avait mis beaucoup de zèle à poursuivre les méchants et les factieux. Aussi le peuple craignait-il de le voir sur le trône; il s'opposait à son élection, poussait d'horribles clameurs, et menaçait de le tuer, lui et Balbin. Il demandait

qu'on élût un prince de la famille de Gordien, et qu'on laissât à cette famille et à ce nom le titre de la souveraine puissance. Balbin et Maxime font mettre l'épée à la main aux chevaliers et aux soldats qui se trouvaient à Rome, se placent au milieu d'eux, et essayent de sortir de force du Capitole. Mais le grand nombre de bâtons et de pierres les en empêcha. Enfin, sur le conseil d'un de leurs partisans, ils employèrent pour calmer le peuple un heureux expédient.

XXVII. Il y avait à Rome, un jeune enfant, né d'une fille de Gordien, et qui portait le nom de son aïeul. Ils font partir plusieurs de ceux qui les entourent, avec l'ordre d'apporter cet enfant. Ceux-ci, l'ayant trouvé qui jouait dans la maison de sa mère, le prennent dans leurs bras, et à travers toute la multitude, à laquelle ils le montrent en disant que c'est le petit-fils de Gordien, et en l'appelant de ce nom, ils le portent au Capitole. Le peuple l'accompagne de ses acclamations, et lui jette des feuilles et des fleurs. Le sénat déclare cet enfant César, car son jeune âge ne lui permettait pas encore de gouverner l'empire; la colère du peuple s'apaise aussitôt, et il permet à Maxime et à Balbin de se rendre au palais impérial.

XXVIII. Dans ces circonstances survint une catas-

trophe funeste à la ville de Rome, et qui eut pour cause l'audacieuse témérité de deux membres du sénat. Tous les sénateurs s'étaient rassemblés dans le lieu de leurs séances pour délibérer sur l'état des choses. A cette nouvelle, les soldats que Maximin avait laissés au camp (c'étaient des vétérans qui avaient achevé leur temps de service, et que leur grand âge avait retenus à Rome), se rendirent jusque dans le vestibule du sénat, curieux d'apprendre ce qui s'y passait. Ils étaient venus sans armes, couverts de leur plus simple uniforme et de leur petite toge militaire. Ils se tenaient en dehors de la salle avec le reste du peuple, et ne franchissaient point la porte d'entrée. Mais deux ou trois de ces soldats, plus curieux que les autres d'apprendre l'objet de la délibération, entrèrent dans la salle du sénat, et dépassèrent l'autel de la Victoire. Un sénateur, nommé Gallicanus, qui venait de quitter le consulat et qui était d'origine carthaginoise, et un autre qui avait été revêtu de la dignité de préteur et qui se nommait Mécènes, frappent ces soldats, qui ne s'attendaient à rien et qui avaient leurs mains placées sous leurs toges, et leur plongent dans le cœur les poignards qu'ils portaient cachés dans leur sein. Car tous les sénateurs, dans l'état de trouble et de révolution où se trouvait la ville, portaient des armes, les uns ouvertement, les autres en secret, pour se défendre contre les attaques imprévues de leurs en-

nemis. Ces malheureux soldats, qui, frappés subitement, n'avaient pu opposer de résistance, étaient donc étendus sans vie devant l'autel. Leurs compagnons, témoins de ce meurtre, épouvantés de la mort de leurs frères d'armes, et craignant cette multitude de peuple au milieu de laquelle ils se trouvent désarmés, prennent la fuite.

XXIX. Gallicanus alors s'élance du sénat au milieu du peuple, lui montre son poignard, sa main teinte de sang, et l'exhorte à poursuivre et à tuer les ennemis du sénat et du peuple romain, les amis, les alliés de Maximin. La foule, facilement convaincue, pousse des acclamations en l'honneur de Gallicanus, poursuit les soldats avec toute l'ardeur possible, et leur jette des pierres. Mais ceux-ci gagnent le peuple de vitesse ; un petit nombre seulement reçoit des blessures. Tous les autres se réfugient dans leur camp, en ferment les portes à la hâte, prennent les armes, et veillent à la défense de leurs murs. Gallicanus, après avoir une fois commis cet acte d'audace et de témérité, ne s'arrêta point qu'il n'eût allumé une guerre civile et affligé Rome d'un grand désastre. Il engage le peuple à briser les portes des dépôts publics où l'on gardait des armes plutôt pour la pompe que pour la guerre ; il invite chacun à saisir ce qu'il pourra pour sa défense. Il fait ouvrir le quartier des gla-

diateurs, et se met à leur tête, après leur avoir fait prendre leurs armes. Toutes celles qu'on trouva dans les maisons ou dans les boutiques, lances, épées ou haches, furent à l'instant enlevées. Le peuple, furieux, s'emparait de tous les instruments qui lui tombaient sous la main, pourvu qu'ils fussent propres aux combats. Cette multitude réunie se dirige donc vers le camp, et, comme si elle devait l'emporter sur-le-champ de vive force, s'élance contre les portes et les murs. Mais les soldats, forts de leur longue expérience, se mettent à couvert derrière leurs créneaux et leurs boucliers, accablent de flèches les assaillants, les repoussent avec de longues lances, et les chassent de leur muraille. Lorsque, vers le soir, le peuple fatigué et les gladiateurs blessés voulurent se retirer, les soldats, voyant qu'ils lâchaient pied et tournaient le dos, et qu'ils s'en allaient sans précaution, dans la persuasion où ils étaient qu'un petit nombre d'hommes n'oserait point faire une sortie contre une aussi grande multitude, les soldats, disons-nous, ouvrent tout à coup leurs portes, se précipitent sur le peuple, tuent les gladiateurs, et une foule immense de peuple périt en s'écrasant dans la déroute. Après avoir fait cette poursuite, les soldats, qui ne voulaient point trop s'éloigner de leur camp, revinrent sur leurs pas, et se renfermèrent dans l'enceinte de leur muraille.

XXX. Cette défaite augmenta l'indignation du sénat et celle du peuple. On choisit des généraux; on fit des levées dans toute l'Italie; on rassembla toute la jeunesse, on l'équipa à la hâte de toutes les armes qu'on put se procurer dans le moment. Maxime emmena avec lui la plus grande partie de ces troupes, avec lesquelles il devait combattre. Le reste demeura dans Rome, pour veiller à la défense et à la sûreté de la ville. Chaque jour, on donnait l'assaut aux murs du camp; mais ces attaques n'amenaient point de résultats, car les soldats combattaient avec avantage du haut de leur muraille, et les assiégeants, frappés et blessés, se retiraient toujours honteusement. Balbin, qui était resté à Rome, publia une proclamation dans laquelle il suppliait le peuple d'en venir à un accommodement avec les soldats; il promettait à ceux-ci une amnistiè complète, et leur accordait le pardon de toutes leurs fautes. Mais il ne parvint à persuader aucun des deux partis; le mal au contraire augmentait de jour en jour : le peuple se sentait humilié de se voir, quoique si nombreux, bravé par une poignée d'hommes; les soldats, de leur côté, s'indignaient d'éprouver de la part des Romains un traitement qu'ils ne pouvaient attendre que des barbares.

XXXI. Enfin, voyant qu'ils ne gagnaient rien à donnêr l'assaut aux murs, les chefs des assiégeants

prirent le parti de couper toutes les conduites d'eau qui coulaient vers le camp, et de forcer par la soif et le manque d'eau les soldats à se rendre. Mettant sur-le-champ la main à l'œuvre, ils font dériver tous les courants dans une autre direction ; ils coupent et bouchent tous les canaux qui se dirigeaient vers le camp. Les soldats alors, voyant le danger qui les menace, et portés au désespoir, ouvrent leurs portes et s'élancent. Après un combat acharné, ils mettent le peuple en fuite, et s'avançent au loin dans la ville à le poursuivre. Les habitants, qui avaient le désavantage quand il fallait combattre de près, montent sur les toits des maisons, et accablent leurs ennemis d'une grêle de pierres et de tuiles. Ceux-ci n'osaient les attaquer dans ce refuge, parce qu'ils craignaient de s'engager dans des édifices qui leur étaient inconnus. Comme d'ailleurs les maisons et les boutiques étaient fermées, ils mettent le feu aux portes et aux saillies en bois qui se présentaient de toute part. Le voisinage des édifices, serrés les uns contre les autres, le grand nombre et le rapprochement de toutes ces charpentes en bois, permirent au feu de s'étendre facilement et de dévorer une grande partie de la ville. Beaucoup de citoyens passèrent de la richesse à l'indigence, ruinés par la perte de belles et vastes possessions, aussi considérables par l'importance de leurs revenus, que par la variété et la magnificence de leur ameublement.

Un grand nombre d'hommes périrent dans l'incendie, essayant en vain de fuir les flammes qui occupaient déjà toutes les issues. Toute la fortune des citoyens riches devint la proie de malfaiteurs et de la plus vile populace qui s'étaient mêlés aux soldats pour piller. Le feu consuma une si grande partie de la ville, qu'aucune des plus grandes cités du monde, dans sa totalité, n'aurait pu être comparée aux quartiers de Rome qui furent dévorés par l'incendie.

XXXII. Pendant que ces événements se passaient à Rome, Maximin, ayant achevé sa marche, s'arrêta aux limites de l'Italie. Là, il fit un sacrifice sur l'autel des frontières, et pénétra enfin sur le sol italique. Il ordonna à toutes les troupes de se tenir continuellement sous les armes et d'observer dans leur marche la plus stricte discipline. Nous avons retracé dans ce livre le soulèvement de l'Afrique, la guerre civile allumée à Rome, les mesures que prit Maximin et son arrivée en Italie. Nous raconterons le reste dans le livre suivant.

LIVRE VIII.

I. Nous avons exposé dans le livre précédent la conduite de Maximin après la mort de Gordien, son arrivée en Italie, la révolte de l'Afrique, et à Rome la guerre civile entre le peuple et les soldats. Lorsque Maximin fut arrivé aux confins de l'Italie, il fit prendre les devants à des émissaires chargés d'explorer le pays, pour découvrir si les profondes vallées des montagnes, les bois touffus, les forêts épaisses ne recélaient point d'embuscades. Il s'avança ensuite dans la plaine avec son armée, qu'il disposa en colonne quadrangulaire plus étendue que profonde, afin d'occuper le plus de pays possible; il plaça au milieu tous les bagages, les bêtes de somme et les chariots; lui-même, à la tête de ses gardes, fermait la marche. Sur les deux ailes s'avançaient les cavaliers aux cuirasses de fer, les maures armés de javelots, et les archers de l'Orient. Il avait aussi avec lui comme auxiliaires un grand nombre de cavaliers germains. Il avait coutume de les exposer de préférence à soutenir le premier choc de l'ennemi, parce qu'ils étaient pleins de courage et d'audace au commencement d'une bataille : il préférait d'ail-

leurs que le plus fort du danger tombât sur eux, et il les sacrifiait sans peine comme des barbares. Quand l'armée eut traversé ainsi toute la plaine en bon ordre, elle s'arrêta devant la première ville d'Italie, que les habitants appellent Éma. Elle est située à l'extrémité de la plaine et au pied des Alpes. Là, Maximin rencontra ses émissaires et les avant-coureurs de l'armée, qui lui apprirent que la ville était déserte et que tous les habitants s'étaient enfuis, après avoir incendié les portes de leurs temples et de leurs maisons ; qu'ils avaient ou emporté ou brûlé tout ce qui se trouvait dans la ville ou dans les campagnes environnantes, et qu'il ne restait aucune espèce de vivres ni pour les chevaux ni pour les hommes.

II. Maximin apprit avec joie cette fuite précipitée des Italiens, espérant que toutes les villes suivraient cet exemple, et que nulle part on n'oserait attendre son approche; l'armée au contraire fut affligée, parce qu'elle avait à souffrir de la faim, dès le début de la campagne. Après avoir passé la nuit, les uns dans la ville, dans l'intérieur des maisons manquant de portes et abandonnées à tout venant, les autres dans la plaine, ils s'avancèrent vers les Alpes avec le soleil naissant. La nature semble avoir élevé cette longue chaîne de montagnes, comme une muraille destinée à défendre l'Italie. Plus hautes que les nues, elles s'étendent si loin, qu'elles couvrent et embrassent

toute l'Italie, à droite jusqu'à la mer de Tyrrhène, à gauche, jusqu'au golfe d'Ionie. Elles sont couvertes de forêts noires et épaisses, et n'ont que d'étroits passages entre des précipices d'une profondeur effrayante ou des rochers escarpés. C'est avec de pénibles efforts que le bras des anciens habitants de l'Italie creusa ces dangereux sentiers. L'armée ne les traversait qu'avec beaucoup de crainte, car elle s'attendait à trouver les sommets des gorges occupés d'ennemis et les défilés garnis de troupes prêtes à lui disputer le passage : ces craintes n'avaient rien que de vraisemblable, et elles étaient justifiées par la nature des lieux.

II. Mais quand ils eurent passé librement et sans rencontrer d'obstacle, et qu'ils furent descendus dans la plaine, où ils établirent leur camp, ils reprirent courage et entonnèrent le champ de triomphe. Maximin espérait dès lors que tout lui réussirait facilement, puisque les Italiens ne se fiaient pas même à la difficulté de ces lieux inaccessibles où ils pouvaient se cacher, se maintenir en toute sûreté, tendre des piéges à leurs ennemis, et combattre avec avantage du haut des rochers. L'armée de Maximin était à peine arrivée dans la plaine, que les émissaires du général vinrent annoncer qu'Aquilée, l'une des plus grandes villes de l'Italie, avait fermé ses portes; que les troupes Pannoniennes, auxquelles

on avait fait prendre les devants, avaient donné vaillamment plusieurs assauts aux murs, mais que ces attaques réitérées n'avaient rien produit, et que les Pannoniens avaient enfin fléchi et s'étaient retirés sous une grêle de pierres, de javelots et de flèches. Maximin s'emporta contre les chefs des troupes pannoniennes, les accusant d'avoir combattu mollement, et il hâta sa marche avec son armée, dans l'espoir de s'emparer facilement de la place.

IV. Aquilée, ville grande et considérable, renfermait, même avant ces événements, un peuple nombreux. C'était en quelque sorte le marché de l'Italie. Située près de la mer, et placée aux confins de toutes les nations de l'Illyrie, elle fournissait au commerce maritime toute espèce de denrées du continent, qu'elle recevait, soit par terre, soit par les fleuves : en échange elle recevait de la mer et renvoyait dans l'intérieur une foule de choses nécessaire aux habitants du continent, et que leur climat trop froid ne peut produire. Comme son sol est très-fertile en vignoble, elle fournissait surtout une grande quantité de vin aux peuples qui ne cultivent point la vigne. Il se trouvait donc habituellement dans ses murs un nombre immense, non-seulement de citoyens, mais d'étrangers et de marchands; et à l'époque dont nous parlons, ce nombre s'était encore augmenté : car tout le peuple des campagnes s'était

réfugié dans son sein et avait abandonné tous les bourgs environnants, se fiant à la grandeur de la ville et à la muraille qui l'entourait. Ce mur, qui était d'une haute antiquité, avait été en grande partie détruit ; car les villes d'Italie, du moment que Rome fut souveraine, n'eurent plus besoin ni de murailles ni d'armes, et quittèrent l'état de guerre pour une paix profonde et la participation à la puissance romaine. Mais dans cette circonstance, la nécessité força les citoyens d'Aquilée de réparer leur muraille, d'en relever les ruines, d'élever des tours et des fortifications. Ils achevèrent ces travaux avec la plus grande promptitude, fermèrent les portes de leur ville, se placèrent tous, la nuit et le jour, sur leurs remparts, et soutinrent vigoureusement l'approche de l'ennemi. Deux citoyens consulaires, choisis par le sénat, les commandaient et veillaient à tout; l'un se nommait Crispinus, l'autre Ménéphile. Ils avaient eu la prévoyance de faire apporter dans les murs tout ce qui était nécessaire, et ils avaient assez de vivres et de munitions pour soutenir même un long siége. Quant à l'eau, elle abondait dans la ville, qui possède un grand nombre de puits; un fleuve coule en outre autour des murs et fournit à la cité, une double défense, en lui servant de fossé, et en lui donnant de l'eau en abondance.

V. Telle était la situation d'Aquilée : cependant,

Maximin, quand il eut reçu la nouvelle que la ville était fermée et se défendait avec vigueur, conçut l'idée d'envoyer, en forme de députation, quelques émissaires qui traiteraient, du pied des murs, avec les habitants, et tâcheraient de les engager à ouvrir leurs portes. Il y avait dans son armée un tribun dont Aquilée était la patrie, et dont les enfants, la femme et toute la famille étaient enfermés dans cette ville. Il envoya cet officier avec d'autres centurions, dans l'espoir qu'à titre de concitoyens il n'aurait pas de peine à convaincre les assiégés. Les députés, arrivés aux pieds des remparts, déclarèrent que « Maximin, leur commun empereur, ordonnait aux habitants d'Aquilée de déposer paisiblement leurs armes, de le recevoir comme ami, non comme ennemi ; qu'il valait mieux s'occuper de libations et de sacrifices, que de carnage ; qu'ils ne devaient pas voir avec indifférence leur patrie sur le point d'être détruite de fond en comble, lorsqu'il dépendait d'eux de sauver et cette patrie et eux-mêmes ; car leur excellent prince leur accordait l'oubli et le pardon de leurs fautes : il savait qu'ils n'étaient point les auteurs du mal commis, et que les coupables étaient étrangers à leur ville. »

VI. Tel fut le discours que les députés prononcèrent du pied des murs, et ils étaient obligés d'élever la voix pour que toutes leurs paroles fussent entendues. Tous les habitants accourus sur les murs

et sur les tours, à l'exception de ceux qui gardaient les autres parties de la ville, écoutaient ce discours en silence. Mais Crispinus, craignant que le peuple, entraîné par les promesses de Maximin, et préférant la paix à la guerre, n'ouvrît les portes, parcourut les remparts, et supplia la multitude, la conjura, de persévérer avec courage, de résister avec vigueur, de ne point trahir la fidelité due au sénat, au peuple romain : « Ils seraient cités dans l'avenir comme les sauveurs de la patrie, les défenseurs de l'Italie tout entière; ils devaient bien se garder d'ajouter foi aux promesses d'un tyran trompeur et parjure, de se laisser prendre à l'appât de paroles flatteuses, de courir à une ruine manifeste, lorsqu'ils pouvaient s'en rapporter au sort des armes, dont les chances sont si nombreuses ! N'avait-on pas vu souvent une poignée d'hommes triompher du nombre, et ceux qui paraissaient les plus faibles renverser des ennemis pleins de confiance dans la supériorité présumée de leur courage? Ils auraient tort de s'effrayer de la force de cette armée. Ceux qui combattent pour autrui, pour un succès qui doit profiter à d'autres s'il est obtenu, n'apportent au combat qu'une faible ardeur : ils savent qu'ils doivent avoir leur part de tous les dangers, mais qu'un autre doit recueillir les plus grands, les plus précieux fruits de la victoire. Ceux qui combattent, au contraire, pour leur patrie, peuvent placer dans les dieux de plus

légitimes espérances, puisqu'ils ne désirent pas usurper le bien d'autrui, mais seulement conserver le leur; et ce n'est point dans une volonté étrangère, mais dans leur propre nécessité qu'ils puisent le courage qu'ils apportent au combat, car c'est à eux seuls que doit revenir tout le fruit de la victoire. »

VII. Par ces paroles qu'il adressait tantôt à chacun en particulier, tantôt à tous à la fois, Crispinus, homme vénérable du reste par son caractère, possédant toutes les ressources de l'éloquence romaine, et qui avait toujours gouverné ce peuple avec douceur, le maintint dans la résolution de se défendre, et il ordonna aux députés de s'éloigner, sans avoir rien obtenu. Crispinus, dit-on, ne persévérait si fortement à poursuivre la guerre commencée, que parce qu'il y avait dans la ville un grand nombre d'aruspices, d'hommes habiles à lire dans les entrailles des victimes, et qu'ils donnaient les plus favorables augures. Les Italiens ont la plus grande confiance dans ces consultations mystérieuses. On publiait en outre quelques oracles qui annonçaient que le Dieu de la patrie promettait la victoire. Ils appellent ce dieu Bélis, l'honorent d'un culte presque fanatique, et prétendent que cette divinité n'est autre qu'Apollon. Quelques soldats de Maximin affirmaient que l'image de ce dieu leur était apparue dans les airs, combattant pour la défense de la ville. Je ne puis dire s'ils avaient

vu réellement cette apparition, ou s'ils le supposaient, pour qu'une si grande armée n'eût pas à rougir de n'avoir pu résister à une troupe de citoyens bien inférieure en nombre, et qu'elle parût avoir été vaincue par les dieux et non par les hommes.

VIII. Au reste, il suffit d'un événement inattendu, pour que l'imagination de l'homme ne trouve plus rien d'incroyable. Quand les députés retournèrent, sans avoir rien obtenu, auprès de Maximin, celui-ci, enflammé de colère et de rage, hâta sa marche. Mais, arrivé aux bords d'un fleuve qui est éloigné de la ville de seize bornes milliaires, il le trouva d'une profondeur et d'une largeur immenses. Car la saison, ayant fait fondre les neiges des montagnes voisines, durcies pendant tout l'hiver, avait changé le fleuve en un vaste et impétueux torrent; l'armée ne pouvait donc point le traverser. Un pont magnifique, grand et bel ouvrage des anciens empereurs, construit en pierres quadrangulaires et soutenu par des arches nombreuses, croissant en hauteur à mesure qu'elles approchaient du milieu du fleuve, avait été coupé et détruit par les habitants d'Aquilée. Comme il n'y avait ni ponts ni bateaux, l'armée restait immobile et impuissante contre cet obstacle. Mais quelques Germains, ignorant avec quelle rapidité et quelle violence coulent les fleuves d'Italie, et pensant qu'ils traversaient lentement les campagnes comme les fleuves

de leur pays (si faciles à geler, en raison même du cours tranquille de leurs eaux), se précipitèrent dans le fleuve avec leurs chevaux habitués à passer l'onde à la nage, et périrent entraînés par le courant.

IX. Pendant deux ou trois jours, Maximin, après avoir fait dresser des tentes pour son armée, et creuser un fossé autour du camp, pour éviter toute surprise, resta sur la rive à méditer les moyens de jeter un pont sur le fleuve. On manquait de bois; on n'avait point de barques pour établir un pont de bâteaux, lorsque plusieurs ouvriers vinrent avertir Maximin qu'il y avait dans les champs abandonnés un grand nombre de cuves en bois, vides et de forme ronde, dont les habitants se servaient auparavant pour leur usage, et dans lesquelles ils transportaient en toute sûreté les vins qu'ils envoyaient à l'étranger. Comme ces cuves étaient creuses, elles devaient surnager comme des barques, si on les attachait ensemble: il n'y avait nul danger qu'elles allassent au fond, par les précautions que l'on sut prendre de les lier fortement entre elles, et de les couvrir, en toute hâte et à force de bras, de sarments et de terre en quantité suffisante.

X. L'armée traversa donc le fleuve sous les yeux du prince, et se mit en marche vers la ville. Elle

brûla les maisons des faubourgs, abandonnées de leurs habitants, arracha les vignes, les arbres, et eut bientôt détruit la beauté primitive de ces lieux. En effet la plaine était couverte de belles allées d'arbres, et semblait couronnée par le vert feuillage des vignes qui s'enlaçaient mutuellement en berceaux comme pour les apprêts d'une fête. Après avoir tout détruit jusqu'à la racine, l'armée s'approcha des murs. Maximin ne permit pas à ses soldats fatigués de commencer sur-le-champ l'attaque. Ils se placèrent hors de la portée du trait, et, divisés en cohortes et en phalanges, s'établirent tout autour de la muraille, dans le poste qui fut indiqué à chaque corps. Ils se reposèrent ainsi un jour entier, puis commencèrent le siége.

XI. Ils approchèrent des murs des machines de toute espèce, tournèrent toutes leurs forces contre la ville et n'omirent aucun genre d'attaque. Les assauts se multiplièrent, et il ne se passa presque pas de jour sans que Maximin n'en livrât; toute son armée avait entouré la ville comme d'un vaste filet. Les Aquiléiens, de leur côté, déployaient pour la défense de leurs remparts la plus grande vigueur et le courage du désespoir; ils avaient fermé leurs temples, leurs maisons; ils combattaient tous avec leurs enfants et leurs femmes du haut des murailles et des tours. Il n'était point d'âge si faible, si impuissant

qui ne prît part à la lutte soutenue pour la patrie. Tous les faubourgs, en effet, et tout ce qui se trouvait hors des portes avait été détruit par les soldats de Maximin. Ils avaient employé le bois des maisons à la construction de leurs machines. Maximin s'efforçait de pratiquer dans une partie de la muraille une brêche par laquelle son armée pût pénétrer dans la ville et la ravager entièrement; car il voulait anéantir Aquilée et ne laisser dans tout son territoire que la dévastation et la solitude. Il pensait qu'il ne pourrait marcher vers Rome sans honte et sans déshonneur, s'il n'avait détruit la ville qui, la première sur le sol de l'Italie, avait résisté à ses armes. Aussi, prodiguant les promesses et les prières, on le voyait, lui et son fils, qu'il avait fait César, parcourir à cheval tous les rangs, presser les soldats avec les plus vives instances, stimuler leur courage et leur ardeur. Cependant les assiégés lançaient continuellement des pierres du haut des murs, et formant un mélange de soufre, de bitume et de poix, qu'ils plaçaient dans des vases profonds à longues anses, ils versaient ce mélange, qu'ils enflammaient, sur l'armée ennemie dès qu'elle approchait des murs, et la couvraient, en quelque sorte, d'une pluie de feu. Cette poix découlant des vases avec les autres matières que nous avons nommées, et pénétrant dans les parties nues du corps, se répandait de là sur toutes les autres : aussi les soldats jetaient-ils

bientôt leurs cuirasses ardentes, et toutes leurs armes, dont le fer s'embrasait. Le bois lui-même prenait feu, et le cuir se retrécissait par la chaleur. C'était un bizarre spectacle que ces soldats se mettant eux-mêmes à nu ; leurs armes jetées à terre ressemblaient à des dépouilles ; mais c'était l'adresse, et non le courage qui les avait arrachées. Un grand nombre de soldats perdit en outre les yeux ; le feu leur dévorait le front, les mains et toutes les parties du corps exposées sans défense. Les assiégés lançaient aussi sur les machines qu'on approchait des murs des torches également couvertes de poix et de résine, et à l'extrémité desquelles ils plaçaient des pointes et des dards. Ces torches volaient enflammées, s'enfonçaient dans les machines, s'y attachaient, et les réduisaient en cendres. Dans les premiers jours cependant, la fortune du combat se balança avec assez d'égalité de part et d'autre. Mais le siége traînant en longueur, l'armée de Maximin vit bientôt se ralentir son ardeur et, déçue de son espoir, elle tomba dans le découragement. En effet, ces hommes qu'ils n'avaient point jugés capables de supporter même un seul assaut, ils trouvaient non-seulement avec la résolution de se défendre, mais encore avec la force de résister. Les Aquiléiens, de leur côté, s'encourageaient par le succès et se sentaient animés du plus vif élan. Rendus plus habiles et plus audacieux par l'habitude du combat, ils méprisèrent bientôt les soldats de

Maximin. Ils les raillaient du haut de leurs murs, insultaient l'empereur, lorsqu'il faisait le tour des remparts, et l'accablaient, lui et son fils, des injures les plus humiliantes et les plus honteuses.

XII. Vivement irrité de ces outrages, il ne mettait plus de bornes à sa fureur. Mais comme il ne pouvait l'assouvir sur ses ennemis, il la faisait tomber sur la plupart des chefs de son armée, qu'il punissait comme s'étant conduits dans le siége avec faiblesse et lâcheté. Ces babaries excitaient contre lui la haine et l'indignation de ses soldats mêmes, et ne le rendaient que plus méprisable à ses adversaires.

XIII. Les habitants d'Aquilée avaient en outre tout en abondance; de grands préparatifs avaient pourvu la ville de toutes les choses nécessaires. On y avait rassemblé d'immenses provisions en boisson et en vivres pour les hommes et pour les animaux. L'armée de Maximin souffrait, au contraire, d'une pénurie générale; car tous les arbres fruitiers avaient été arrachés, toute la campagne dévastée par les soldats. Mal abrités sous leurs tentes élevées à la hâte, la plupart même tout à fait exposés aux intempéries de l'air, ils enduraient la pluie, le soleil, et dépérissaient par la faim: aucun transport de vivres ne pouvait leur arriver de l'étranger. Partout, en effet, les Romains avaient formé les chemins de l'Italie;

partout ils avaient élevé des murs et des portes. Le sénat en outre envoya des personnages consulaires avec les hommes les plus distingués et les plus considérés de toute l'Italie, pour veiller à la garde de toutes les côtes, de tous les ports, et interdire à qui que ce fût la faculté de naviguer, afin que Maximin se trouvât dans une complète ignorance de ce qui se passait à Rome. Les grandes routes, les chemins de traverse étaient soigneusement gardés, et toute circulation y était défendue. Ainsi l'armée qui semblait assiégeante, était assiégée elle-même, puisqu'elle ne pouvait ni prendre Aquilée, ni s'en éloigner pour marcher sur Rome, dépourvue qu'elle était de vaisseaux et de tout moyen de transport; autour d'elle, toutes les issues avaient été occupées à l'avance et fermées par l'ennemi. La crainte et le soupçon donnaient lieu aux nouvelles les plus exagérées. On répandait dans le camp que tout le peuple romain était en armes, que l'Italie se levait tout entière, que toutes les nations de l'Illyrie, tous les barbares de l'Orient et du midi rassemblaient des armées, que Maximin était l'objet de la haine la plus générale, la plus unanime. Ces nouvelles plongeaient dans le désespoir les malheureux soldats, qui manquaient de tout, et qui étaient presque privés d'eau; car la seule qu'ils pussent boire et que leur fournissait le fleuve voisin, était mêlée de sang et infectée de cadavres. Les assiégés, en effet, ne

pouvant ensevelir ceux de leurs concitoyens qui perdaient la vie, les jetaient dans le fleuve; ceux qui, du côté des assiégeants, mouraient soit en combattant, soit de maladie, étaient également précipités dans les flots. Beaucoup succombaient à la faim et à l'épuisement.

XIV. L'armée était donc livrée aux dernières extrémités et au plus profond abattement. Un mouvement subit éclate : l'empereur reposait dans sa tente (c'était une journée sans combat), et la plupart des soldats s'étaient retirés dans leurs tentes ou occupaient les divers postes qui leur étaient assignés, quand tout à coup une troupe de soldats romains, qui avaient laissé à Rome, dans leur camp au pied du mont d'Albe, leurs femmes et leurs enfants, prennent la résolution de tuer Maximin. Ils veulent se reposer des fatigues de ce long et interminable siége; ils ne veulent plus porter la guerre au sein de l'Italie pour un tyran dont la sentence est prononcée, et que l'univers entier déteste.

XV. Ils se précipitent avec audace vers la tente du prince, au milieu du jour; ses propres gardes leur prêtent assistance; ils arrachent son image de leurs drapeaux, et, au moment où il sort de sa tente comme pour les haranguer, ils le tuent avec son fils, sans lui permettre de parler. Ils égorgent également

le préfet des soldats et les plus chers favoris de l'empereur. Ils livrent les cadavres aux outrages et à toutes les insultes, et finissent par les abandonner aux chiens et aux oiseaux de proie. Mais ils envoyèrent à Rome les têtes de Maximin et de son fils. Telle fut la fin de ce prince et du jeune César; juste châtiment du gouvernement le plus tyrannique.

XVI. Cependant, quand cette mort fut connue de l'armée entière, elle montra de l'hésitation, et n'approuva pas généralement cette action hardie : les plus mécontents furent les Pannoniens et les barbares de la Thrace, qui avaient donné l'empire à Maximin. Mais la chose une fois faite, il fallait, quoique malgré eux, qu'ils la supportassent. Ils furent même obligés de feindre et de se réjouir avec tous les autres de ce qui s'était passé. Après avoir déposé leurs armes, les soldats s'avancèrent dans un appareil tout pacifique vers les murs d'Aquilée, en annonçant la mort de Maximin : ils demandèrent qu'on leur ouvrît les portes, et que la ville reçût en amis ses anciens adversaires. Mais les chefs qui commandaient à Aquilée s'opposèrent à ce que ce vœu fût accueilli. Ils firent apporter sur les remparts les images de Maxime, de Balbin et du jeune César Gordien, ornées de couronnes et de lauriers, les couvrirent d'acclamations, et deman-

dèrent à l'armée de reconnaître à son tour, de saluer et de proclamer empereurs ceux à qui le sénat romain avait décerné ce titre. Quant aux premiers Gordiens, ils étaient, disaient-ils, montés au ciel, et séjournaient parmi les dieux. Les assiégés ouvrirent ensuite un marché sur leurs remparts; ils mirent en vente une grande quantité de choses nécessaires à la vie, des vivres et des boissons de toute espèce, des vêtements et des chaussures, tout ce qu'enfin une ville heureuse et florissante pouvait fournir aux besoins des hommes. Cette vue redoubla la confusion des soldats; ils songeaient que les habitants d'Aquilée avaient tout ce qui pouvait leur suffire, quand même ils auraient à soutenir un plus long siége, tandis qu'eux, privés des objets de première nécessité, seraient morts avant d'avoir pris une ville où tout se trouvait en abondance. L'armée restait ainsi au pied des remparts; on lui fournissait tout ce dont elle avait besoin, et chacun recevait ce qu'il voulait du haut des murs. Les deux partis conversaient entre eux; c'était un état de paix et d'amitié, mais toujours une apparence de siége, puisque les murs restaient fermés, et que l'armée ne cessait de camper autour de la ville.

XVII. Telle était la situation d'Aquilée. Cependant les cavaliers qui portaient à Rome la tête de Maximin s'avançaient en toute hâte vers la capitale. Toutes

les villes ouvraient leurs portes à leur approche, et les habitants les recevaient avec des branches de lauriers. Après avoir traversé les lacs et les marais situés entre Altinum et Ravenne, ils trouvèrent l'empereur Maxime qui séjournait dans cette dernière ville, où il rassemblait les nouvelles troupes qu'on avait levées à Rome et dans toute l'Italie. Un corps assez nombreux de Germains auxiliaires s'était aussi rendu auprès de lui; ils avaient été envoyés par leurs concitoyens, comme un gage de l'attachement qu'ils avaient conservé pour lui depuis l'administration paternelle qu'il avait exercée en Germanie. Il était occupé à instruire ses nouvelles levées, à les préparer à combattre contre l'armée de Maximin, lorsque les messagers viennent le trouver, lui apportent la tête de ce prince et celle de son fils, lui annoncent le triomphe et le succès de sa cause, et lui apprennent que l'armée, de concert avec Rome, reconnaît et honore comme Augustes les empereurs créés par le sénat. A ces nouvelles, qui dépassaient toutes les espérances, des victimes sont aussitôt conduites à l'autel, et d'unanimes actions de grâces célèbrent cette victoire, qu'on avait remportée sans combat. Quand le sacrifice est terminé, Maxime envoie les cavaliers à Rome, pour qu'ils annoncent ces événements au peuple, et lui apportent la tête du tyran. Lorsqu'ils arrivèrent dans la capitale, et qu'ils entrèrent tout à coup dans Rome, montrant la tête de cet ennemi qu'ils

avaient placée au bout d'un pieu, pour qu'elle pût être exposée à tous les yeux, il serait impossible d'exprimer par des paroles toute l'ivresse de ce jour de fête. On vit les citoyens de tout âge courir aux autels pour y sacrifier aux dieux ; personne ne resta dans sa maison ; tous se précipitèrent comme hors d'eux-mêmes, dans les rues de la ville, se félicitant les uns les autres, et ils se réunirent à l'hippodrome, comme s'ils devaient tenir assemblée dans ce lieu. Balbin immola lui-même des hécatombes ; tous les magistrats, les sénateurs, les citoyens se livrèrent aux transports de la joie la plus vive, comme s'ils eussent détourné une hache suspendue sur leurs têtes. On envoya dans les provinces des messagers et des députés couronnés de branches de lauriers.

XVIII. Telle était à Rome l'exaltation publique. Maxime, cependant, parti de Ravenne, vint à Aquilée, après avoir traversé les lagunes, qui, accrues par l'Éridan et les étangs voisins, se jettent dans la mer par sept embouchures, et, pour cette raison, sont appelées « les sept mers » par les habitants du pays. A l'approche du prince, les habitants d'Aquilée ouvrent leurs portes et le reçoivent avec enthousiasme. Les villes d'Italie lui envoyèrent des députés choisis parmi leurs premiers citoyens. Revêtus de robes blanches, et couronnés de lauriers, ils apportaient chacun les statues des dieux de leur patrie et les

couronnes d'or qu'on avait déposées dans leurs temples en offrande. Ils venaient ainsi complimenter l'empereur et jeter à ses pieds des feuilles et des fleurs. Quant à l'armée qui avait assiégé Aquilée, elle vint aussi, dans un appareil de paix, et portant des branches de lauriers, rendre ses hommages au prince; non pas que cette démarche fut dictée à tous les soldats par une affection réelle : ce n'était chez beaucoup qu'une apparence d'amour et de respect que commandait l'état présent et irrévocable de l'empire. La plupart d'entre eux voyaient avec indignation et avec une secrète douleur l'empereur qu'ils avaient choisi, renversé, et ceux qu'avait créés le sénat, maîtres des affaires. Maxime, pendant le second jour qu'il passa dans la ville, ne s'occupa que de sacrifices ; le troisième jour, il convoqua toute l'armée dans la plaine, et du haut d'un tribunal qu'on lui avait érigé, il s'exprima en ces termes :

XIX « Vous avez appris par l'expérience tout ce « qu'il y avait d'avantages pour vous à changer de « résolution et à vous conformer aux intentions de « Rome. Vous avez maintenant la paix au lieu de la « guerre; vous ne serez plus parjures envers les « dieux, qui ont reçu vos serments; vous serez fidèles « à ce serment militaire, l'une des bases mystérieuses et sacrées de la puissance romaine. Il faut « vous assurer, pour l'avenir et pour toujours, la

« jouissance de ces avantages, en gardant fidélité au « sénat, au peuple romain, et à nous, empereurs, « qu'une naissance illustre, de nombreuses fonctions « publiques et une longue succession d'honneurs « ont, comme par degrés, élevés au trône où nous a « placés le suffrage du peuple et du sénat. L'empire, « en effet, n'est point la propriété d'un seul homme; « c'est le bien commun du peuple romain, depuis « les premiers temps de notre histoire, et c'est dans « la ville de Rome que résident les destinées de l'em- « pire. Rome nous a confié le soin de la régir et de « l'administrer, de concert avec vous. Si vous nous « secondez par une conduite régulière, amie de la « discipline et de l'ordre, par une soumission res- « pectueuse à vos princes, vous vous procurerez à « vous-même une vie heureuse, exempte de besoins; « votre exemple sera d'un salutaire effet pour tous « les autres citoyens, et répandra dans les provinces « et dans les villes la paix et l'obéissance aux chefs. « Vous vivrez désormais selon vos goûts, dans vos « foyers; vous n'aurez plus mille maux à souf- « frir dans les contrées étrangères. Quant à nous, « nous porterons tous nos soins à ce que les nations « barbares se tiennent en repos. Comme Rome a « maintenant deux empereurs, les affaires inté- « rieures seront plus facilement administrées, et si « quelque nécessité pressante réclame à l'étran- « ger la présence d'un prince, l'un de nous sera

« toujours prêt à se rendre où les événements l'ap-
« pelleront. Et qu'aucun de vous ne pense qu'il
« soit jamais fait mention du passé, soit par nous,
« qui savons que vous étiez forcés d'obéir, soit
« par les Romains, soit par les autres nations
« que les iniquités du tyran ont poussées à la ré-
« volte. Qu'il y ait dès ce jour oubli de tout! For-
« mons un traité d'amitié constante, et qu'il s'éta-
« blisse entre nous un éternel lien de bienveillance
« et de concorde. »

XX. Après avoir ainsi parlé, et promis aux soldats de magnifiques largesses, il ne resta plus que quelques jours à Aquilée, et s'occupa de son retour à Rome. Il renvoya toutes les troupes dans les provinces et dans leurs camps, et ne prit avec lui, pour retourner dans la capitale, que les cohortes chargées de la garde des empereurs, et les troupes levées à Rome par Balbin. Il emmena également le corps d'auxiliaires qui lui était venu de la Germanie. Il avait une confiance entière dans le dévouement de ces soldats, parce qu'avant d'être empereur, il avait gouverné leur province avec beaucoup de douceur et de modération. Lorsqu'il fit son entrée à Rome, Balbin vint au-devant de lui avec le jeune Gordien; le sénat et le peuple les reçurent comme en triomphe, et avec les plus vives acclamations.

XXI. Ces deux princes gouvernèrent ensuite l'empire avec autant de justice que de modération ; on les louait de toute part, en particulier comme en public. Le peuple se réjouissait d'un pareil choix ; il se glorifiait de ces empereurs, dignes du trône par leur naissance comme par leurs vertus. Mais la fierté des soldats se révoltait ; ils regardaient comme un outrage les acclamations du peuple ; cette noblesse même des empereurs les irritait ; ils s'indignaient d'avoir pour princes des hommes choisis dans le sénat. Ils voyaient aussi avec peine ces Germains qui restaient auprès de Maxime et qui demeuraient à Rome. Ils s'attendaient à trouver en eux des adversaires, s'ils osaient former quelque tentative ; ils les soupçonnaient d'épier l'instant où ils pourraient les désarmer par quelque surprise, et se mettre à leur place, substitution que leur présence continuelle rendait si facile. L'exemple de Sévère, qui avait ainsi désarmé les meurtriers de Pertinax, s'offrait sans cesse à leur pensée. Pendant que l'on célébrait les jeux Capitolins, et que tout le peuple rassemblé s'occupait de fêtes et de spectacles, les sentiments qu'ils cachaient depuis longtemps éclatèrent tout à coup. Ils ne sont plus maîtres de leur rage, et poussés par une fureur insensée, ils se rendent tous au palais, et attaquent les vieux empereurs. Le sort voulut que ces deux princes ne s'entendissent pas entre eux, et que l'un et l'autre cherchât à attirer vers lui la puissance : tant

l'homme est avide de régner seul, tant le pouvoir souffre difficilement le partage! Balbin appuyait ses prétentions sur l'éclat de sa naissance, sur le consulat, qu'il avait deux fois exercé; Maxime, sur la charge de préfet de Rome qu'il avait remplie, et sur la réputation d'expérience et d'habileté qu'il s'était acquise. Tous deux, du reste, nobles et patriciens, étaient d'une naissance assez illustre pour justifier à leurs yeux leur soif du pouvoir absolu. Cette fatale ambition fut la principale cause de leur perte. En effet, dès que Maxime fut informé que les prétoriens s'avançaient pour les égorger, il voulut faire venir aussitôt les troupes germaines auxiliaires qui se trouvaient à Rome, et qui devaient suffire pour repousser les conjurés. Mais Balbin, soupçonnant que c'était une ruse, un complot tramé contre lui (car il connaissait l'attachement des Germains pour Maxime), s'opposa à ce que ces troupes fussent appelées, disant « *qu'elles ne viendraient point pour résister aux prétoriens, pour les repousser, mais pour décerner à son rival l'autorité souveraine.* » Pendant qu'ils discutent ainsi, les soldats furieux se précipitent tous ensemble dans les cours du palais que les gardiens des portes leur abandonnent, et saisissent les deux vieillards. Ils déchirent les simples vêtements qu'ils portaient dans l'intérieur de leurs appartements, les traînent tout nus hors des cours, en les accablant de toutes sortes d'insultes et d'outrages; ils

les frappent, les appellent avec dérision « *les Empereurs du sénat;* » ils leur arrachent la barbe et les sourcils, leur font subir des traitements plus cruels et plus honteux encore, et, les conduisant ainsi à travers toute la ville, ils se dirigent vers leur camp. Ils n'avaient point voulu les tuer dans le palais; ils aimaient mieux se jouer de leurs victimes encore vivantes, pour leur faire plus longtemps sentir leurs tortures. Mais les Germains, à la nouvelle de ces événements, avaient pris les armes, et s'avançaient à la hâte pour secourir les empereurs : les prétoriens, instruits de leur approche, égorgent enfin les deux princes, dont tout le corps était défiguré par les plus indignes mutilations. Ils laissent les cadavres étendus sur la voie publique, et, prenant dans leurs bras le jeune Gordien qui était César, ils le déclarent empereur (parce qu'ils n'en trouvaient pas d'autres pour le présent) et crient à la multitude : « Qu'ils ont tué ceux dont le peuple n'avait point voulu d'abord reconnaître l'autorité; qu'ils ont choisi le petit-fils de Gordien, ce jeune prince, que les armes et la volonté de Rome avaient fait nommer César. » Ils l'entraînent avec eux dans leur camp, en ferment les portes, et s'y tiennent en repos. Cependant les Germains, ayant appris que ces deux empereurs qu'ils couraient secourir étaient étendus sans vie dans les rues de Rome, ne veulent pas commencer une guerre inutile pour des hommes morts

et retournent à leur quartier. Telle fut l'injuste et atroce supplice de ces deux vieillards, dignes de considération et de respect, que leur naissance rendait vénérables, et que leurs vertus avaient fait élever au trône. Gordien, âgé d'environ treize ans, fut déclaré souverain, et reçut en partage l'empire Romain.

FIN.

NOTES.

LIVRE PREMIER.

Page 5. « Marc-Aurèle... fut attaqué soudain en Pannonie d'une maladie grave... »

La Pannonie était la contrée comprise entre la Norique à l'ouest, l'Ister (le Danube) au nord et à l'est. Elle s'étendait au sud un peu au delà de la Save. Cette contrée répondait à peu près à une partie de la basse Autriche, à une partie de la Hongrie, à toute l'Esclavonie et à la Croatie autrichienne. Marc-Aurèle mourut le septième jour de sa maladie, le 17 mars, l'an de J.-C. 180.

Page 20. « Les Romains célébraient en l'honneur de Jupiter Capitolin des jeux sacrés... »

Les Jeux Capitolins étaient quinquennaux. Ils avaient été institués par un ordre du sénat, à la suite de l'invasion des Gaulois à Rome et pour remercier Jupiter de la conservation du Capitole. Un collége de prêtres qui habitaient au Capitole même et dans la citadelle était chargé de la célébration de ces jeux, et plusieurs étaient désignés chaque année pour y présider. Aussi Hérodien ajoute-t-il : « L'empereur assiste à ces jeux comme spectateur et comme juge avec les prêtres désignés alternativement chaque année. »

Page 22. « Peu de temps s'était écoulé, lorsque des soldats, partis de l'Illyrie, à l'insu du fils de Pérennius, apportèrent à Rome des pièces de monnaie que ce jeune homme avait osé faire frapper à son image... »

Dion Cassius, par une version différente, dit que ce fut une députation de 1,500 soldats de l'armée de la Grande-Bretagne qui vint achever d'éclairer Commode sur Pérennius, en se plaignant de la tyrannie que le préfet du prétoire exerçait sur les troupes, et en l'accusant d'aspirer à l'empire. Nous citerons plusieurs fois dans ces notes Dion Cassius, contemporain, comme Hérodien, des règnes dont ce dernier a écrit l'histoire, et qui fut sénateur, consul et gouverneur de provinces sous les empereurs, depuis Commode jusqu'à Alexandre Sévère.

Page 40. « Il fit ôter la tête de la statue colossale du soleil... »

Néron avait fait élever cette statue pour lui-même et en son honneur. Vespasien l'avait consacrée au soleil.

Page 42. « Il y écrivit les noms de ceux qu'il devait faire tuer la nuit prochaine... »

Suivant le témoignage de Dion, parmi les personnages que Commode voulait faire périr dans cette dernière nuit de l'année, qui précédait la fête des *Saturnales*, se trouvaient les deux consuls qui devaient entrer en charge le lendemain. Commode voulait se revêtir lui-même du consulat, et réunir les insignes de cette dignité aux vêtements du gladiateur.

LIVRE DEUXIÈME.

Page 50. « Pertinax jeta les yeux sur les tablettes : il revint aussitôt de sa méfiance... ».

Suivant Dion, cette preuve même ne suffit pas à Pertinax ; et il ne consentit à accepter l'empire, qu'après avoir envoyé un de ses amis à l'endroit où les conjurés avaient caché le cadavre de Commode.

Page 59. « Il avait chassé de Rome les délateurs et ordonna qu'on les punît partout où on les découvrirait... »

Pertinax rappela aussi tous ceux qui avaient été proscrits pour crime de lèse-majesté ; et il rétablit la mémoire de ceux à qui il ne pouvait rendre la vie, promettant avec serment de n'écouter jamais aucune accusation sur ce sujet.

Page 90. « Mais pour moi le seul but que je me sois proposé, c'est de réunir dans un seul tableau les faits importants dont j'ai été le témoin sous le règne de plusieurs princes et dans une période de soixante-dix ans... ».

Comme nous l'avons indiqué dans notre préface, l'histoire écrite par Hérodien ne renferme réellement qu'une période de cinquante-huit ans depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avénement de Gordien III. Aussi dit-il dans son préambule (pages 2 et 3) : « Le grand nombre de princes qui dans le court intervalle de soixante années passèrent sur le trône de Rome... » Dans le passage qui fait l'objet de cette note, il parle d'une période de soixante-dix années, d'où il faut conclure qu'il avait le projet de comprendre dans son histoire

les règnes de Gordien III et de Philippe jusqu'à l'empereur Dèce (l'an de J.-C. 249), qu'il n'a pas écrit ces pages supplémentaires, ou qu'elles ne nous sont pas parvenues.

LIVRE TROISIÈME.

Page 97. « Les autres traversèrent en toute hâte la Cilicie et la Galatie pour franchir le mont Taurus et se retirer derrière ses retranchements... »

La Cilicie, contrée de l'Asie Mineure (Anatolie et une partie de la Caramanie moderne), s'étendait de l'est à l'ouest le long de la partie de la Méditerranée à laquelle elle donnait son nom, depuis la Pamphylie jusqu'à la Syrie. Elle était entourée de montagnes, excepté du côté de la mer; le mont Taurus la dominait vers le nord et le mont Amanus vers l'orient. La Cilicie fut peuplée, dit-on, par une colonie phénicienne, sous la conduite de Cilix, qui lui donna son nom. — La Galatie, située au midi d'une partie de la Bithynie et de la Paphlagonie, était peuplée par des Gaulois qui passèrent en Asie à différentes époques. On n'a pu définir d'une manière précise les bornes de son territoire, parce que la confusion s'est établie sur les premières expéditions des Gaulois en Orient. Mais la Galatie proprement dite, se composant de cantons détachés de la Phrygie, de la Bithynie, de la Paphlagonie et de la Cappadoce, était habitée originairement par ceux de nos ancêtres qui se détachèrent de l'armée de Brennus, et passèrent en Asie vers l'an de Rome 270. Elle avait pour capitale Ancyre, fut soumise par les Romains et réduite par Auguste en province romaine.

Page 101. « Les deux armées se rencontrèrent près

du golfe d'Issus. Ce fut là, dit-on, que Darius livra à Alexandre un terrible et dernier combat et qu'il fut vaincu et pris par des hommes du Nord, qui alors aussi triomphaient de ceux d'Orient... »

Tout le monde sait, contrairement à la version d'Hérodien, que la journée d'Issus, où Alexandre le Grand défit Darius-Codoman (333 av. J.-C.), ne fut pas la dernière bataille perdue par ce prince. La bataille d'Arbèles, sa dernière défaite, ne fut pas non plus suivie de sa captivité, puisqu'il fut assassiné dans sa fuite vers la Médie (331) par Bessus, satrape de la Bactriane. On ne peut que signaler cette étrange erreur d'Hérodien, sans chercher à l'expliquer.

Page 108. « Non, soldats, sa petite armée d'insulaires ne pourra vous résister... »

L'abbé Mongault traduit : « Son armée, qui n'a de forces, que ce qu'il en faut *pour tenir une île en devoir...* » Le texte ne permet pourtant aucune équivoque : Hérodien dit : Ὁ ἐκείνου στρατὸς, ὀλίγος ὢν και νησιώτης... Il s'agit bien (et le reste du récit le prouve surabondamment) des soldats bretons, levés dans la partie de la Grande-Bretagne soumise aux Romains, *des insulaires*, qui formaient en grande partie l'armée d'Albinus, comme celle de Sévère était composée principalement d'Illyriens, de Sarmates, entièrement soumis aux Romains et incorporés à leurs armées depuis la fin du règne d'Auguste.

Page 116. « Augarus, roi des Osroëniens, accourut à son passage, lui livra ses enfants comme gage de sa fidélité, et lui amena un secours considérable d'archers... »

L'Osroënie était une contrée de la Mésopotamie, bornée

au nord par le Taurus, à l'ouest par l'Euphrate, et qui tirait son nom d'Osroës. Ce prince l'avait érigée en principauté pendant les troubles de Syrie et en fit un Etat presque indépendant. Elle avait pour capitale Édesse. Elle fut conquise par Trajan, et depuis cette époque soumise aux Romains. — Le pays des Adiabéniens, ou l'Adiabène, dont il est question quelques lignes plus bas (Ch. XXVIII) était situé à l'est du Tigre, et formait une partie de l'Assyrie (Kurdistan). Elle fut aussi conquise par Trajan, mais revint bientôt aux Parthes, ses anciens maîtres. — Atra, capitale du pays des Atréniens, qui repoussa les efforts de Septime Sévère et de son armée (même ch., p. 117) avait résisté avec le même succès à Trajan, qui s'était retiré sans pouvoir la réduire. Les Atréniens, tribu arabe de la Mésopotamie, comptaient un grand nombre d'habiles et vaillants archers.

Page 122. « Compté parmi les consuls en second, il portait le laticlave... »

Le texte dit : ἐντε τοῖς δευτέροις ὑπατεύσασιν ἐτέτακτο. « Il était classé parmi les seconds consuls... » C'est-à-dire qu'il n'en avait que le rang, sans en avoir exercé réellement la charge, les fonctions de la magistrature et du sénat ne pouvant se cumuler avec celles de préfet des gardes prétoriennes que remplissait Plautien. Quelques années plus tard, cet usage fut aboli par Alexandre Sévère qui permit le cumul de la magistrature consulaire et du titre de préfet du prétoire. — Le *laticlave* était la robe qui distinguait les sénateurs et les consuls, et qui était ainsi nommée parce qu'elle était ornée de clous de pourpre (*clavus*).

LIVRE QUATRIÈME.

Page 144. « Il envahit soudainement la chambre de son frère qui ne s'attendait à rien de semblable ; il frappe Géta d'un coup mortel... »

Le récit de Dion ne s'accorde pas complétement avec celui d'Hérodien. Suivant le premier de ces historiens, Caracalla avait fait proposer à sa mère de l'appeler chez elle avec son frère Géta, pour travailler à leur réconciliation commune. Géta crut pouvoir venir en sûreté à ce rendez-vous ; mais des centurions, apostés par Caracalla près de l'appartement de Julie, y entrèrent tout à coup et égorgèrent Géta. Sa mère essaya en vain de le sauver et fut couverte de son sang. Mais Dion lui-même se contredit un peu plus loin en disant que Caracalla consacra dans le temple de Sérapis l'épée avec laquelle *il avait tué Géta*.

Page 145. « En l'honneur de sa conservation et de son avénement au trône, il promet à chaque soldat 2,500 drachmes attiques et le double de la ration de blé ordinaire... »

Les deux mille cinq cents drachmes accordées à chaque soldat représentaient environ 950 francs de notre monnaie. Suivant le récit de Dion, d'autres troupes, campées sur la montagne d'Albano, auraient montré d'abord plus de scrupule que les prétoriens, et n'auraient ouvert au nouvel empereur les portes de leur camp que sur le récit de faux crimes de toute nature imputés à Géta ; elles auraient été entraînées d'ailleurs par des largesses encore plus fortes que celles dont avaient été comblés les prétoriens.

C'est sans doute à la même époque, c'est-à-dire aux premiers jours du règne d'Antonin, devenu seul empereur par son fratricide, qu'il faut placer la largesse faite au peuple de casaques gauloises appelées *Caracalles*, et auxquelles il dut son surnom de Caracalla. Cette largesse le rendit cher pendant quelque temps au peuple de Rome : Hérodien a conservé à cet empereur son véritable nom d'Antonin, mais le surnom ou plutôt le *sobriquet* a prévalu dans l'histoire.

Page 147. « Je ne rappellerai point le sort de Germanicus, frère de Néron... »

Quelques-uns ont lu : Βριταννικόν au lieu de : Γερμανικόν. S'il est question, en effet, de Tibère Néron, Germanicus n'était que son fils adoptif, et non son frère. Il est donc plus naturel de penser qu'Hérodien parlait ici de Britannicus, frère par adoption de Claudius Néron.

Page 147. « Mais Marc-Aurèle, ce prince qui tenait tant à son renom de philosophie et d'humanité, ne put supporter un outrage de Lucius Vérus, son gendre, et il le fit assassiner... »

Hérodien place ici dans la bouche de Caracalla, pour le besoin de sa cause, la calomnie dont on a essayé de flétrir la mémoire de Marc-Aurèle. La mort subite de Lucius Vérus (l'an de J.-C. 169) pendant la guerre qu'il soutenait avec Marc-Aurèle contre les Germains, la différence du caractère des deux empereurs, souvent divisés, le bruit qui avait couru du commerce incestueux de Lucius Vérus avec l'impératrice Faustine, sa belle-mère, et jusqu'aux honneurs exagérés que Marc-Aurèle fit rendre à sa mémoire, ont pu donner naissance à cette calomnie; « mais, ainsi que l'a dit Aurélius Victor, il n'y a que des parricides comme Caracalla, ou des

hommes capables eux-mêmes de toutes sortes de crimes qui aient pu croire à une pareille infamie (1). »

Page 152. « Il fit venir aussi une troupe de jeunes Spartiates, qu'il appela la centurie Lacédémonienne ou *la Pitanate*... »

Ainsi nommée de Pitane, ville du Péloponèse, près de Lacédémone.

Page 152. « Arrivé au temple du Dieu, il s'y endormit à plusieurs reprises dans l'attente d'une vision... »

On voit, par ce passage, que les consultations au moyen du sommeil, les guérisons par les songes, étaient connues des anciens. On prétendait qu'Esculape indiquait des remèdes à ceux qui s'endormaient dans le temple qu'on lui avait élevé à Pergame. Cette ville fut la patrie de Galien.

Page 152. « Il lui fallait un Patrocle; il s'en fit un de Festus, son affranchi favori et son secrétaire... »

Hérodien dit élégamment : Τῆς δε βασιλείου μνήμης προεστώς; « celui qui présidait à la mémoire du prince. » Ou, plus littéralement encore, « le préposé à la mémoire du prince. »

Page 162. Il écrivit à un certain Maternianus, son agent à Rome... d'employer le secours des évocations pour lui révéler la durée de sa vie... Autorisé par ces instructions... »

Il faut se rappeler, pour l'intelligence de ces derniers mots,

(1) Voyez LENAIN DE TILLEMONT, *Histoire des Empereurs, et des autres princes qui ont régné pendant les six premiers siècles de l'Église*, tome II, in-4° (1702).

que consulter les devins sur le temps que l'empereur avait à vivre était considéré comme crime d'État et puni de mort.

Page 163. « Il y avait parmi les gardes d'Antonin un centurion nommé Martial, qui accompagnait toujours le prince, et dont celui-ci, peu de jours auparavant, avait fait périr le frère, sur la foi d'une simple dénonciation... »

Dion dit que Martial fut assisté dans le meurtre de l'empereur par deux tribuns appartenant à sa garde particulière, et donne pour motif de son ressentiment contre Caracalla, non pas, selon la version d'Hérodien, la mort d'un frère exécuté peu de jours auparavant par ordre du prince, mais le refus que lui aurait fait l'empereur à lui-même du grade de centurion.

LIVRE CINQUIÈME.

Page 176. « Il y avait une femme appelée Mœsa, Phénicienne de nation, et ainsi nommée à cause d'Émésa, ville de Phénicie... »

Émésa (*Hems*), ville de Syrie, sur la rive orientale de l'Oronte, à l'ouest de Palmyre, et au nord-est de Sidon et de Tyr. Les Romains, après la conquête du pays, y envoyèrent une colonie : une légion avait ses cantonnements dans les environs de la ville, célèbre par son magnifique temple du Soleil.

Page 178. « Elle leur annonça que Bassien était fils naturel d'Antonin, quoiqu'il passât pour le fils d'un

autre, qu'Antonin avait eu commerce avec ses filles qui étaient dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, à l'époque où elle demeurait elle-même au palais de sa sœur... »

Après la mort de ses gendres, Mœsa avait pris avec elle ses deux filles Soémis et Mammée, avec leurs enfants, et les avait emmenées à Émésa où elle se retira vers 217, lorsque Macrin lui ordonna de quitter Rome après la mort de son neveu Caracalla et de Julie, sa sœur. Dion s'accorde avec Hérodien sur ce point que Mœsa, non satisfaite pour ses petits-fils qu'ils fussent les petits-neveux de Septime Sévère et de Caracalla, répandit le bruit qu'ils étaient fils du dernier, sacrifiant à son ambition l'honneur de ses filles.

Page 187. « Il feignit d'être pris d'amour pour une jeune prêtresse de Vesta... Il l'arracha du temple même, de ce saint asile des vierges, et la prit pour seconde épouse... »

Dion donne le nom de cette vestale; elle se nommait Julia Aquilia Sévéra. La première femme d'Héliogabale avait été Julia Cornélia Paula, d'une des plus illustres familles de Rome. Après la répudiation de la vestale, il épousa une petite-fille de Marc-Aurèle et de Claudius Sévérus, nommée Annica Faustina. Enfin, s'il faut en croire Dion, il aurait eu encore une ou deux épouses après celle-ci, et aurait repris pour femme la vestale Aquilia Sévéra.

Page 188. « Les Africains appellent cette déesse Uranie, et les Phéniciens Astroarchès, affirmant que c'est la Lune... »

L'Uranie dont il est ici question était principalement

adorée à Carthage sous le titre de *Céleste* ou *Vénus céleste.* Astroärchès (reine du Ciel) chez les Grecs, et chez les Phéniciens, Astarté (*Astaroth*, dans l'Écriture), était moins la personnification de la Lune, que celle du Ciel et de tous les astres.

Page 196. « Les deux cadavres, après avoir été promenés par toute la ville, et accablés de tous les outrages, furent jetés dans les égouts qui coulent vers le Tibre... »

Dion dit que l'ouverture de l'égout dans lequel on voulait jeter le cadavre de l'empereur, se trouvant trop petite, on le traîna jusqu'au pont Émilien, et on le jeta dans le Tibre avec une pierre au cou.

LIVRE SIXIÈME.

Page 200. « On reçut soudain des lettres des généraux de Syrie et de Mésopotamie, annonçant qu'Artaxerce, roi des Perses, après avoir vaincu les Parthes et leur avoir enlevé l'empire d'Orient... »

Ce prince, nommé Artaxerce dans Hérodien, Dion et Lampride, Artaxare dans Agathias, Xercès dans Aurélius Victor et Eutrope, Ardshir ou Azdashir dans les écrivains orientaux, était de la nation des Perses, et petit-fils d'un soldat nommé *Sassan;* aussi Aboul-Faradj comprend-il sous le nom de *Sassanides* tous les rois qui ont succédé aux Arsacides ou rois parthes et régné en Perse depuis ce prince, durant 418 ans environ, jusqu'à l'époque des califes mahométans.

Page 203. « On fit des levées d'hommes en Italie et dans toutes les provinces de l'Empire, et l'on enrôla tous ceux qui par leur force corporelle et la vigueur de l'âge semblaient propres au service militaire... »

Il ne sera pas sans intérêt de placer ici le tableau des légions romaines, tel que le traee l'historien Dion qui, vers cette époque, fut consul pour la seconde fois avec l'empereur Alexandre Sévère. Il nous apprend leur nombre et quels étaient leurs différentes positions dans l'empire (1). Des vingt-cinq légions qui avaient existé du temps d'Auguste il n'en restait plus que dix-neuf, les autres ayant été ou incorporées dans quelques-unes de celles qui restaient ou entièrement supprimées. Mais en revanche Néron, Galba, Vespasien, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle et Septime Sévère en avaient formé treize nouvelles. De ces trente-deux légions il y en avait trois dans la Grande-Bretagne, deux dans la haute, une dans la basse ; trois en Germanie, deux dans la basse, une dans la haute ; une en Italie ; une en Espagne ; une dans la Numidie ; une en Arabie ; deux en Palestine ; une en Phénicie ; deux en Syrie ; deux en Mésopotamie ; deux dans la Cappadoce ; deux dans la basse Mésie et une dans la haute ; deux dans la Dacie ; quatre en Pannonie ; une dans la Norique (2) ; une dans la Rhétie (3). Il en restait encore deux levées par Trajan ; Dion n'assigne pas leurs quartiers. Il donne les noms des légions, mais n'indique pas le chiffre de soldats qui les composaient, et que Lampride (*Vie d'Alexandre Sévère*), d'après une évaluation beaucoup trop faible, ne porte qu'à cinq mille hommes. On voit, par cet exposé

(1) Dion Cassius, liv. 55.

(2) A cette contrée correspondent aujourd'hui une partie de l'Autriche et de la Styrie, et une partie de la Bavière.

(3) C'est à peu près le pays compris aujourd'hui dans le Tyrol, le pays des Grisons et une partie des États de Venise.

sommaire de la distribution des légions dans l'empire, que les Romains se fortifiaient beaucoup contre les peuples de la Calédonie, contre les Parthes et les Perses, et contre les peuples d'au delà du Danube. Ils semblaient plus rassurés à cette époque du côté du Rhin, puisqu'ils n'avaient que trois légions en Germanie, où du temps d'Auguste et de Tibère il y en avait huit qu'on regardait comme la principale force de l'empire (1). Du reste, quoique les légions eussent chacune leurs quartiers et leurs provinces, lorsqu'il survenait quelque guerre importante, on les faisait accourir souvent des contrées les plus lointaines ; et à l'époque d'anarchie et d'oppression militaire qui nous occupe, « il fallait toujours, a dit un brillant historien (2), se servir d'une armée pour réprimer les autres. »

Page 211. « Calamité terrible et presque sans exemple pour les Romains ! Une grande armée était détruite, qui ne le cédait ni en courage, ni en force, à aucune des anciennes armées romaines... »

Selon Lampride, au contraire (*Vie d'Alexandre*), dont le témoignage n'infirme pas les détails si précis donnés par Hérodien, Alexandre Sévère aurait remporté une glorieuse victoire, tué 10,000 des cavaliers d'Artaxerce et 200 éléphants, fait un nombre immense de prisonniers, reçu à Rome les honneurs d'un magnifique triomphe sur un char traîné par dix-huit éléphants ; et le titre de *Persique* lui fut décerné par le sénat.

(1) TACITE, *Annales*, liv. 4, c. 5. — V. LENAIN DE TILLEMONT, *Histoire des Empereurs*, tome III.

(2) PRÉVOST-PARADOL, *Revue de l'Histoire Universelle*, 1 vol. in-8°, 1854 (page 119).

LIVRE SEPTIÈME.

Page 223. « ....Maximin, parvenu à l'empire, changea totalement la face des choses : il usa de son pouvoir avec violence, avec une rigueur qui inspira l'effroi. Il s'efforça de faire succéder partout au gouvernement le plus doux et le plus modéré toutes les cruautés de la tyrannie... »

Il suffit de ce rapprochement, de ce double témoignage rendu par Hérodien au règne d'Alexandre Sévère et à la tyrannie de son successeur, pour faire apprécier l'accusation portée contre lui par Jules Capitolin et répétée souvent depuis, d'avoir rabaissé à dessein Alexandre Sévère pour faire valoir Maximin. S'il a loué en ce dernier quelques-unes des qualités du général et du soldat, il a toujours jugé l'homme et le souverain avec la plus sévère impartialité.

Page 235. « Accompagnés de toute la multitude, ils se rendirent au milieu du jour à la maison du proconsul. Il se nommait Gordien, et le proconsulat lui était échu dans sa vieillesse, car il touchait à sa quatre-vingtième année... »

Gordien avait été consul pour la seconde fois avec Alexandre Sévère, l'an de J.-C. 229, et c'est au sortir même de ce consulat qu'il avait été nommé proconsul d'Afrique. Il occupait encore ce poste huit ans après, à l'époque où il fut proclamé auguste par les Carthaginois. On n'observait donc pas toujours, comme le remarque Lenain de Tillemont (1), la règle

(1) *Histoire des Empereurs*, tome III, pag. 219.

dont parle Dion (Liv. 53 de son histoire), et d'après laquelle on ne pouvait garder le proconsulat qu'un an, et n'être appelé à ces fonctions que cinq années après avoir rempli celles de consul.

Page 241. « La nuit durait encore (car Vitalien avait coutume de sortir avant le jour), lorsqu'ils allèrent le trouver en particulier, et avant qu'il y eût foule au tribunal. Les uns, en effet, n'étaient pas venus encore; les autres, après avoir présenté leurs salutations à Vitalien, s'étaient retirés avant que le jour eût paru... »

L'abbé Mongault supprime tous ces détails, qu'il trouve pleins de « superfluités et de redites, » et il tance vertement son prédécesseur, Bois-Guillebert, qui les a traduits à sa façon. « Pour lui, il n'est pas assez entêté de son auteur pour ne pas trouver ici du galimatias. Sans Hérodien, dit-il, nous ne saurions pas qu'un homme n'est seul *à son bureau* que parce que ceux qui y sont déjà venus s'en sont allés, etc. Il reconnaît ici *les Grecs Asiatiques;* il faut qu'ils parlent et qu'ils parlent beaucoup (1). » Sans nous arrêter ici sur la singulière théorie de l'abbé Mongault en matière de traduction, sur la manière dont il entend les devoirs du traducteur, sur le sentiment de la couleur locale dont il donne ici un si curieux spécimen en indiquant comment il aurait traduit ce qu'il supprime, nous ferons remarquer que le passage si judicieusement omis est remarquable comme détail de mœurs et qu'il nous représente au vrai cette foule *affairée* levée avant l'aube, dont nous parlent si souvent

(1) *Histoire d'Hérodien*, traduite du grec en français par l'abbé Mongault, in-12, 1745. — *Remarques*, page 360.

Horace et Juvénal, cette multitude de clients et d'affranchis assiégeant avant le jour les portes des puissants.

Page 250. « Mutilant les vaisseaux qui se trouvaient dans le port, ils en façonnèrent le bois sous mille formes, et se firent comme ils purent, des boucliers... »

Βαρέας τε τὰς ἐμπεσούσας περιτεμόντες... Je lis βαρέας (navires) et non βύρσας, comme l'ont proposé quelques éditeurs.

Page 255. « Un sénateur, nommé Gallicanus, qui venait de quitter le consulat et qui était d'origine carthaginoise... »

Hérodien raconte, comme un événement fortuit et nullement prémédité, cette lutte sanglante dans les rues de Rome entre les prétoriens et le peuple, lutte provoquée par la téméraire agression de Gallicanus et de l'ancien préteur Mécènes. Mais, comme cet historien fait remarquer que Gallicanus était « d'origine carthaginoise, » on peut supposer, bien qu'il ne l'indique en rien dans son récit, que ce sénateur n'était pas étranger au complot ourdi à Carthage contre Maximin, et que les émissaires envoyés à Rome pour assassiner le préfet du prétoire Vitalien, s'étaient concertés avec lui pour provoquer cette collision. Car la présence à Rome d'un camp de prétoriens-vétérans, laissés dans cette ville par Maximin et qui ne s'étaient pas encore prononcés, pouvait inquiéter les partisans du pouvoir nouveau. Autrement il serait difficile d'expliquer cette folle attaque de Gallicanus. C'est d'ailleurs le lieu de rappeler ici, pour justifier notre opinion, qu'Hérodien a dit précédemment (même livre, ch. XV, page 239) : « Gordien écrivit un grand nombre de lettres qu'il envoya à tous les premiers ci-

toyens de Rome, ainsi qu'aux membres les plus distingués du sénat, dont la plupart étaient ses amis ou ses parents. »

Page 256. « Il fait ouvrir le quartier des gladiateurs et se met à leur tête, après leur avoir fait prendre leurs armes... »

Jules César, le premier, qui cherchait tous les moyens de plaire au peuple de Rome, avait institué une école ou *Gymnase* de gladiateurs, où il entretenait à ses frais une troupe de ces combattants. Plus tard ce gymnase fut appelé l'*École de l'Empereur*. Auguste avait essayé, en restreignant le nombre des gladiateurs et la fréquence des combats publics, de mettre un frein aux goûts barbares de la multitude romaine. Mais sous les empereurs qui suivirent, les instincts sanguinaires du peuple, si bien d'accord avec ceux des gouvernants, furent plutôt favorisés que combattus ; et les gymnases des gladiateurs renfermaient une troupe considérable, toujours prête à combattre. Dans l'émeute provoquée par Gallicanus contre les vétérans campés près de Rome, le peuple trouvait dans ces gymnases, qu'on lui fit ouvrir, tout un arsenal de casques, de boucliers, de cuirasses, de brassards d'airain, d'épées, de lances, de javelots, de faux même, ainsi que de nombreux auxiliaires thraces, syriens, gaulois, germains, sarmates et carthaginois tout prêts à servir sa cause, sans parler d'une foule d'esclaves et mercenaires romains enrôlés dans ces écoles pour servir aux plaisirs publics comme à ceux des particuliers.

LIVRE HUITIÈME.

Page 262. « Quand l'armée eut traversé ainsi toute la plaine en bon ordre, elle s'arrêta devant la première ville d'Italie, que les habitants appellent Éma... »

Éma (ou plutôt *Émone* ou *Émona*) dont parle ici Hérodien, aurait été plus justement nommée par lui la dernière ville de la Pannonie que la première ville d'Italie. Elle devait occuper à peu près la position qu'occupe aujourd'hui Laubach, capitale de la Carniole, contrée que devait traverser Maximin, pour rentrer en Italie.

Page 265. « Deux citoyens consulaires, choisis par le sénat les commandaient et veillaient à tout; l'un se nommait Crispinus, l'autre Ménéphile... »

Ce Ménéphile, qui défendit avec tant de courage Aquilée contre l'empereur Maximin, paraît avoir été le même qu'un personnage du même nom, qui dix ans auparavant, commandait les troupes romaines en Sarmatie, sous le règne d'Alexandre Sévère, et qui déploya aussi une énergie remarquable dans ce commandement (1).

Page 283. « Il emmena également le corps d'auxiliaires qui lui était venu de la Germanie. Il avait une confiance entière dans le dévouement de ces soldats, parce qu'avant d'être empereur, il avait gouverné leur province avec beaucoup de douceur et de modération... »

Maximin avait été sénateur, successivement élevé à la pré-

(1) *Voyez* LENAIN DE TILLEMONT, *Histoire des Empereurs*, t. III.

ture et au consulat; il avait gouverné, comme proconsul, la Bithynie, la Grèce, la Gaule Narbonnaise, fait la guerre en Germanie, et administré ensuite cette province avec beaucoup de sagesse et de justice.

Page 285. « Mais Balbin, soupçonnant que c'était une ruse, un complot tramé contre lui... »

L'extrême circonspection ou plutôt la timidité de Balbin était connue. Déjà avancé en âge, comme son collègue à l'empire, il avait rarement commandé les troupes, mais conduit avec assez d'habileté les affaires civiles. Il avait été deux fois consul, gouverné plusieurs provinces en Asie, en Afrique et en Europe. On le citait aussi pour son éloquence, et il avait montré un goût particulier pour les lettres.

Page 287. « Gordien, âgé d'environ treize ans, fut déclaré souverain, et reçut en partage l'empire romain. »

Ici s'arrête Hérodien : l'histoire qu'il avait probablement écrite de ce règne et de celui de Philippe, qui l'a suivi, n'est point parvenue jusqu'à nous. Le règne de Gordien dura six ans environ (depuis l'an de J.-C. 239 à l'an 244). Après avoir épousé à seize ans la fille d'un Grec éloquent, Mysithée, qui fut son beau-père, son ministre, et presque son tuteur; réprimé la révolte de Sabinien en Afrique; soutenu contre Sapor, roi des Perses, une guerre victorieuse; reconquis Carrhes, Nisibe et toute la Mésopotamie; il tomba sous les coups des sicaires de Philippe, préfet du prétoire, qui avait fait périr par le poison son beau-père Mysithée. Philippe, son meurtrier, fut, comme de raison, son successeur à l'empire et fut égorgé lui-même cinq ans après par Dèce, qui lui succéda. Gordien fut tué, à l'âge de dix-neuf ans en-

viron, aux extrémités de la Perse, au delà de l'Euphrate et de la rivière d'Aborrhas, près de Circèse (*Kirkesia*), dans un lieu nommé Zaïthe, où son assassin permit qu'on lui élevât une tombe et qu'on lui fît de magnifiques funérailles. Le sénat accorda de grands honneurs à sa mémoire, et, par un décret, exempta sa famille et ses descendants de toutes charges onéreuses, privées ou publiques, telles que tutelles et ambassades. On manque de détails sur ce règne de six années, qui ne fut pas le plus court de cette sanglante période. La parole partiale, les récits trop souvent suspects de Capitolin, ne suppléent pas au silence d'Hérodien qui n'a fait qu'annoncer ce règne sans le raconter.

FIN DES NOTES.

TABLE ANALYTIQUE.

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

